L'AIGLE BLANC



REVVE DES QVESTIONS POLONAISES

LAVSANNE MCMXVI

Jan KUCHARZEWSKI
Editeur responsable.

AIGLE BLANC

AIGLE BLANC

REVUE DES QUESTIONS POLONAISES

Mai, MCMXVI.

Lausanne.

Edition de « LA POLOGNE ET LA GUERRE »

13, Avenue de la Harpe, 13.

Prix : 2 fr. 50.

A NOS LECTEURS,



LE but principal que nous visons en publiant cette Revue est de former l'opinion européenne sur l'état et les conditions actuelles de la Pologne, sur nos aspirations nationales pour l'avenir, *sur l'immortelle idée de la résurrection de notre patrie et d'une coexistence fraternelle avec les nations sœurs ayant autrefois fait partie de la grande République Polonaise qui leur accordait des libertés généreuses.*

Nous avions en vue le même but dans nos publications de « La Pologne et la Guerre » ; l'intérêt avec lequel nos brochures ont été accueillies par ceux qui suivent de près les problèmes de la politique européenne, nous a inspiré l'idée de systématiser et d'élargir notre travail.

Avant de nous occuper des questions actuelles et spéciales nous voulons donner à nos lecteurs un compte rendu rapide des conditions dans lesquelles se trouvait notre pays avant la guerre, et les familiariser avec le passé de la nation polonaise. Ils comprendront ainsi plus facilement nos droits et nos aspirations, ainsi que le rapport entre l'indépendance de la Pologne et l'équilibre européen d'où dépendra la stabilité de la paix future. C'est pourquoi la plus grande partie du premier numéro de notre Revue est consacré à un essai sur la Pologne, son passé et son état présent, tandis

que le deuxième numéro est rempli presque entièrement par une étude sur l'histoire de l'enseignement en Pologne après ses partages. Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs, en tête de ce numéro, une nouvelle de l'illustre écrivain Henri Sienkiewicz, intitulée : « Extrait des mémoires d'un professeur libre de Poznan ». Ce tableau poignant des souffrances d'un écolier polonais dans une école allemande, tracé d'une main de maître, reflète les nobles sentiments patriotiques des enfants de la Pologne. Il constitue une préface admirable à l'histoire de l'enseignement, cet élément si important dans la vie d'une nation et d'une nation surtout privée de son indépendance.

Nous sommes certains de trouver un accueil sympathique chez tous ceux qui ont pris pour signe de ralliement la Liberté des Peuples. En outre, nous croyons fermement que les hommes éminents entre les mains desquels repose le sort des nations et des Etats, comprendront que c'est surtout les Polonais qui peuvent renseigner sur la Pologne et voudront bien reporter sur notre Revue la bienveillance qu'ils ont témoignée à nos précédentes publications. *Nous prenons la parole au nom du principe de la Pologne Indépendante; c'est notre programme, seul digne d'une nation possédant un passé glorieux et nous espérons, en affirmant ainsi notre foi en toute franchise, gagner la confiance de tous.*

Nous entreprenons ce travail parce que nous croyons à la parole des peuples de l'Europe qui veulent plus de liberté et de bonheur; nous le poursuivrons parce que nous avons foi dans l'avenir lumineux de notre patrie.

LA RÉDACTION.





Vingt et un mois de guerre se sont écoulés. Triste et navrant spectacle que ces luttes sanglantes et acharnées se poursuivant sans trêve et faisant résonner de leurs échos lugubres toutes les terres de l'ancien monde. Villes saccagées, temples démolis, musées, œuvres d'art, bibliothèques en proie aux flammes, populations torturées, bannies ou affamées, horreurs dépassant les plus sombres tableaux d'une imagination malade, hymnes de haine féroce et délirante, calomnies ingénieuses et odieux mensonges servis comme pâture spirituelle aux peuples belligérants, tout un amas de fardeaux hideux semblent écraser de leurs poids l'humanité avilie. Mais, les nobles sacrifices et les élans sublimes du soldat et du citoyen resplendissent avec un éclat d'autant plus impressionnant. Il n'est plus question de regarder les décombres et les ruines lamentables comme les seuls fruits de cette effroyable mêlée. Déjà les esprits épris d'idéal se plaisent à évoquer l'image d'une Europe nouvelle, transformée et purifiée par tant de malheur. En dépit des dures réalités, l'espoir ne fléchit pas; on s'attend à ce que la paix prochaine apporte le triomphe des principes généreux et des nobles aspirations humaines, le triomphe de la justice pour tous les hommes et pour toutes les nations.

Que la justice sera faite, nous ne voulons pas en douter. Mais,

pour qu'elle puisse se faire pertinemment, les questions à résoudre doivent être connues à fond, non pas des diplomates seuls, mais du monde entier, car elles seront tranchées par la conscience collective des peuples aussi bien que par le jugement de tout homme indépendant. Or, pour que le monde civilisé arrive à saisir le sens profond et l'importance des causes et des problèmes qu'il sera appelé à juger, il faut lui donner les moyens d'en étudier tous les aspects.

Il est une nation qui, à plus juste titre que toute autre, persiste dans l'expectative de la guérison de ses maux immérités et atroces. C'est la Pologne — depuis plus d'un siècle victime des menées impérialistes de ses voisins qui accomplirent, sur son corps vivant, le plus formidable et le plus odieux crime qu'ait enregistré l'histoire. Aujourd'hui, une grande partie de cette Pologne est libérée de son ancien oppresseur, pour être livrée aux violences du conquérant. Ses fils, fatalement enrôlés dans les armées ennemies, doivent s'entretuer sur leur sol natal, pour la plus grande gloire de leurs dominateurs. Nulle voix polonaise ne peut s'élever franchement dans le pays ravagé et rempli de fracas guerrier. Seul, un groupe peu nombreux de Polonais, jouissant de l'hospitalité de la Suisse libre et neutre, possède le rare privilège de pouvoir plaider sans entraves la cause de sa patrie.

Aussi, du moment que la question polonaise redevient un problème international, nous regardons comme notre devoir de contribuer à son élucidation en créant un organe ayant pour but unique de répandre des informations précises, exactes et documentées de première main, sur la Pologne telle qu'elle est maintenant, telle que l'a façonnée le grand passé, telle qu'elle veut être dans l'avenir.

En se familiarisant avec son histoire, nos lecteurs se rendront compte des forces inhérentes à notre race, de la persévérance

qu'elle déploya pour remplir sa mission civilisatrice, de l'héroïsme qu'elle manifesta en défendant non seulement sa liberté, mais encore la dignité humaine. Ils apprécieront le libéralisme et la tolérance qui se manifestaient toujours dans les rapports de la République avec les minorités confessionnelles ou nationales. L'étude de notre littérature, de notre art, de notre culture intellectuelle fournira la preuve qu'elle a le droit d'aller de pair avec les autres nations civilisées. Enfin le rapprochement des faits politiques, économiques et sociaux, ayant trait à notre pays, fera comprendre, mieux que tout appel aux sentiments, jusqu'à quel point il est inadmissible de tolérer encore son état de servage et de démembrement. Il deviendra évident que la Pologne, tant qu'elle ne jouira pas de tous les droits qui lui sont dus, sera toujours un facteur de déséquilibre funeste dans les relations internationales.

L'évolution millénaire de notre peuple, — de cette nation qui a connu toutes les vicissitudes de gloire et de détresse, qui a donné des témoignages d'une vitalité prodigieuse, qui est positivement forte par le nombre de ses enfants et par leur conscience nationale exaltée, — cette évolution pourrait-elle aboutir à autre chose qu'à une réparation complète ?

Pour sauvegarder nos propres intérêts, pour s'assurer une paix durable, le monde ne manquera pas de tenir compte de nos aspirations légitimes. A la faveur de nos droits imprescriptibles nous recouvrerons ces biens les plus précieux qui nous ont été iniquement ravis : LA PLEINE POSSESSION DU SOL SACRÉ DE LA PATRIE, LA LIBERTÉ ET L'INDÉPENDANCE.



LA POLOGNE, SON PASSÉ ET SON PRÉSENT

INTRODUCTION. — De tous les problèmes nationaux qui attendent leur solution de la guerre actuelle, le plus important sans contredit est le problème polonais.

En effet, aucune autre nation aussi cultivée et aussi considérable ne se trouve dans la situation des Polonais. Ils représentent une population de vingt-six millions dont la grande majorité occupe, en masse compacte, un territoire situé au centre de l'Europe sans jouir pourtant d'aucune existence politique. Ils sont partagés entre trois États étrangers et se trouvent en butte aux pires persécutions de la part de leurs voisins orientaux aussi bien qu'occidentaux. Néanmoins, malgré cette situation déplorable qui dure depuis plus d'un siècle, ils n'ont cessé de progresser dans tous les domaines de la vie nationale et sociale. Non seulement ils continuent à ne former qu'une seule nation, mais la conscience de leur unité n'a fait que gagner en intensité, de même que leurs efforts incessants vers l'union, vers la liberté, vers l'indépendance.

Outre ces maux constants, aucune autre nation européenne n'est soumise à des épreuves aussi dures du fait de la guerre actuelle. La Pologne constitue un des principaux théâtres de

cette lutte gigantesque. Son territoire est presque déjà entièrement dévasté et les armées ennemies continuent à le ravager. Bien plus, les Polonais sont obligés de combattre dans deux camps ennemis. Ils sont appelés à servir d'un côté dans l'armée russe, de l'autre dans celles de l'Allemagne et de l'Autriche. Dans ces trois armées réunies, *le nombre des mobilisés polonais dépasse quinze cent mille hommes.*

Ce chiffre fait ressortir le tragique de la situation de la nation polonaise dont les fils sont forcés de s'entretuer en masse. Il fait aussi apprécier l'importance de ce peuple capable de fournir des contingents pareils, et dont la puissance pourrait lui assurer un rang considérable parmi les nations européennes. Aussi la nation polonaise croit-elle fermement que, malgré ses terribles épreuves, elle finira par atteindre le but auquel elle ne cesse d'aspirer depuis cent cinquante-ans : son unité et son indépendance.

Nous sommes convaincus qu'il est temps plus que jamais d'attirer l'attention de l'Europe sur ce qu'est la Pologne, sur ce qu'elle était et sur ce qu'elle représente comme force matérielle et morale. C'est à cette fin que nous soumettons aux lecteurs le présent essai sur le passé de la Pologne et sur son état au moment de la déclaration de la guerre.



I. Le passé de la Pologne.

ORIGINE DE L'ÉTAT. LA DYNASTIE DES PIASTS.

LES Polonais occupent depuis l'aube de l'histoire la partie orientale de l'Europe centrale, comprise entre les Monts Carpathes et la Baltique, soit le bassin entier de la Vistule et une partie de ceux de l'Oder et du Niémen. Dès le Xe siècle, nous les voyons réunis en un État, dont le pays de la Warta (la Grande Pologne) est le centre avec Gniezno (Gnesen) et Poznan (Posen) pour capitales.

La formation de cet État fut déterminée par l'attitude agressive des Germains qui, après avoir vaincu les populations slaves fixées entre l'Oder et l'Elbe, s'efforçaient de les exterminer. Il en résulta pour les populations établies plus à l'est de la Germanie, c'est-à-dire dans les bassins de la Warta et de la Vistule, une nécessité absolue de s'organiser dans un esprit d'union et de défense. Ce nouvel État, ainsi formé, a réussi par sa résistance héroïque à briser l'élan d'un envahisseur redoutable dans son expansion menaçante vers l'Orient.

En 966 le christianisme romain y est introduit par MIECZYSLAS Ier, duc de Pologne, converti par des missionnaires tchèques. Ce fait a eu une influence décisive sur le développement de la civilisation latine dans ce pays. En adoptant la religion de l'Europe occidentale, Mieczyslas Ier ouvrait son pays à ses

influences civilisatrices et leur permettait en même temps de rayonner plus loin vers l'est grâce à l'activité de la Pologne elle-même. Ces progrès étaient dus en grande partie au travail inlassable des ordres religieux transplantés en Pologne d'Allemagne, d'Italie, de Belgique et surtout de France. Le fils et successeur de Mieczyslas I[er], BOLESLAS-LE-GRAND, étendit les limites de son domaine jusqu'à l'Elbe ainsi que vers le Danube et le Dniester. Il organisa son État, agrandit sa puissance militaire et enfin, en l'an 1000, se proclama roi. C'est lui qui fonda l'archevêché de Gniezno (Gnesen), soumettant ainsi l'Eglise de Pologne directement à Rome et la rendant indépendante de celle de l'Allemagne. L'Empereur Othon III reconnut les droits souverains de Boleslas, mais son successeur refusa de les admettre. Il s'ensuivit entre les Allemands et les Polonais une longue série de guerres qui se terminèrent par le triomphe de Boleslas. Le traité de Bautzen (Budziszyn), conclu en 1018, sanctionna toutes les conquêtes de la Pologne.

Les héritiers de ce grand roi furent impuissants à conserver intact cet immense patrimoine; néanmoins, ils ne cessèrent jamais de régner sur les pays polonais proprement dits. C'est là que fut élaborée en premier lieu l'organisation politique et nationale de la Pologne sous le règne des rois et des ducs de la dynastie des Piasts, descendants directs de Boleslas. Un des épisodes les plus mémorables qui marquèrent l'époque de ces premiers Piasts fut le conflit sanglant entre le roi BOLESLAS-LE-TÉMÉRAIRE, partisan du pape Grégoire VII, et l'évêque de Cracovie STANISLAS, disciple de la Sorbonne et, suivant les chroniques, très discrètes du reste sur ce point, partisan de l'empereur Henri IV. Ce conflit, épisode de la grande guerre des investitures, aboutit en 1079 au meurtre de l'évêque. Ainsi, les problèmes les plus graves qui agitaient l'Europe du moyen âge se reflétaient déjà dans la jeune Pologne.

La domination polonaise s'étendait au Sud jusqu'à la chaîne des Carpathes, frontière immuable de notre race. Au Nord, du côté de la Baltique, elle était mal définie. Le rivage de cette mer était alors slave sur une étendue beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui, les vastes territoires à l'ouest de l'Oder n'étant pas encore germanisés. Un des princes de Pologne, BOLESLAS III dit « Bouche-Torse », entreprit avec une énergie remarquable de soumettre cette rive. Dans une série de guerres heureuses il battit les Germains et leur interdit toute velléité de conquête en Poméranie. La défaite qu'il infligea à l'empereur Henri V près de Breslau, au lieu dit « Champ des Chiens », fut particulièrement sanglante. *Les efforts de BOLESLAS III furent couronnés d'un succès complet et la Poméranie entière le reconnut comme souverain. Il y introduisit le christianisme, de sorte que ce n'est pas aux Germains, mais aux Polonais que ce pays est redevable de ce bienfait de la civilisation.*

Boleslas III commit toutefois une faute grave, qui empêcha ses efforts et ceux de ses prédécesseurs de porter tous leurs fruits. En 1139, suivant l'usage de l'Europe de cette époque, il partagea son domaine entre ses héritiers. A partir de cette date, la Pologne est pendant près de deux siècles le théâtre de guerres et de conflits continuels entre les princes des différentes provinces et perd beaucoup de sa force et de son prestige. Une des conséquences de cette division fut la perte de deux grands territoires occidentaux de toute première importance, la Silésie et la Poméranie occidentale.

C'est au XIIIe siècle, époque de la division de la Pologne, qu'apparurent deux nouvelles puissances, dont le pays eut beaucoup à souffrir, les Tartares et l'Ordre teutonique. Les hordes sauvages des Tartares, venant d'Asie, conquirent et dévastèrent d'abord les pays ruthènes, puis s'attaquèrent à la Pologne. Après avoir complètement ruiné le pays, elles vin-

rent enfin se heurter en 1241, sur les champs de Lignica (Liegnitz), en Silésie, à la chevalerie polonaise, qui arrêta leur invasion et sauva l'Europe occidentale. Cette bataille rappelle la grande victoire de Poitiers, où Charles Martel arrêta, cinq siècles plus tôt, une autre ruée musulmane. Les Tartares reculèrent jusque dans les steppes de la Volga, d'où ils dominaient la Moscovie et envoyaient des expéditions en Pologne. Néanmoins, ils ne parvinrent jamais ni à la conquérir, ni même à la traverser pour se jeter sur les autres pays de l'Europe. La Pologne devint ainsi le vrai rempart de la chrétienté occidentale et garda ce rôle pendant de longs siècles en versant des flots de son sang pour arrêter d'abord les hordes tartares et puis les armées turques qui menaçaient l'existence même du monde civilisé. On ne sait ce qui serait advenu des peuples et des États situés plus à l'Ouest, et même de la civilisation de l'Europe centrale, si la nation polonaise n'avait été là, vigilante, héroïque et prête à tous les sacrifices.

Les luttes de la Pologne contre l'Ordre teutonique commencent à l'époque des premières invasions tartares. Cet ordre militant avait été appelé en Pologne et établi dans le Pays de Chelmno (Kulm) par un prince polonais, Conrad de Masovie, désireux de s'en faire un allié contre les Prussiens, peuple païen de race lithuanienne qui habitait la Prusse orientale actuelle. Les suites de cet acte furent déplorables. Les chevaliers Teutoniques ne se contentèrent pas de vaincre les Prussiens. *Dès qu'ils furent maîtres de leur pays, ils se tournèrent contre les Polonais, leur arrachèrent la Poméranie orientale et devinrent leurs ennemis les plus redoutables. Sur les terres conquises, l'Ordre organisa un État puissant, et fit venir en masse des colons de race allemande, séparant ainsi pour longtemps la Pologne des bords de la mer.*

La fin du XIII[e] siècle fut marquée par des tendances vers



Kazimierz Wielki
([illegible] 1333-1370)

D'APRÈS MATEJKO

rent enfin se heurter en 1241 sur les champs de Liegnica (Liegnitz), en Silésie, à la chevalerie polonaise, qui arrêta leur invasion et sauva l'Europe occidentale. Cette bataille rappelle la grande victoire de Poitiers, où Charles Martel arrêta, cinq siècles plus tôt, une autre ruée musulmane. Les Tartares reculèrent jusque dans les steppes de la Volga, d'où ils dominaient la Moscovie et envoyaient des expéditions en Pologne. Néanmoins, ils ne parvinrent jamais ni à la conquérir, ni même à la traverser pour se jeter sur les autres pays de l'Europe. La Pologne devint ainsi le vrai rempart de la chrétienté occidentale et garda ce rôle pendant de longs siècles en versant des flots de son sang pour arrêter d'abord les hordes tartares et puis les armées turques qui menaçaient l'existence même du monde civilisé. On ne sait ce qui serait advenu des peuples et des États situés plus à l'Ouest, et même de la civilisation de l'Europe centrale, si la nation polonaise n'avait été là, vigilante, héroïque et prête à tous les sacrifices.

Les luttes de la Pologne contre l'Ordre teutonique commencent à l'époque des premières invasions tartares. Cet ordre militant avait été appelé en Pologne et établi dans le Pays de Chelmno (Kulm) par un prince polonais, Conrad de Mazovie, désireux de s'en faire un allié contre les Prussiens, peuple païen de race lithuanienne qui habitait la Prusse orientale actuelle. Les suites de cet acte furent déplorables. Les chevaliers teutoniques ne se contentèrent pas de vaincre les Prussiens. *Dès qu'ils furent maîtres de leur pays, ils se tournèrent contre les Polonais, leur arrachèrent la Poméranie orientale et devinrent leurs ennemis les plus redoutables. Sur les terres conquises, l'Ordre organisa un État puissant, et fit venir en masse des colons de race allemande, séparant ainsi pour longtemps la Pologne des bords de la mer.*

La fin du XIII[e] siècle fut marquée par des tendances vers



KAZIMIERZ WIELKI

(CASIMIR-LE-GRAND 1333-1370)

D'APRÈS MATEJKO

l'unification des différentes provinces de la Pologne. *PRZEMYSLAS, duc de la Grande Pologne, réussit d'abord à incorporer à son fief la Poméranie.* Il se proclama roi et était en train de créer un puissant État, lorsque les margraves de Brandebourg le firent assassiner dans une embuscade.

Un autre prince de la maison des Piasts, LADISLAS-LE-BREF, eut plus de succès. Il parvint à réunir la Grande et la Petite Pologne et se fit couronner roi dans la capitale de celle-ci, Cracovie, qu'il choisit pour résidence [1]. Ce fut lui qui infligea aux Chevaliers Teutoniques leur première grande défaite, à la bataille de Plowce (1333). Il ne réussit pas toutefois à reconquérir la Poméranie.

Son fils CASIMIR, surnommé le GRAND, fit prospérer son royaume, fonda de nouvelles villes et témoigna une sollicitude spéciale aux intérêts de la bourgeoisie et des populations rurales. *En 1347 il publia le statut de Wislica, premier code de lois de la Pologne. Protecteur de l'instruction et des écoles, il fonda à Cracovie une université (1364)*[2] *qui par la suite acquit une très grande renommée.*

Sous Casimir-le-Grand, comme plus tard sous le règne de sa nièce, HEDVIGE D'ANJOU, l'action bienfaisante de la culture latine devint de plus en plus manifeste. Casimir, en tant que parent de cette branche des Anjou qui régnait en Hongrie, y puisa ses meilleures inspirations de réformateur et de fondateur.

Casimir-le-Grand sut réincorporer définitivement à la Pologne un pays qui en avait déjà fait partie au temps de Boleslas-

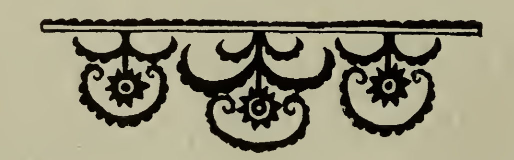
[1] La Grande Pologne embrassait la Pologne prussienne d'aujourd'hui plus une grande partie de la Pologne russe avec Varsovie; la Petite Pologne se composait de la partie méridionale de la Pologne russe actuelle et de la Galicie occidentale.

[2] Il est utile de rappeler que la fondation de l'Université de Prague n'est antérieure que de seize ans à celle de Cracovie, ayant été fondée en 1348; celles de Vienne et de Heidelberg, par contre, lui sont postérieures; elles datent de 1365 et 1388.

le-Grand et qui lui avait été arraché depuis : la *Ruthénie Rouge, dont Lwow (Léopol) est la ville principale et qui correspond à peu près à la Galicie orientale actuelle.* Par son gouvernement plein de sagesse, Casimir éleva la Pologne au rang d'un grand État, puissant et uni.

Ce fut le dernier roi de la dynastie des Piasts. Après sa mort, survenue en 1370, le trône de Pologne échut à son neveu, LOUIS D'ANJOU, roi de Hongrie. Celui-ci, voulant gagner la noblesse à ses desseins dynastiques, lui accorda, par le pacte de Koszyce, des privilèges qui en firent une classe de plus en plus importante aux dépens du pouvoir royal.

L'organisation de la noblesse polonaise différait sensiblement de celle de la noblesse de l'Europe occidentale. En Pologne, le terme de « noblesse » s'appliquait à une classe de la population relativement étendue, d'un caractère à la fois guerrier et agrarien et dont les membres reconnaissaient entre eux des liens communs de sang. Très nombreuse (vers la fin du XVIII[e] siècle elle atteignait 12 % de la population totale), cette classe embrassait aussi bien les magnats que les modestes hobereaux cultivant la terre de leurs propres mains. C'était donc une espèce de démocratie spéciale et privilégiée au-dessus des simples paysans. *Notons que, même en Angleterre, patrie du constitutionalisme, 2 % seulement de la population jouissait — avant le Reform-Bill (1832) — de la plénitude des droits politiques. En Pologne, cent ans plus tôt, ce chiffre était six fois plus élevé.*



UNION DE LA POLOGNE ET DE LA LITHUANIE. DYNASTIE DES JAGELLONS.

LE règne de la fille de Louis, HEDVIGE, amena un changement capital dans l'état de la Pologne. Hedvige prit pour mari le grand-duc de Lithuanie, JAGELLON, qui se convertit au christianisme et fut reconnu roi de Pologne. Ainsi s'accomplit l'acte mémorable de l'union de la Pologne et de la Lithuanie (1386).

Cette union fut déterminée par le danger de l'ennemi commun : les Ordres teutoniques. Les populations lithuaniennes occupaient les bassins du Niémen et de la Wilja et le territoire situé à l'est de la Vistule inférieure le long de la mer Baltique. Une partie de ces pays fut conquise par un des Ordres teutoniques, les « Porte-Glaive », qui y fonda un État. Les Chevaliers de la Croix, autre branche de l'Ordre, assujettirent les provinces lithuaniennes de la Prusse et enlevèrent à la Pologne la région de Gdansk. Le reste de la population de la Lithuanie se réunit sous le sceptre de princes indigènes qui non seulement résistèrent aux Germains, mais conquirent encore certains territoires ruthènes. C'est ainsi que se constitua un vaste État lithuanien comprenant aussi bien les populations païennes de la Lithuanie que celles de la Ruthénie qui avaient adopté les dogmes de l'Église grecque.

Par l'union avec la Lithuanie, qui embrassa bientôt le catholicisme, la nation polonaise acquit la possibilité de se développer librement sur l'immense territoire de l'État lithuanien, territoire s'étendant de la Baltique à la mer Noire et comprenant une grande partie des pays ruthènes. D'autre part, par son union avec la Pologne, la Lithuanie profita des bienfaits de

la civilisation occidentale et fut garantie contre le danger de la domination allemande.

L'union de la Lithuanie et de la Pologne ne fut point amenée par la force. Ce fut un pacte librement conclu. Les seigneurs et la noblesse des deux pays s'étant réunis à Horodlo, sur le Bug (1413), y signèrent un pacte d'union éternelle. La Lithuanie n'en continua pas moins à s'administrer librement, et *jamais aucun acte législatif, ni aucun décret, émanant du pouvoir exécutif, ne vint limiter les droits et les privilèges de la population ruthène ou lithuanienne. Jamais non plus on ne leur imposa l'usage de la langue polonaise et ce fut de leur propre mouvement qu'ils l'adoptèrent. La langue ruthène était encore conservée comme langue des actes officiels que déjà les classes éclairées de la population se servaient du polonais comme d'une langue usuelle.* Les Polonais firent d'ailleurs preuve de la même tolérance envers tous les autres peuples habitant leur pays. Ainsi des immigrés allemands, nombreux dans les villes, avaient le droit d'employer leur langue dans les tribunaux et dans les actes officiels. Peu à peu, sous l'influence des libertés dont ils jouissaient, ils adoptèrent, eux aussi, la langue et les mœurs polonaises.

De cette façon l'expansion politique de la Pologne propageait la civilisation latine et polonaise vers l'Est. Déjà aux XVe et XVIe siècles cette civilisation jouissait d'un renom mérité dans l'Europe entière. *C'est ainsi que l'Université de Cracovie, réorganisée par Jagellon (1400) sur le modèle de la Sorbonne, devint un centre d'humanisme, attira la jeunesse scolaire même de l'Europe occidentale et forma un grand nombre de savants, entre autres l'immortel astronome Nicolas Copernic (1473-1543).* Ses théologiens et ses légistes s'illustrèrent aux conciles du XVe siècle et acquirent une célébrité universelle.

Jagellon fut baptisé sous le nom de LADISLAS et fut le pre-

mier roi d'une dynastie, qui régna près de deux cents ans sur la Pologne. Cette époque est celle de la plus grande puissance politique de ce pays, qui atteignit alors un degré élevé de prospérité et de civilisation. C'est sous le règne de Ladislas Jagellon, en 1410, que fut infligée aux chevaliers teutoniques la défaite mémorable de Tannenberg, qui brisa la puissance de l'Ordre et mit fin à la domination allemande en pays polonais. Ladislas ne recueillit pas lui-même tous les fruits de sa victoire; cependant son fils cadet, Casimir, le fit cinquante ans plus tard, quand, après une nouvelle guerre de longue durée, il écrasa définitivement l'Ordre teutonique et, par la paix de Thorn (1466), le força à rendre la plus grande partie des territoires arrachés autrefois à la Pologne, notamment les pays *qui constituent actuellement la Prusse occidentale, la Varmie et les districts orientaux de la Poméranie. De grandes et riches villes comme Gdansk (Dantzig), Elblong (Elbing) et Torun (Thorn) furent restituées à la Pologne.*

Cette victoire décisive épargna à la population polonaise de ces pays la germanisation dont elle aurait été infailliblement victime si la domination de l'Ordre teutonique s'était prolongée. De plus, la Pologne reconquit une issue sur la mer Baltique et, par conséquent, il lui fut désormais possible de communiquer librement avec le monde entier, les grandes rivières constituant, comme partout ailleurs, ses principales voies commerciales. La conquête du cours inférieur de la Vistule, qui est le plus important des fleuves polonais, le rendait tout entier au service du commerce de la Pologne. *Dans le port royal de Puck (Putzig), les rois commencèrent à organiser une flotte.*

Malheureusement, on commit en même temps une faute politique incalculable. L'Ordre teutonique ne fut pas complètement chassé des territoires où il s'était établi. On lui laissa la Prusse orientale actuelle avec Kœnigsberg, où le Grand-Maître

de l'Ordre transporta sa résidence de Marienbourg, cédée à la Pologne. Dans la première moitié du XVIe siècle, le Grand-Maître de l'Ordre, Albert de Hohenzollern, et tous les chevaliers teutoniques embrassèrent le protestantisme. Albert se proclama duc héréditaire de Prusse (1525) et le roi de Pologne, Sigismond Ier, y consentit, à la condition que les monarques polonais seraient reconnus comme souverains par les ducs de Prusse, et que ceux-ci leur devraient hommage et aide en cas de besoin.

Ainsi fut créé un État allemand qui séparait la Prusse polonaise de la Lithuanie et qui germanisait la population polonaise encore très nombreuse de la Prusse orientale (ducale). C'est de ce duché vassal que sortit la puissance de la Prusse, qui devait jouer un rôle si funeste dans l'histoire de la Pologne.

La Pologne de cette époque avait aussi une politique orientale très active. C'est ainsi que le second des Jagellons, Ladislas III, élu roi de Hongrie, sauva la chrétienté en s'immolant à la bataille de Warna (1444). En 1515, Sigismond de Pologne, son frère Ladislas de Hongrie et Ferdinand d'Autriche conclurent à Vienne un pacte de famille par lequel ils devaient régler ensemble le sort futur de la Hongrie et de la Bohème.

ORGANISATION DE LA RÉPUBLIQUE POLONAISE.

LE pouvoir royal va vers son déclin durant tout le règne de la dynastie Jagellonne. Par contre, l'influence de la noblesse grandit de jour en jour. Cette noblesse, qui payait de son sang les victoires sur d'innombrables champs de bataille, trouvait que ses sacrifices méritaient une récompense, sous forme de privilèges et de libertés spéciales dont les autres classes ne jouissaient pas. La même iné-

galité existait alors dans tous les pays de l'Europe, mais tandis que partout ailleurs les princes, jaloux de leur puissance, surent trouver les moyens de forcer la noblesse à l'obéissance, en Pologne, le roi ne pouvait s'appuyer sur la féodalité, qui ne parvenait pas à s'y implanter. Le pouvoir du souverain, qui en Europe occidentale se développait sur les ruines de la féodalité et, à la suite des luttes religieuses, parvenait jusqu'à l'absolutisme, déclinait graduellement en Pologne.

Les faibles Jagellons ne mettaient aucun frein aux appétits des nobles, de sorte que finalement le pouvoir suprême passa des mains des rois dans celles de la noblesse qui l'exerçait dans ses diétines et dans la Diète générale.

La Diète, comme les parlements modernes, était divisée en deux chambres : le Sénat, composé de dignitaires laïques et ecclésiastiques, et la Chambre des députés, à laquelle les diétines envoyaient leurs représentants. La liberté de la parole aux diétines et à la Diète générale n'était soumise à aucune restriction. Toutes les autres libertés étaient garanties par la loi. *Grâce à l'admission dans celle-ci du principe « neminem captivabimus nisi jure victum » (1433), personne ne pouvait être arrêté avant qu'un jugement d'un tribunal régulier eût été prononcé, à moins qu'il n'y eût flagrant délit. L'Angleterre, célèbre par son esprit de liberté civique, n'obtint une loi analogue, son fameux « Habeas corpus act », que deux siècles et demi plus tard, en 1679.* Les libertés de la noblesse polonaise s'élaborèrent durant le XVe et le commencement du XVIe siècle.

Au début, la Diète n'était composée que de représentants du Royaume, c'est-à-dire de la Pologne proprement dite, et seules les affaires du Royaume étaient de sa compétence, parce que les Jagellons, en tant que rois de Pologne, étaient des souverains constitutionnels, tandis qu'en Lithuanie ils exerçaient un pouvoir absolu. *Mais en 1569, le dernier roi Jagellon, Sigis-*

mond-Auguste, convoqua aussi les seigneurs lithuaniens à la diète de Lublin. On conclut alors l'acte dit « Union de Lublin », qui réunit le Royaume et le Grand-Duché de Lithuanie en une République polonaise. Désormais il y eut une seule Diète commune qui décidait des affaires de l'État tout entier.

Comme l'Union de Horodlo, celle de Lublin fut conclue librement. Personne n'y fut forcé de quelque manière que ce soit. Même certains magnats lithuaniens, jaloux de leur situation prépondérante et hésitants au début, finirent par y souscrire de plein gré. C'était là une conséquence nécessaire du caractère libéral des institutions politiques de la Pologne, ainsi que de la sympathie mutuelle et de la fusion réciproque des deux peuples. Remarquons que ceci se passait à une époque où, dans toutes les contrées de l'Europe, non seulement en Russie, mais aussi en Allemagne, en France et en Espagne, le pouvoir absolu allait en augmentant, où l'arbitraire des fonctionnaires et l'oppression des sujets ne connaissaient pas de bornes et où la possibilité de défendre les droits de l'individu contre la puissance de l'État était presque nulle. *En réalité, l'Angleterre et la Pologne étaient les deux seuls grands pays possédant des institutions parlementaires et jouissant de libertés réelles.* Si l'on considère que les autres nations contemporaines n'ont conquis tous ces droits qu'à la fin du XVIIIe et au début du XIXe siècle, et qu'elles les ont payés par des révolutions sanglantes et d'immenses sacrifices, on voit de combien la Pologne a précédé son temps dans la voie des réformes libérales.

Le seul reproche qu'on puisse faire à toutes ces institutions est de n'avoir favorisé, d'une façon générale, qu'une seule classe de la population. A ce point de vue, l'inégalité des états en Pologne était pareille à celle qu'on observait alors chez les autres peuples.

Parmi les libertés les plus précieuses dont la Pologne donna

l'exemple, il faut mentionner la liberté religieuse. *Bien que catholique en majorité, la Pologne pratiquait la tolérance la plus large tant envers les protestants qu'envers les fidèles de l'Église orientale, et ceci à l'époque où l'Europe presque entière était désolée par les guerres religieuses et où dominait universellement le principe « cujus regio ejus religio »*. Non seulement les dissidents jouissaient de la liberté religieuse, mais encore les appelait-on souvent aux plus hautes charges de l'État. Ils formaient sur le sol polonais des communautés entières, où l'on discutait et pratiquait en toute tranquillité les cultes les plus divers. Les sciences théologiques, apologétiques et bibliques atteignirent alors en Pologne un très haut degré de développement.

En étudiant l'histoire polonaise du XVI[e] siècle on est frappé des progrès énormes de la civilisation qui se manifestent à partir de l'année 1500 à peu près. L'apogée de la force économique et intellectuelle du grand peuple slave coïncide avec la floraison de la Renaissance en Europe. Les Polonais restent en contact avec les coryphées de ce splendide mouvement, tels que le pape ÆNÉAS SILVIUS PICCOLOMINI (XV[e] siècle), le célèbre humaniste ÉRASME DE ROTTERDAM, le transfuge italien qui vint habiter notre pays PHILIPPE BUONACORSI, dit Callimaque, MELANCHTON, RONSARD, ALDE MANUCE, sans nommer beaucoup d'autres savants épris de la culture latine et grecque.

Notre premier grand roi du XVI[e] siècle, SIGISMOND-LE-VIEUX, qui régna presque quarante ans, prit pour femme une princesse italienne BONA SFORZA, dont l'influence s'est fait sentir dans tous les domaines. Le magnifique « cortile » du château royal de Cracovie, œuvre des frères DELLA LORE de Florence, la chapelle royale du WAWEL, construite par BARTOLOMEO BERRECCI, ainsi que toute une nécropole de

monuments funéraires qui reflètent l'histoire nationale du règne de ce roi, sont autant de documents de la richesse et du goût artistique de notre pays.

Les fils de la noblesse fréquentent les universités françaises et italiennes. La Sorbonne, le Collège de France, Padoue, Bologne, Rome attirent des milliers d'étudiants polonais, sans parler de nombreuses universités allemandes qui agissent sur la Pologne comme des foyers du protestantisme.

Grâce à toutes ces influences profondes nous pouvons constater dès le commencement du siècle l'éclosion spontanée d'une riche littérature. C'est à cette époque que nous voyons paraître Kochanowski dont le rôle en Pologne peut être comparé à celui de Ronsard en France et qui égale son modèle français par son talent, sa finesse et sa culture classique et le surpasse par la profondeur et l'élévation de sa pensée. En même temps nous voyons une longue suite de poètes, d'écrivains politiques, de moralistes empreints d'esprit grec et latin, très instruits, très mondains, entretenant des relations suivies avec les littérateurs français, allemands et italiens. Quelques-uns d'entre eux produisent des œuvres qui sont traduites en langues étrangères et jouissent d'un renom universel. Le prosateur Rey guide les premiers essais de la langue polonaise, tandis que le célèbre prédicateur Skarga, le Bossuet polonais, atteint, plusieurs années plus tard, la perfection du grand style polonais. La Pologne rayonne alors comme foyer de civilisation intellectuelle sur la Russie, qui subit son influence d'une façon très marquée jusqu'au temps de Pierre-le-Grand. Ce n'est qu'à partir du règne de ce prince, imbu de la culture germanique, que la Russie cesse d'imiter les modèles polonais et se tourne vers l'Allemagne.

ROIS ÉLECTIFS.

SIGISMOND-AUGUSTE, mort en 1572, fut le dernier de la dynastie des Jagellons. Désormais le trône devenait vacant à la mort de chaque roi, et son successeur était élu par un congrès de la noblesse, réunie sur les champs de Wola, près de Varsovie.

Cette constitution, qui permettait à la totalité des citoyens de nommer librement son souverain, en choisissant celui qui lui paraissait le plus digne, était idéale en principe, mais en pratique elle eut des suites funestes. Au lieu d'élire des Polonais qui s'étaient distingués par leurs actes, on proclamait rois des princes étrangers qui n'avaient rien de commun avec la nation et qui, n'étant pas assurés de laisser le trône à leurs descendants, ne s'attachaient pas à leur patrie d'adoption. Certains même, comme les rois de la maison de Saxe, s'efforçaient uniquement de faire prévaloir les intérêts de leur royaume héréditaire — intérêts souvent opposés à ceux de la Pologne. Quant aux rois d'origine polonaise, ayant été élevés à cette dignité du sein de la noblesse par leurs égaux, ils manquaient du prestige que donne le sang royal aux yeux du peuple. Leurs mérites, si grands fussent-ils, n'y pouvaient rien. En outre, les candidats à la royauté, afin de trouver des partisans, s'engageaient à faire par la suite des concessions de plus en plus larges à la noblesse. Il en résultait un affaiblissement progressif de l'autorité royale et la main-mise des nobles sur tous les rouages de l'État. Ces funestes conséquences du système de l'électivité des rois ne furent pas visibles immédiatement : la nation était pleine de vigueur, et l'État gardait encore sa puissance de sorte que sous les premiers rois électifs on accomplit plus d'un acte de valeur

qui conservait au Royaume son prestige et son importance ancienne.

HENRI DE VALOIS (duc d'Anjou), plus tard Henri III de France, fut le premier des rois électifs. Il eut pour successeur ÉTIENNE BATORY, prince de Transylvanie, homme d'un esprit profond, énergique et ferme. Ce prince s'efforça de rehausser l'autorité royale et de vaincre les ennemis du dehors. Il commença par étouffer la révolution de Gdansk, après quoi il rendit à cette ville ses anciennes libertés. Puis il refréna l'arrogance des grands seigneurs en faisant exécuter Samuel Zborowski, criminel, appartenant à l'une des plus illustres familles du pays, mit de l'ordre dans l'administration judiciaire en réorganisant les tribunaux et fonda une nouvelle université à Wilno (1578). Enfin il reconstitua l'armée et l'amena à un degré de perfection qui lui valurent des succès éclatants dans les guerres qui suivirent. Il fut secondé dans tous ses travaux, soit de guerre soit de paix, par son chancelier, le noble et éclairé JEAN ZAMOYSKI, élève et ancien recteur de l'Université de Padoue, humaniste et grand connaisseur de la culture latine.

Depuis l'écrasement de l'Ordre teutonique, la Pologne ne combattait presque plus sur sa frontière de l'ouest. L'empire allemand existait à peine. Les États qui le constituaient étaient trop faibles et trop occupés ailleurs pour attaquer sérieusement la République et, de leur côté, les rois de Pologne avaient à faire avec trois puissances du Nord et de l'Est, la Suède, la Moscovie et la Turquie.

La Moscovie, après avoir rejeté le joug tartare, cherchait à conquérir la Livonie, pays situé le long de la Baltique, à l'embouchure de la Dwina. La Pologne s'efforçait aussi de s'en rendre maîtresse, afin d'ouvrir à la Lithuanie un débouché vers la mer. La lutte entre les deux États pour la possession de la Livonie dura pendant tout le XVIe siècle et la première moitié



Le roi Etienne Batory.
(1576-1586).

qui conservait au Royaume son prestige et son importance ancienne.

HENRI DE VALOIS (duc d'Anjou), plus tard Henri III de France, fut le premier des rois électifs. Il eut pour successeur ÉTIENNE BATORY, prince de Transylvanie, homme d'un esprit profond, énergique et [illegible] s'efforça de rehausser l'autorité royale et de [illegible] du dehors. Il commença par étouffer la [illegible], après quoi il rendit à cette ville ses anciennes libertés. [illegible] l'arrogance des grands seigneurs en faisant exécuter Samuel Zborowski, criminel, appartenant à l'une des plus illustres familles du pays, mit de l'ordre dans l'administration judiciaire en réorganisant les tribunaux et fonda une nouvelle université à Wilno (1578). Enfin il reconstitua l'armée et l'amena à un degré de perfection qui lui valurent des succès éclatants dans les guerres qui suivirent. Il fut secondé dans tous ses travaux, soit de guerre soit de paix, par son chancelier, le noble et éclairé JEAN ZAMOYSKI, élève et ancien recteur de l'Université de Padoue, humaniste et grand connaisseur de la culture latine.

Depuis l'écrasement de l'Ordre teutonique, la Pologne ne combattait presque plus sur sa frontière de l'ouest. L'empire allemand existait à peine. Les États qui le constituaient étaient trop faibles et trop occupés ailleurs pour attaquer sérieusement la République et, de leur coté, les rois de Pologne avaient à faire avec trois puissances du Nord et de l'Est, la Suède, la Moscovie et la Turquie.

La Moscovie, après avoir rejeté le joug tartare, cherchait à conquérir la Livonie, pays situé le long de la Baltique, à l'embouchure de la [illegible]. La Pologne s'efforçait aussi de s'en rendre maîtresse, afin d'ouvrir à la Lithuanie un débouché vers la mer. La lutte entre les deux États pour la possession de la Livonie dura pendant tout le XVIe siècle et la première moitié



Le roi Etienne Batory.
(1576-1586).

du XVIIe. La Pologne fut presque toujours victorieuse et la grande guerre contre la Moscovie, entreprise par Étienne Batory, couvrit de gloire le roi et l'armée polonaise qui s'empara de Polock et de Wielkie Luki et arriva devant Pskow.

Étienne Batory régna dix ans et mourut sans laisser de successeur. Après sa mort on proclama roi le prince suédois SIGISMOND WASA, fils de Catherine Jagellon et petit-fils du roi Sigismond Ier. A Sigismond Wasa succédèrent ses deux fils LADISLAS IV et JEAN-CASIMIR. Ainsi, bien que le trône fût électif, on ne s'en tenait pas moins au principe de l'hérédité dans la maison des Jagellons, dont la maison des Wasa était considérée comme la continuatrice.

Les rois de cette dynastie résidaient de préférence à Varsovie.

L'élection d'un prince royal suédois provoqua un conflit entre la Pologne et la Suède. En effet, le roi Sigismond Wasa avait droit à la succession au trône de Suède, mais un de ses parents, profitant de son départ pour la Pologne, s'empara de la couronne.

L'époque des Wasa est marquée par des guerres prolongées et sanglantes, où la Pologne continue à faire front à trois adversaires, la Russie, la Suède et la Turquie. Dans ses guerres contre la Russie, la Pologne s'empare de Smolensk et se rend même, pour un temps, maîtresse de la capitale des tsars, Moscou. Le héros de ces guerres fut STANISLAS ZOLKIEWSKI, vainqueur de la bataille de Kluszyn. Dans les guerres suédoises, le fait le plus saillant est la victoire remportée à Kirchholm par CHARLES CHODKIEWICZ qui défit aussi les Turcs dans une grande bataille près de Chocim, en 1621, vengeant ainsi la défaite de Cecora, dans laquelle Zolkiewski était glorieusement tombé.

Durant cette époque, la seule guerre que la Pologne eut à soutenir sur la frontière de l'Ouest fut une campagne victorieuse contre l'Autriche.

Après la mort d'Etienne Batory, l'archiduc Maximilien posa sa candidature au trône de Pologne et décida de la faire appuyer, le cas échéant, par ses armées. Mais le général en chef Jean Zamoyski vainquit et fit prisonnier l'archiduc dans la bataille de Byczyna, en Silésie.

Sous le règne de Jean-Casimir, le dernier des Wasa, presque toutes les puissances voisines se ruèrent en même temps sur la Pologne. Le premier signal fut donné par les Cosaques Zaporogues, colons militaires établis par le roi Étienne sur le bas Dnieper pour protéger le pays contre les incursions tartares, qui se révoltèrent et furent soutenus par les armées du khan. Puis la Pologne fut attaquée par la Moscovie et par les Hongrois de Rakoczy. Enfin ce fut le roi de Suède, Charles-Gustave, qui traversa la Baltique et envahit avec ses nombreuses armées les territoires de la République. La situation paraissait désespérée; l'ennemi occupait presque tout le pays, une partie des seigneurs et magnats avaient fait leur soumission aux envahisseurs et l'armée polonaise était réduite à une poignée d'hommes. Toutefois ces épreuves ne brisèrent pas la vitalité remarquable de la nation polonaise qui sut tenir tête aux ennemis, infiniment supérieurs en nombre, et parvint à les rejeter au delà de ses frontières. La défense héroïque du monastère de Jasna Gora, à Czenstochowa, dirigée par le prieur Kordecki, fut le signal du réveil de l'énergie nationale (1655). L'hetman STEFAN CZARNIECKI, un des héros nationaux de la Pologne, rassembla les forces dispersées des Polonais, les enflamma de sa propre vaillance et après avoir vaincu les Suédois transporta la guerre en Danemark, loin du territoire polonais.

Malgré ces victoires, la Pologne épuisée fut obligée de faire à ses ennemis certaines concessions dont la plus funeste fut certainement l'indépendance accordée au duc de Prusse, Frédéric-Guillaume Hohenzollern, dit « Grand Electeur », jusqu'alors

vassal de la Pologne. Par l'acte de paix signé à Oliva près de Dantzig (1660), la Prusse devint un Etat indépendant, et les Hohenzollern, anciens vassaux de la Pologne, en devinrent d'abord les ennemis les plus acharnés, et plus tard les oppresseurs.

Au point de vue de la civilisation européenne, les plus importantes des guerres soutenues par la Pologne sont celles qu'elle fit aux musulmans, aux Tartares et aux Turcs. Les guerres contre ces derniers, commencées au XV[e] siècle, reprirent sous les Wasa. A cette époque, la Pologne était la seule puissance capable de tenir tête aux musulmans, qui, marchant de victoire en victoire, soumettaient les nations voisines et étendaient de plus en plus leur empire. Dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, la Turquie était déjà maîtresse de toute la péninsule des Balkans et avait même envahi la Hongrie. Toutefois, les expéditions qu'elle dirigeait en même temps contre la Pologne finissaient toujours par des défaites. Après la mort de Jean-Casimir, les Turcs subirent à Chocim (1673) une nouvelle défaite grâce à JEAN SOBIESKI, élu plus tard roi de Pologne sous le nom de JEAN III. C'est sous son règne que les Turcs attaquèrent l'empire d'Allemagne et atteignirent Vienne, d'où l'empereur Léopold fut forcé de fuir. Ne pouvant repousser l'invasion qui menaçait l'Allemagne entière, l'Empereur et le pape Innocent XI supplièrent Jean III de leur venir en aide. Il marcha sur Vienne et là, à la tête des troupes polonaises et allemandes, mit les Turcs en déroute. Ceci se passait en 1683, date mémorable marquant le déclin de la puissance ottomane. Les Polonais de Sobieski, en sauvant Vienne et en arrêtant la marche des Turcs vers l'Europe occidentale, portaient un coup mortel à leur domination en Europe, domination équivalant à l'empire de la barbarie et de la cruauté. La Pologne mérite donc pleinement le nom de « défenseur de la civilisation ».

DÉCLIN ET CHUTE DE L'ÉTAT POLONAIS.



NE époque d'affaiblissement et de déclin suivit la mort de Jean III. Les ressources économiques du pays étaient épuisées par des guerres sanglantes et prolongées. La noblesse et les magnats arrogants respectaient de moins en moins l'autorité royale. Les uns et les autres étaient préoccupés bien plus de leurs propres intérêts que de la prospérité de la patrie. Les Diètes ne faisaient presque rien pour le relèvement économique du pays. Leurs efforts n'aboutissaient que rarement, étant donné qu'un seul député opposant suffisait à annuler toutes les autres voix. Ce système, appelé *liberum veto,* était fondé sur le principe de l'unanimité des votes et reposait sur la crainte que le pouvoir central ne supprimât les libertés locales.

En réalité le pouvoir se trouvait entre les mains des assemblées de la noblesse connues sous le nom de « diétines » (Sejmiki). Ces assemblées représentaient en quelque sorte des unités autonomes, poursuivant leurs intérêts particuliers sans égard pour ceux du pays entier.

Parmi les influences étrangères qui rivalisaient en Pologne, les plus importantes étaient celles de la France et de l'Autriche qui, toutes deux, convoitaient l'hégémonie en Europe. Tandis que la France et l'Autriche s'appliquaient à faire prévaloir en Pologne leurs intérêts politiques, la Russie, depuis Pierre-le-Grand, cherchait un moment opportun pour s'emparer de ce pays désorganisé et affaibli [1]. Le système de la royauté élective créa en Pologne l'esprit de parti et le danger permanent d'une

[1] Déjà au XVII[e] siècle, elle avait reconquis Smolensk et mis la main sur Kieff.

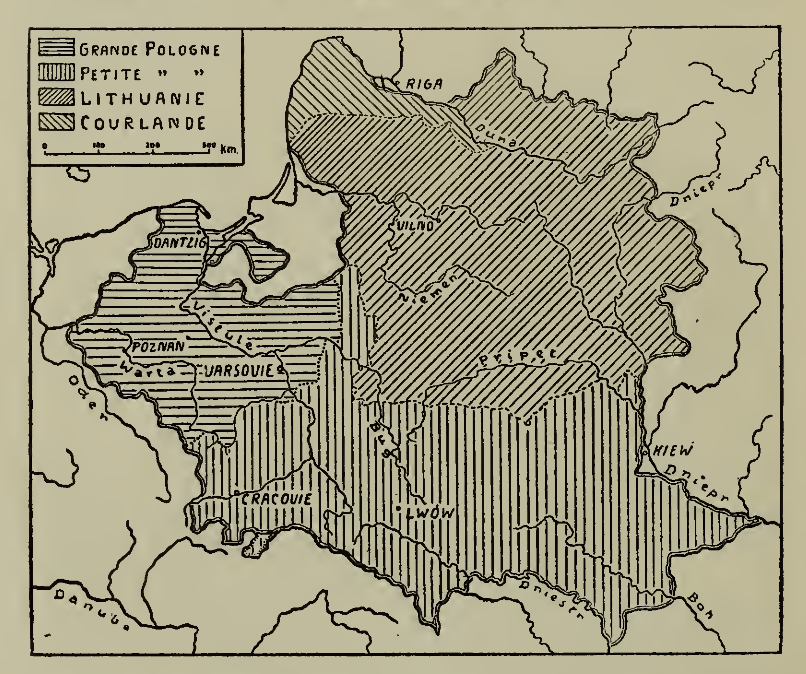
guerre civile, en laissant ainsi la porte ouverte aux intrigues et aux compétitions étrangères.

Les rois de la maison de Saxe qui régnèrent après Jean III s'occupaient beaucoup de leur patrie et fort peu de la Pologne. AUGUSTE II voulut même hâter le partage de son pays d'élection. Sous son règne la Pologne eut à subir les désastreuses conséquences de la guerre du Nord, dont elle fut en grande partie le théâtre, à cause de la lutte électorale de ce prince avec Stanislas Leszczynski. Sous le règne de son fils et successeur AUGUSTE III (1732-1763), la Pologne jouissait de la paix la plus complète; mais une guerre sanglante eut été préférable à une paix pareille. Le pays était en proie à l'anarchie, à l'arbitraire des grands et aux ingérences continuelles des États voisins qui déjà guettaient leur proie. Le trésor était vide, l'armée très réduite.

Cependant, à l'Est et à l'Ouest, deux puissances voisines augmentaient sans cesse leurs forces et leurs ressources : la Russie, qui, vaincue maintes fois par les Polonais au XVIIe siècle encore, s'agrandissait maintenant à leurs dépens, et la Prusse, autrefois petit duché vassal, transformée en un État redoutable. La Pologne, affaiblie par les guerres et l'anarchie, ne pouvait plus lutter contre ses voisins devenus plus forts qu'elle et allait bientôt tomber sous leurs coups.

C'est à cette époque d'abattement et de désarroi général que se manifestèrent les premiers essais de la rénovation de la République. Persuadés que seul le relèvement moral de la nation saurait conjurer les dangers suprêmes, des penseurs éclairés, avec le roi STANISLAS LESZCZYNSKI à leur tête, se consacrent dès le début du XVIIIe siècle à une œuvre de propagande et d'éducation. Le règne du roi-philosophe est éphémère. Chassé par deux fois de son royaume, il devient beau-père de Louis XV et s'établit à Lunéville en continuant à par-

ticiper de loin à cette activité patriotique qui ne cesse de l'absorber jusqu'à la fin de ses jours. Livrée aux rois saxons, la Pologne continue à être le champ clos de toutes les intrigues et de toutes les ambitions nationales et étrangères; mais déjà, au milieu de ce chaos, on voit se dessiner une société nouvelle,



accessible aux idées saines et aux plus nobles aspirations. Konarski, moine de l'Ordre des Piaristes, crée des écoles destinées aux jeunes nobles et ses premiers essais d'une éducation exempte de l'esprit jésuite sont couronnés de succès. Encouragés à s'instruire, de nombreux jeunes gens se rendent à l'étranger, surtout en France auprès du vieux roi Stanislas et reviennent partisans convaincus du progrès et des idées réformatrices. Des familles entières appartenant à la haute noblesse,

les Czartoryski, les Poniatowski, les Potocki, les Zamoyski, etc., subissent ces influences et forment un parti avancé, en lui donnant le prestige de leur situation et de leurs noms illustres. Aussi, à l'avènement de STANISLAS-AUGUSTE (1764), roi libre de superstitions et de fausses doctrines politiques, les germes vigoureux, que la nation portait depuis longtemps dans son sein, ne tardent pas à paraître et à se développer rapidement.

Rien n'est plus tragique que la lutte qui remplit les dernières décades de l'histoire de la République. D'un côté, c'est le roi faible mais intelligent et plein de bonne volonté, c'est un nombre toujours croissant de patriotes, s'efforçant de défendre les lambeaux de l'indépendance polonaise, de relever le pays, d'éveiller ses forces vitales. De l'autre, ce sont les ambassadeurs, tantôt souples, tantôt arrogants, toujours prêts à empêcher la moindre réforme salutaire à la République, toujours soucieux d'entretenir l'anarchie de la noblesse qui, hélas ! n'était que trop disposée à écouter des conseils perfides. Les efforts des patriotes, privés de l'appui des masses, qu'il fallait encore former à la juste compréhension des intérêts du pays, tiennent du prodige. Souvent ils parviennent à produire des effets durables. Sans parler de la réforme politique de 1764, qui cherchait à raffermir le pouvoir royal et que les menées des ambassadeurs rendirent inefficace, d'autres innovations, plus modestes mais profitables à l'État, marquent les premières années du règne de Stanislas-Auguste. Ce fut d'abord la fondation de l'École militaire (corps des Cadets) qui non seulement donna à la Pologne des officiers de valeur mais fut encore un foyer d'idées et de sentiments patriotiques. C'est elle qui forma KOSCIUSZKO, KNIAZIEWICZ, NIEMCEWICZ, défenseurs de la liberté et de l'honneur national. Ensuite, profitant de la dissolution de l'Ordre des Jésuites, on destina leurs biens, très considérables, à l'entretien d'une Commission d'Éducation, qui dota

le pays de nombreuses écoles primaires et secondaires, réforma l'Université de Cracovie et fut certainement le premier ministère d'instruction publique de l'Europe. Rien ne caractérisera mieux aux yeux de l'étranger la valeur de cette institution que les noms de Condillac et de Lhuillier, auteurs de certains de ses manuels scolaires. L'élan généreux qui souleva l'opinion publique se manifeste surtout dans le domaine de la vie privée, plus à l'abri de la menace étrangère. De grands seigneurs, imbus d'idées humanitaires, tels que Poniatowski, le neveu du roi, le trésorier Brzostowski, Krasinski, les Potocki, les Zamoyski, A. Jablonowski et d'autres encore qu'il serait trop long d'énumérer, prouvent l'intérêt qu'ils portent aux paysans en les libérant de la corvée qui, à cette époque, pesait encore sur les paysans de France. Ils s'appliquent aussi à faire progresser l'agriculture. D'autres, se rendant compte de l'état économique précaire de leur pays, se consacrent au relèvement de l'industrie. Le trésorier de la cour, Tyzenhaus, fonde de nombreuses fabriques en Lithuanie. Le castellan Jezierski crée des entreprises industrielles dont certaines existent encore de nos jours. Des manufactures, plus ou moins importantes, s'organisent partout. Des magnats, tels que les Czartoryski, les Lubomirski, les Oginski, les Zamoyski protègent l'industrie artistique, et les produits de leurs fabriques de porcelaine et de faïences, de tapisseries, de meubles sont hautement appréciés par les connaisseurs. Le roi leur donne exemple en créant le premier une manufacture de faïences dans son château du Belvédère. *Une bibliothèque de 300,000 volumes, due à la générosité des frères Zaluski, s'ouvre à la libre disposition du public.* Des progrès considérables se réalisent dans tous les domaines de la vie sociale, et la nation donne des preuves de plus en plus évidentes de sa merveilleuse vitalité assoupie depuis près d'un siècle.

Le même phénomène se produisit en littérature, qui ne put

que végéter durant les soixante années de guerres qui éprouvèrent la Pologne, et ne réussit à se relever ni sous l'influence des deux reines françaises que nous eûmes au XVIIe siècle, ni sous celle du roi Leszczynski, dont le règne fut malheureusement de courte durée. Mais un homme vint, qui tira notre culture de cette longue léthargie : ce fut précisément le roi Stanislas-Auguste Poniatowski. Fils d'un paladin de Charles XII (loué par Voltaire pour sa bravoure), Stanislas-Auguste devait son haut niveau intellectuel à des influences de famille et à des séjours prolongés à l'étranger. A Paris il fit la connaissance de Fontenelle, de Montesquieu et de Mme Geoffrin, dont le salon était le rendez-vous du monde littéraire de la capitale; sa correspondance avec celle qu'il appelait sa « maman adoptive » rappelle un peu les célèbres lettres de Grimm. Le jugement si juste et si original qu'il nous laisse dans ses mémoires sur le génie de Shakespeare prouve la finesse et l'impartialité de son esprit.

Autour du roi se groupent divers grands seigneurs de haute intelligence : les Potocki, les Poniatowski, les Czartoryski, les Zamoyski, etc; le clergé du pays y joint ses meilleurs représentants, à la tête desquels se trouve le brillant « prince des poètes » Krasicki. L'évêque Naruszewicz élaborait une histoire pragmatique de son pays à l'époque où Gibbon appliquait les mêmes méthodes à son histoire de Rome. La poésie suivait les modèles classiques français, elle s'éprenait de Voltaire, de Molière et même de Piron et restait inflexiblement attachée aux règles de Boileau.

Mais ce qu'il faut relever avant tout au moment où le sort de la Pologne se décide une fois de plus, c'est le fait, trop peu connu des historiens et des critiques de l'Europe entière, et obscurci par les libelles tendancieux de Sybel, des Kostomarow et des Jlowajski, que la Pologne de 1791 n'était plus l'ancienne

Pologne anarchique décrite par Rulhière. Une élite intellectuelle groupée autour d'un roi faible de caractère, mais intelligent et diplomate, poussée par l'instinct politique de la nation qui voulait, avant tout, tirer parti de la rivalité naissante entre la Russie et la Prusse, se convainquit que le sort de la République ne pourrait s'améliorer tant que celui des classes rurales resterait stationnaire. Les idées de la Révolution française et la résolution à jamais mémorable du 4 août 1789 portèrent également leurs fruits en Pologne. Ici aussi roi et grands, nobles et clergé rivalisèrent de zèle et d'entrain pour alléger la situation des bourgeois, des paysans, des juifs. Une situation diplomatique des moins favorables, prodrome néfaste de la Sainte Alliance de 1815, scella le tombeau de l'infortunée Pologne. Privée d'existence politique, elle n'en continue pas moins à vivre et à se développer comme nation pendant tout le XIXe siècle, plus patriote et plus viable que jamais. C'est alors que paraissent les Mickiewicz, les Slowacki, les Chopin, les Matejko. C'est alors que se développe la bourgeoisie, autrefois insignifiante, et l'admirable classe des paysans polonais, vigoureux pionniers de la culture nationale.

LE DÉMEMBREMENT DE LA POLOGNE. LA RENAISSANCE.



ES événements ne manquèrent pas d'éveiller la conscience nationale. Il se forma en Podolie une ligue militaire sous le nom de « CONFÉDÉRATION DE BAR », qui engagea la lutte contre les troupes russes installées dans le pays. La Confédération, à la tête de laquelle se trouvait CASIMIR PULASKI, plus tard un des héros de la guerre pour l'indépendance américaine, accomplit de nombreux hauts faits, fit preuve d'une endurance remarquable en soutenant la

guerre pendant plusieurs années, mais ne put vaincre des forces infiniment supérieures et finit par être écrasée.

La situation politique de la Pologne donna à ses voisins l'occasion de préparer un attentat contre son indépendance. Catherine II de Russie regardait la République polonaise d'un œil inquiet et avide. Décidée d'empêcher tout ce qui pourrait rendre cet État plus puissant, elle attendait le moment où les circonstances lui permettraient de s'emparer de cette proie importante et convoitée. Frédéric II, roi de Prusse, ayant deviné les desseins de Catherine, conçut, d'accord avec l'Autriche, le plan de démembrer la Pologne et chercha à s'assurer le concours de la Russie. Catherine II lui donna tout d'abord une réponse évasive, mais, se rendant compte de l'impossibilité de réaliser son plan original, finit par accepter le projet de partage. Après sa défaite de 1772, la Pologne subit donc un premier démembrement partiel entre les trois puissances voisines. La Russie prit la Ruthénie Blanche, l'Autriche la Galicie et le roi de Prusse s'empara de la Prusse royale (occidentale) à l'exception des villes de Gdansk et de Torun qui, pour le moment, restèrent à la Pologne.

Ce partage, qui constituait un danger réel pour l'équilibre européen et qui, depuis ce moment jusqu'à la guerre actuelle, a menacé la paix du monde, était dû en partie à l'extraordinaire passivité des puissances occidentales, où Pitt et Choiseul rivalisèrent d'imprévoyance et d'indifférence à l'égard de la Pologne.

La catastrophe du démembrement ébranla profondément les esprits en Pologne. On commença à chercher un moyen pour faire sortir le pays de la situation désespérée dans laquelle il se trouvait. Attribuant ce désastre en partie aux défauts de la société, l'ignorance, l'égoïsme et la paresse, les hommes éclairés de l'époque s'unirent pour travailler au relèvement

moral et intellectuel de la nation. Ce mouvement n'était pas nouveau; il datait du XVIIe siècle; le roi Stanislas Leszczynski avait été un de ses principaux protagonistes et y avait contribué autant par ses écrits politiques qu'en fondant à Lunéville une école, fréquentée par de nombreux jeunes gens polonais. L'émule et successeur du roi Stanislas, au point de vue de la propagande politique et de l'influence pédagogique, fut STANISLAS KONARSKI, de l'ordre des Piaristes. On se préoccupa surtout de réformer le système d'éducation de la jeunesse et, dans ce but, on institua une autorité centrale chargée de perfectionner les écoles et d'en augmenter le nombre. Cette « COMMISSION D'ÉDUCATION » fut le premier ministère de l'instruction publique en Europe. Ce ne fut que plus de dix ans après qu'une institution pareille fut créée en Prusse. Ainsi, malgré ses malheurs et ses défaites, la Pologne accomplissait une fois de plus sa tâche civilisatrice, en donnant l'exemple d'une grande réforme et en traçant la voie du progrès social.

La Commission d'Éducation n'exista que vingt ans, mais elle mena à bien une tâche immense. Elle réorganisa les anciennes écoles secondaires et les universités et fonda dans les campagnes un grand nombre d'écoles primaires. A ses côtés, la « Société des livres primaires », chargée de la publication de manuels scolaires, eut pour collaborateurs de nombreux savants étrangers, entre autres Condillac, qui écrivit pour elle son livre sur la logique.

La littérature polonaise, qui était tombée en décadence, refleurit sous le règne du roi Stanislas-Auguste; le journalisme prit aussi un développement nouveau.

En fait de réformes sociales, on réclamait surtout la libération des paysans corvéables et taillables à merci dans la plupart des pays de l'Europe; dans bien des cas, on vit des serfs libérés par les seigneurs et établis en censive sur leurs terres.

On fit aussi des efforts pour améliorer la situation des villes et pour favoriser l'industrie.

L'essentiel était pourtant de travailler au relèvement politique de la nation et dans ce but on créa à la Diète de 1773 un conseil permanent qui centralisa l'administration du pays et établit des limites exactes entre ses diverses branches.

Malheureusement, on se heurtait à chaque pas au mauvais vouloir de la Russie, qui désirait voir la Pologne affaiblie afin de la tenir sous sa tutelle. Ce n'est qu'en 1787, quand la Russie alliée à l'Autriche, s'engagea dans une longue guerre contre la Turquie, que la Pologne put respirer librement et introduire d'importantes réformes politiques.

Il s'agissait avant tout de mettre sur pied une armée capable de défendre l'indépendance du pays. Les finances étant insuffisantes, il fallait aussi modifier le système des impôts. Pour mener à bien toutes ces réformes et, en général, pour pouvoir assurer à la Pologne son rang de grande puissance, il était nécessaire également de réformer les institutions politiques, c'est-à-dire d'affermir le pouvoir royal, rendre le trône héréditaire et abolir le droit du *liberum veto*. Ce fut le programme qu'adopta le parti patriotique, ayant à sa tête Stanislas Malachowski, l' « Aristide polonais », le tribun Kollontaj, émule de Mirabeau, et le savant Ignace Potocki, et dont la réalisation échut à la Diète dite « DE QUATRE ANS », qui siégea de 1788 à 1791. Cette Diète multiplia les ressources du Trésor, augmenta l'effectif des troupes, et promulgua une nouvelle organisation de l'État, connue sous le nom de CONSTITUTION DU 3 MAI 1791. Selon cette Constitution, dont l'esprit se basait déjà sur les conquêtes morales de la Révolution française, le trône devenait héréditaire, le droit du *Liberum Veto* était aboli et les bourgeois devenaient les égaux des nobles devant la loi qui étendait sa protection aussi sur les classes paysannes.

On introduisit en même temps beaucoup d'autres réformes tendant à réorganiser le gouvernement et à affermir son pouvoir. On ne peut s'empêcher d'admirer dans la CONSTITUTION DU 3 MAI l'harmonie parfaite entre le principe d'un ferme pouvoir central et les tendances libérales et démocratiques. Aussi les hommes d'État les plus éminents de l'époque, tels que Burke et Sieyès, lui rendirent l'hommage de leur profonde admiration.

Se rendant compte que, malgré toutes ces réformes, la Pologne ne serait pas assez forte pour tenir tête à la Russie et à ses autres adversaires, le gouvernement de la République consentit à l'alliance que lui proposait le roi de Prusse. Par cette convention les contractants garantissaient mutuellement l'intégrité de leurs territoires au cas où l'un d'eux serait attaqué par une tierce puissance. Le traité en question détruisait l'influence russe en Pologne. Mais la Russie, qui venait de terminer la guerre avec la Turquie et qui avait désormais les mains libres, résolut de ruiner au plus vite l'œuvre de la renaissance polonaise. Quelques grands seigneurs polonais, inspirés par la Cour de Pétersbourg et mécontents des réformes de la Diète de Quatre Ans qui entravaient leurs tendances égoïstes, s'entendirent avec le gouvernement russe et créèrent la Confédération de Targowica dans le but de faire renaître les anciennes institutions. Pendant que la Russie envoyait ses troupes contre la Pologne, le gouvernement polonais mettait sur pied deux armées. La première était commandée par un Allemand marié à une Polonaise, le prince de Wurtemberg, qu'on disait être un général fort habile, la seconde avait à sa tête le prince Poniatowski, neveu du roi. Au moment où les hostilités allaient commencer, le ministre polonais à Berlin demanda au roi de Prusse les renforts promis par l'acte d'alliance. Le roi refusa et c'est ainsi que fut consommée une des plus honteuses trahisons de

l'histoire des relations internationales. Elle fut suivie d'une seconde trahison, celle du prince de Wurtemberg qui se mit d'accord avec les Russes et conduisit sciemment son armée à sa perte. Poniatowski resta donc seul avec son détachement. Il déploya tous les moyens pour accomplir son devoir de défenseur de la patrie, mais il était continuellement entravé par les ordres du roi qui exigeait qu'il battît en retraite. Néanmoins l'armée du prince réussit à livrer quelques batailles victorieuses dont deux surtout, celles de Dubienka et de Zielence, démontrèrent la valeur et le courage des soldats polonais. Finalement le roi Stanislas-Auguste, jugeant la situation désespérée, capitula et reconnut la Confédération de Targowica.

Le triomphe de la Russie eut pour effet le deuxième démembrement de la Pologne, auquel prit part son alliée-parjure — la Prusse. La Russie s'empara de la Volhynie, de l'Ukraine et du palatinat de Minsk; la Prusse prit toute la Grande Pologne, la partie occidentale de la Mazovie, ainsi que les villes de Gdansk et de Torun; le reste de la Pologne devait être gouverné selon l'ancien système et son armée devait être réduite au nombre primitif.

INSURRECTION DE KOSCIUSZKO. LES LÉGIONS. LE DUCHÉ DE VARSOVIE.

LA réduction de l'effectif de l'armée provoqua une protestation énergique de la part de la nation polonaise et fut le premier signal de la lutte pour l'indépendance qui commença immédiatement après le démembrement de 1794. Le peuple tout entier, y compris la Lithuanie, se souleva, brisant les chaînes qui le liaient, et confia le commandement suprême au général THADÉE KOS-

CIUSZKO, dont le nom, cher aux Polonais depuis la guerre de 1792, était déjà illustre grâce à sa participation à la guerre pour l'indépendance des États-Unis. Kosciuszko, comprenant que le peuple constitue la force principale d'une nation, fit appel aux paysans pour venir combattre pour la patrie et lança en même temps le célèbre décret de Polaniec, qui améliora considérablement le sort de la classe paysanne au point de vue économique et légal. Le peuple répondit avec enthousiasme à l'appel du chef et la brillante victoire remportée par Kosciuszko à RACLAWICE était due principalement aux troupes composées de paysans. Un fait de guerre plus important encore fut la défense de Varsovie, qui se termina par la retraite du roi de Prusse avec toute l'armée prussienne et russe. Kosciuszko, qui avait commencé la guerre avec une poignée d'hommes, restes insignifiants de l'ancienne armée, réussit bientôt à créer une armée considérable, bien équipée et bien exercée. Mais, hélas, dans cette lutte contre les deux plus grandes puissances de l'Europe — la Russie et la Prusse — les forces étaient trop inégales, et, après des efforts surhumains, Kosciuszko fut vaincu dans la bataille de MACIEJOWICE. Après avoir défait l'armée polonaise, les Russes, commandés par le général Souworoff, prirent d'assaut Praga, un des faubourgs de Varsovie, massacrèrent impitoyablement sa population et s'emparèrent de la capitale.

L'insurrection de Kosciuszko, qui scella le sort tragique de la Pologne, rendit un immense service à la France et à la Révolution en absorbant l'attention et les forces de la Prusse et de la Russie au moment où la France, traversant une période particulièrement difficile, eût été incapable de tenir tête à une coalition de l'Europe entière. Les historiens les plus éminents de la Révolution française, entre autres Sorel, constatent que c'est la Pologne qui sauva la France et la Révolution et qui,

par son sacrifice, rendit une fois de plus un service insigne au progrès et à l'humanité.

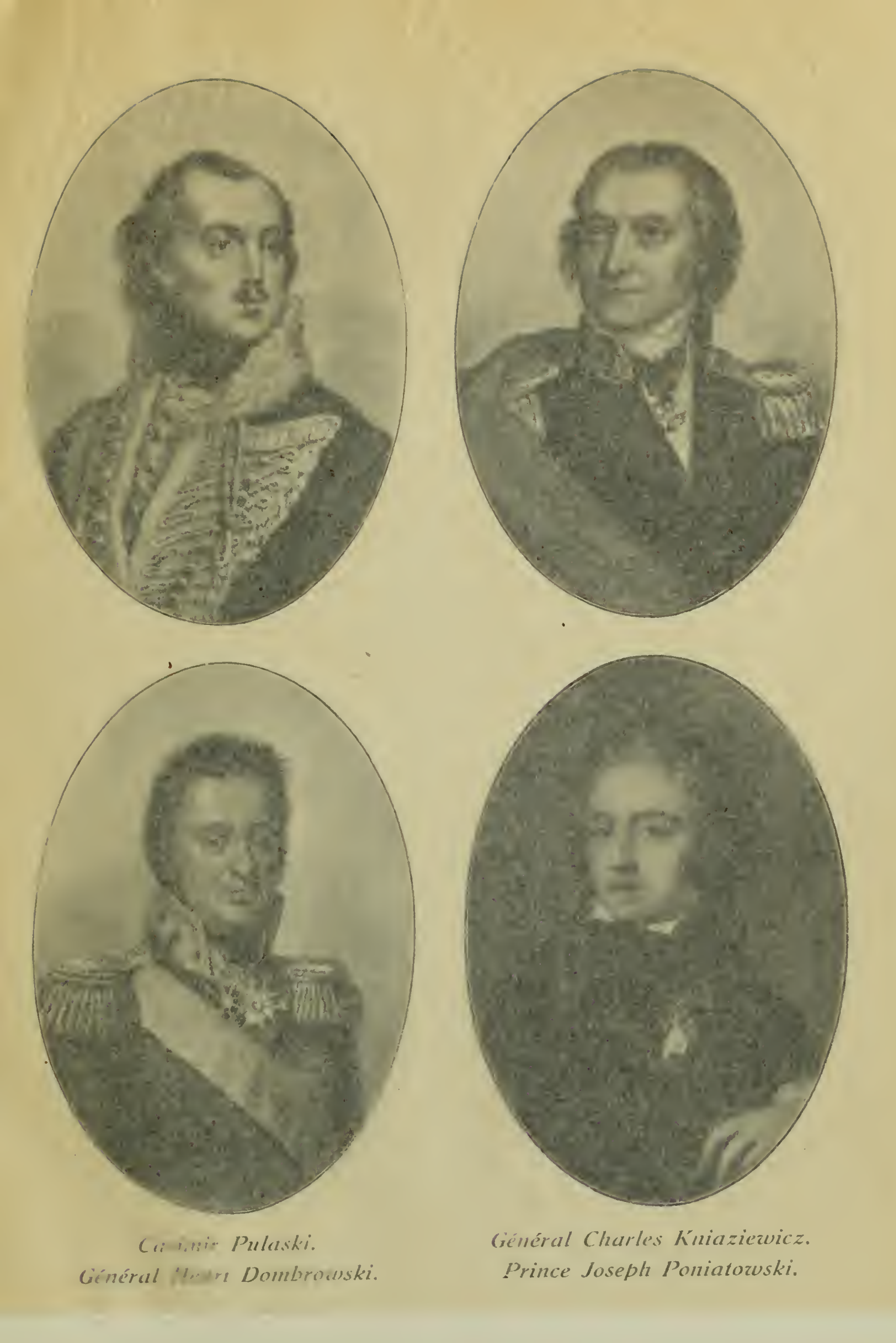
Le troisième et dernier démembrement de la Pologne (1795) suivit la défaite de Kosciuszko. La Masovie centrale et orientale avec Varsovie, la partie Nord de la Podlachie et la partie sud-ouest de la Lithuanie, soit le gouvernement actuel de Suwalki, échurent en partage au roi de Prusse. La Russie prit tout le reste de la Lithuanie et l'Autriche la Petite Pologne avec Cracovie et la Podlachie méridionale. La République polonaise cessa d'exister et ses territoires furent soumis à la domination des trois puissances voisines. Le crime du démembrement de la Pologne ne provoqua que deux protestations en Europe : celle du pape, qui déplorait la perte d'un État catholique, et celle du sultan qui redoutait un sort pareil pour la Turquie.

Si la chute de la République avait eu lieu plus tôt, à l'époque des rois saxons, la décadence du peuple ne lui aurait probablement jamais permis de se relever. Mais la grande renaissance morale et intellectuelle, patriotique et sociale, qui commença au temps de la Commission d'Éducation et de la Diète de Quatre-Ans, les grands efforts et les sacrifices supportés pendant les deux guerres contre la Russie, éveillèrent la conscience de la nation et l'empêchèrent de se résigner à son sort. Le troisième partage marque le commencement de nouveaux efforts du peuple polonais tendant à relever ce qui avait été ruiné et à reconquérir l'indépendance nationale. La France se trouvant alors en guerre avec les États voisins et surtout avec l'Autriche, les généraux de l'ancienne armée de la République formèrent des légions polonaises, qui luttèrent en Italie aux côtés des Français contre l'Autriche et la Russie dans l'espoir que la défaite de deux de leurs oppresseurs contribuerait à la délivrance de leur patrie. Les jeunes gens polonais accouraient de toutes parts sous les drapeaux des légions, traversant

les États allemands au risque de leurs têtes, car les volontaires y étaient punis de mort.

Les légions du général Dombrowski prirent part aux guerres d'Italie pendant plusieurs années. Le but qu'elles visaient ne fut pas atteint, mais leur action eut des conséquences très importantes pour l'avenir de la Pologne. L'existence d'une armée polonaise, qui survécut à la chute de la République et atteignit un très haut degré de perfection militaire, était un fait de la plus haute importance.

Les généraux français et surtout le général en chef, Napoléon Bonaparte, apprirent à apprécier à leur juste valeur les soldats polonais qui s'étaient distingués en Lombardie, en Vénétie, dans les Légations papales, en Campanie avec Championnet, pendant la campagne du Rhin avec Moreau, à Hohenlinden, où les chefs illustres comme Dombrowski et Kniaziewicz les menèrent à la victoire, etc. Il devint évident que les Polonais étaient une force sur laquelle on pouvait compter. Aussi lorsque, après l'anéantissement de l'armée prussienne à Iéna en 1806, Napoléon occupa Berlin, il s'efforça de rendre l'indépendance à une partie au moins de la Pologne pour s'en faire une alliée contre ses ennemis de l'Europe orientale. Il entreprit donc une campagne contre la Prusse et la Russie pendant laquelle l'armée polonaise, renforcée par les troupes insurgées des provinces de l'ancienne République, et combattant cette fois sur son propre territoire, donna de nouvelles preuves de sa valeur. Le traité de Tilsitt créa un État polonais indépendant sous le nom de DUCHÉ DE VARSOVIE. Cet État n'était composé que d'une partie des provinces polonaises soumises à la domination de la Prusse; le district de Bialystok fut cédé à la Russie sur les instances de Napoléon qui voulait ménager l'empereur Alexandre. Les conditions dans lesquelles le Duché de Varsovie fut appelé à vivre n'étaient guère favorables. Le pays entier ayant



Casimir Pulaski.
Général Henri Dombrowski.

Général Charles Kniaziewicz.
Prince Joseph Poniatowski.

les États allemands au risque de leurs têtes, car les volontaires y étaient punis de mort.

Les légions du général Dombrowski prirent part aux guerres d'Italie pendant plusieurs années. Le but qu'elles visaient ne fut pas atteint, mais leur action eut des conséquences très importantes pour l'avenir de la Pologne. L'existence d'une armée polonaise, qui survécut à la chute de la République et atteignit un très haut degré de perfection militaire, était un fait de la plus haute importance.

Les généraux français et surtout le général en chef, Napoléon Bonaparte, apprirent à apprécier à leur juste valeur les soldats polonais qui s'étaient distingués en Lombardie, en Vénétie, dans les Legations papales, en Campanie avec Championnet, pendant la campagne du Rhin avec Moreau, à Hohenlinden, où les chefs illustres comme Dombrowski et Kniaziewicz les menèrent à la victoire, etc. Il devint évident que les Polonais étaient une force sur laquelle on pouvait compter. Aussi lorsque, après l'anéantissement de l'armée prussienne à Iéna en 1806, Napoléon occupa Berlin, il s'efforça de rendre l'indépendance à une partie au moins de la Pologne pour s'en faire une alliée contre ses ennemis de l'Europe orientale. Il entreprit donc une campagne contre la Prusse et la Russie pendant laquelle l'armée polonaise, renforcée par les troupes insurgées des provinces de l'ancienne République, et combattant cette fois sur son propre territoire, donna de nouvelles preuves de sa valeur. Le traité de Tilsitt créa un État polonais indépendant sous le nom de DUCHÉ DE VARSOVIE. Cet État n'était composé que d'une partie des provinces polonaises soumises à la domination de la Prusse; le district de Bialystok fut cédé à la Russie sur les instances de Napoléon qui voulait ménager l'empereur Alexandre. Les conditions dans lesquelles le Duché de Varsovie fut appelé à vivre n'étaient guère favorables. Le pays entier ayant



Casimir Pulaski.
Général Henri Dombrowski.

Général Charles Kniaziewicz.
Prince Joseph Poniatowski.

été complètement dévasté par les guerres qui s'y étaient déroulées, il fallait tout créer à nouveau ; en outre, comme les gouvernements des puissances copartageantes avaient aboli le décret de Kosciuszko concernant les classes paysannes, et maintenu le servage, il était nécessaire d'introduire d'urgence de nombreuses réformes sociales afin d'organiser le nouvel État sur les bases modernes de liberté et d'égalité.

En dépit de grandes dificultés, l'organisation du Duché de Varsovie fut rapidement menée à bonne fin. On abolit définitivement le servage et on fit des paysans des citoyens sans toutefois leur accorder partout la propriété des terres qu'ils cultivaient. La société polonaise déploya une activité intense dans le domaine de l'instruction publique. On se préoccupa surtout d'organiser l'enseignement primaire et, malgré la courte existence du Duché, on fit de grands progrès dans cette voie.

Pendant ce temps, la Légion polonaise ne cessait de combattre sous les ordres de Napoléon et, en 1808, se couvrit d'une gloire immortelle en Espagne en participant au siège de Saragosse et en forçant le défilé de Samo-Sierra par une charge de cavalerie, « charge brillante comme il n'y en eut jamais », selon les paroles mêmes de Bonaparte.

En 1809, une nouvelle coalition se forma contre la France; l'armée autrichienne, envoyée à la conquête du Duché de Varsovie, fut battue par les armées polonaises commandées par le prince Joseph Poniatowski, qui réussit à reconquérir une partie du territoire polonais annexé à l'Autriche et à s'emparer des villes de Lwow (Léopol) et de Cracovie. Le traité de paix qui suivit cette guerre rendit au Duché les provinces polonaises attribuées à l'Autriche lors du troisième partage, ce qui étendit considérablement les frontières du jeune État. Mais la paix de Schönbrunn, qui consacra ces remaniements

territoriaux, marqua en même temps la fin de la première alliance franco-russe. En 1812, commençait la grande guerre de Russie qui, d'après la célèbre proclamation de l'empereur des Français, devait être une guerre pour la libération de la Pologne. La nation polonaise tout entière se rangea du côté de Napoléon. Dans cette malheureuse campagne, au début de laquelle le prince Poniatowski avait conseillé à l'empereur de s'arrêter aux anciennes frontières de la République et d'abandonner l'idée de marcher sur Moscou, ce qui eût pu sauver la Grande Armée du désastre, l'armée polonaise accomplit son devoir jusqu'au bout; réduite au quart de ses effectifs, elle n'en ramena pas moins à Varsovie tous ses drapeaux et toute son artillerie.

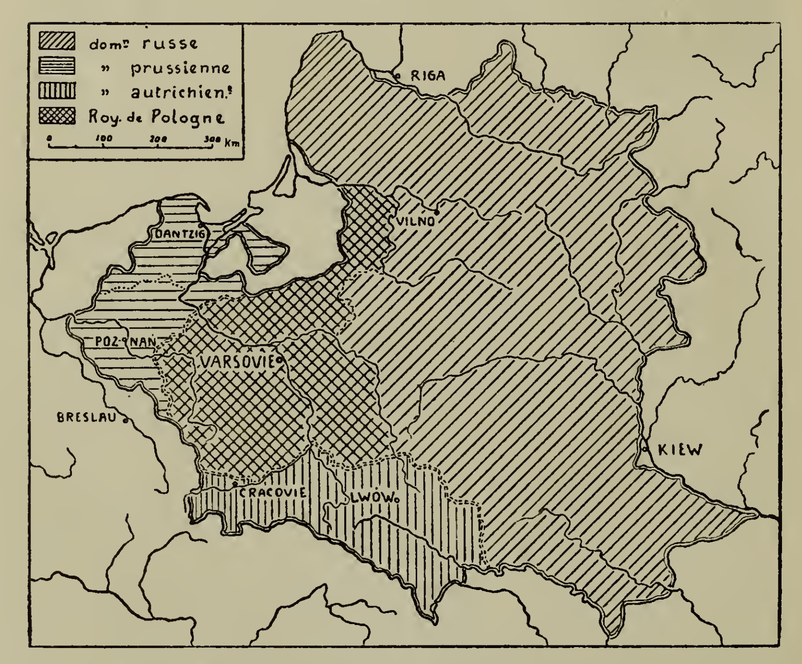
Malgré les promesses faites aux Polonais par l'empereur Alexandre, le prince Joseph Poniatowski ne se lia pas avec la Russie contre Napoléon, mais, dès son retour de Moscou, forma une nouvelle armée et la mena en Allemagne, où elle prit part aux côtés des Français aux campagnes de 1813 et 1814. L'illustre chef des Légions polonaises tomba glorieusement à la bataille de Leipzig, en couvrant la retraite de l'armée française.

A la chute de Napoléon, le Duché de Varsovie cessa d'exister. Ce petit État, en dépit de sa ruine et de sa dévastation, et malgré la forme de gouvernement qui lui fut imposée et qui était mal appropriée à ses conditions d'existence, supporta de nombreuses épreuves et fit des sacrifices incalculables pour l'Empereur des Français dans l'espoir qu'il ressusciterait l'ancienne Pologne et lui rendrait sa gloire et sa puissance passées. Hélas! l'étoile de Napoléon, qui commençait déjà à pâlir, s'éteignit bientôt, et avec elle s'éteignirent les plus beaux rêves du peuple polonais.

LA POLOGNE DE 1815 A 1863.

LORS du Congrès de Vienne, la Pologne était devenue une pomme de discorde entre la Russie, la Prusse et l'Autriche. On envisageait déjà la possibilité d'une nouvelle guerre européenne, quand le retour de Napoléon en France mit d'accord les souverains des trois puissances au sujet du partage de la République. La Lithuanie, la Ruthénie Blanche, la Podolie, la Volhynie, l'Ukraine et le district de Bialystok restèrent à la Russie, l'Autriche garda la Galicie avec le district de Tarnopol repris à la Russie, la Grande Pologne et la Prusse Royale avec la ville de Gdansk (Dantzig) furent rendues à la Prusse; le reste des territoires polonais allait former un État, pour lequel le Congrès de Vienne fit revivre la dénomination de Royaume de Pologne, ainsi que la petite République de Cracovie, comprenant la ville même et ses environs immédiats situés sur la rive gauche de la Vistule. Cette République devait rester sous le protectorat de l'Autriche, de la Prusse et de la Russie, tandis que le trône du Royaume de Pologne était confié à l'empereur de Russie, Alexandre, *à la condition que l'État nouvellement créé garderait son indépendance. Il ne devait être uni à la Russie que par une union personnelle résultant du fait d'être gouverné par le même prince; il devait avoir un gouvernement et une administration distincts, sa Diète, son armée, sa monnaie, ses douanes et même ses décorations et ses charges à la Cour. Il fut stipulé aussi que les fonctions publiques ne devaient être accessibles qu'aux Polonais. En outre, le Congrès de Vienne reconnut les droits nationaux des Polonais dans toutes les autres parties de l'ancien Duché de Varsovie qui furent attribuées à la Prusse sous la dénomination de Grand-Duché de Posnanie; elles devaient posséder une Diète*

particulière et le polonais devait être la langue officielle des écoles, des tribunaux et de l'administration. La nation polonaise, sans égard à l'État auquel elle était soumise, fut reconnue par le Congrès comme formant une nation à part, et les relations entre les différentes parties de l'ancienne République ne devaient



être nullement entravées. Les stipulations du Congrès furent encore confirmées par les déclarations solennelles des monarques, notamment par la Constitution du Royaume de Pologne et par le manifeste d'occupation du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume III, qui donna sa parole royale en son nom et celui de ses successeurs en garantie des droits des Polonais.

Mais bientôt il devint clair que les souverains des États intéressés n'avaient pas l'intention de remplir les engagements

qu'ils avaient pris envers le Congrès et qu'ils avaient solennellement proclamés eux-mêmes. En ce moment il s'établissait en Europe un système oppresseur qui avait pour but de combattre la liberté des peuples : la Sainte Alliance de Metternich. *La Russie, dont le souverain accéda également aux principes de cette politique, se mit à violer systématiquement la Constitution du Royaume.* Le frère de l'Empereur, le Grand-Duc Constantin, fut nommé chef de l'armée polonaise et devint le véritable maître de l'État qu'il gouvernait *au moyen de méthodes policières. Sans se soucier de la Constitution, il abolit toutes les garanties de liberté personnelle en opprimant les habitants terrorisés et en ordonnant des perquisitions et des emprisonnements arbitraires.*

Le Grand-Duc était chef non seulement de l'armée polonaise mais aussi des troupes russes laissées en Pologne malgré la stipulation formelle du Congrès à ce sujet. Le Lieutenant-Général du Royaume et les ministres, quoique Polonais, étaient forcés de se soumettre en tout au Grand-Duc et au commissaire impérial Nowossiltzoff, qui tramait des intrigues et exaspérait la population par toute sorte d'abus et d'excès. *Les progrès de l'instruction, qui avait si brillamment commencé au temps du Duché de Varsovie et qui continuait à se développer dans les premières années de l'existence du Royaume, furent bientôt arrêtés.* Le domaine économique étant le seul où les Polonais pouvaient se mouvoir librement, ils y déployèrent une activité et une énergie remarquables. Le développement de l'industrie et du commerce prit un essor rapide, le pays fut couvert d'un réseau de routes excellentes. On fondait des institutions de crédit, on perfectionnait les systèmes hypothécaires, la Diète promulguait des lois parfaitement élaborées. En général, la nation polonaise faisait preuve dans tous les domaines de la vie sociale d'un grand talent organisateur. L'éminent ministre des finances

du jeune Royaume, le prince Xavier Lubecki, établit l'équilibre budgétaire et la balance commerciale, créa des fabriques et s'efforça de raviver l'industrie minière.

Mais tout ceci ne pouvait contenter une génération qui avait versé son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe pour la résurrection de la patrie et qui avait obtenu du Congrès de Vienne la garantie d'une indépendance complète du Royaume et celle d'un gouvernement constitutionnel. La nation polonaise se sentait encore trop forte pour se résigner, sans protester, à la violation de ses droits. Cette situation se compliquait par le sort précaire de la Lithuanie, privée, malgré les promesses d'Alexandre, de tout lien avec la Pologne et livrée à Nowossiltzoff qui y manifesta sa cruauté en réprimant le mouvement idéaliste de la jeunesse universitaire de Wilno.

Les promesses réitérées d'Alexandre Ier d'étendre les frontières du Royaume de Pologne jusqu'à la Dwina et au Dniepr demeuraient aussi sans réalisation. *Les violations de la Constitution, qui commencèrent aussitôt après la création du nouvel État, s'accrurent avec l'avènement de Nicolas Ier, de sorte que son existence même ne semblait plus être qu'une question de temps.* Le mécontentement croissait en Pologne et il s'y forma de nombreuses sociétés patriotiques secrètes ayant pour but la délivrance du pays. *L'intention manifestée par le Tzar Nicolas d'envoyer les troupes polonaises en France et en Belgique pour y étouffer les mouvements révolutionnaires hâta les événements et l'insurrection éclata le 29 novembre 1830.* L'armée polonaise comprenait 30,000 hommes bien équipés et exercés et se trouvait sous le commandement des généraux qui s'étaient distingués en combattant sous les ordres de Napoléon. La population entière, y compris celle de la Lithuanie et de la Ruthénie, était pleine d'enthousiasme et prête à tous les sacrifices; les soldats polonais luttèrent en héros, les généraux subalternes



Général Joseph Bem.
Pierre Wysocki
[illegible] de l'insurrection de 1830-31.

Général Henri Dembinski.
Général Joseph Chlopicki.

du jeune Royaume, le prince Xavier Lubecki, établit l'équilibre budgétaire et la balance commerciale, créa des fabriques et s'efforça de raviver l'industrie minière.

Mais tout ceci ne pouvait contenter une génération qui avait versé son sang sur tous les champs de bataille de l'Europe pour la résurrection de la patrie et qui avait obtenu du Congrès de Vienne la garantie d'une indépendance complète du Royaume et celle d'un gouvernement constitutionnel. La nation polonaise se sentait encore trop forte pour se résigner, sans protester, à la violation de ses droits. Cette situation se compliquait par le sort précaire de la Lithuanie, privée, malgré les promesses d'Alexandre, de tout lien avec la Pologne et livrée à Nowosiltzoff qui y manifesta sa cruauté en réprimant le mouvement idéaliste de la jeunesse universitaire de Wilno.

Les promesses réitérées d'Alexandre Ier d'étendre les frontières du Royaume de Pologne jusqu'à la Dwina et au Dniepr demeuraient aussi sans réalisation. *Les violations de la Constitution, qui commencèrent aussitôt après la création du nouvel État, s'accrurent avec l'avènement de Nicolas Ier, de sorte que son existence même ne semblait plus être qu'une question de temps.* Le mécontentement croissait en Pologne et il s'y forma de nombreuses sociétés patriotiques secrètes ayant pour but la délivrance du pays. *L'intention manifestée par le Tzar Nicolas d'envoyer les troupes polonaises en France et en Belgique pour y étouffer les mouvements révolutionnaires hâta les événements et l'insurrection éclata le 29 novembre 1830.* L'armée polonaise comportait 30,000 hommes bien équipés et exercés et se trouvait sous le commandement des généraux qui s'étaient distingués en combattant sous les ordres de Napoléon. La population entière, y compris celle de la Lithuanie et de la Ruthénie, était pleine d'enthousiasme et prête à tous les sacrifices, les soldats polonais luttèrent en héros, les généraux [illegible]



Général Joseph Bem.
Pierre Wysocki,
héros de l'insurrection de 1830-31.

Général Henri Dembinski.
Général Joseph Chlopicki.

Prondzynski, Dembinski, Dwernicki et autres, remportèrent de nombreuses et brillantes victoires et les troupes russes se trouvèrent plus d'une fois en danger d'anéantissement. Mais les faits d'armes des soldats et les efforts de la nation furent rendus vains par l'inaction des chefs, Chlopicki d'abord, et puis Skrzynecki, qui, hypnotisés par la puissance de la Russie, la croyaient plus forte qu'elle n'était en réalité et manquaient de foi dans la victoire finale. Au lieu de profiter de l'élan général pour créer une grande armée et transporter la guerre en Lithuanie et en Ruthénie, ils laissèrent s'échapper des corps détachés de l'armée russe et évitaient les batailles, croyant que toute victoire polonaise constituerait un empêchement dans l'action diplomatique qu'ils projetaient. En effet, en ménageant l'armée ennemie, ils voulaient diminuer aux yeux du Tzar l'importance de l'insurrection et sauver ainsi la Constitution de la Pologne. Toutefois, ces calculs, ainsi que l'espoir d'une intervention diplomatique de la part de l'Europe Occidentale, furent déçus. Après dix mois de guerre, l'insurrection qui, même suivant des auteurs étrangers comme les généraux russes Davydoff et Pouzyrewsky et le général allemand Willisen, avait eu beaucoup de chances de succès, se termina par une défaite, par la faute de ses chefs qui ne voulurent pas agir avec décision et rapidité.

Alors commença une période d'oppression inimaginable. La Diète du Royaume et l'armée polonaise furent abolies et le pays fut désormais administré bureaucratiquement par des Russes. La majorité de ceux qui avaient pris part à l'insurrection et qui avaient échappé à la prison et à la Sibérie prirent le chemin de l'exil. La plupart se rendirent en France, où ils développèrent une activité intellectuelle intense. Ce fut l'époque où la poésie polonaise produisit ses œuvres les plus admirables, l'époque des trois grands poètes nationaux Mickiewicz, Slowacki et Krasinski.

Cependant, l'idée d'une nouvelle insurrection n'était toujours pas éteinte en Pologne et l'on ne cessait de se préparer à un soulèvement, bien que le gouvernement russe fût parvenu, au prix d'une terreur inouïe, à étouffer tout mouvement protestataire. Les suspects étaient arrêtés en masse, emprisonnés dans les forteresses et envoyés par milliers en Sibérie, voyage qu'ils faisaient pour la plupart à pied et enchaînés. Les exécutions et les confiscations étaient à l'ordre du jour. En Lithuanie, à toutes ces mesures impitoyables il faut ajouter la persécution terrible du rite gréco-catholique.

En Galicie, gouvernée par les Autrichiens, et en Pologne prussienne, il se produisit en 1846 un mouvement national provoqué par la démocratie polonaise qui, par un manifeste retentissant, se rangea, dès 1836, aux côtés de ceux qui combattaient en Europe pour la liberté des peuples. Dans ces deux parties de l'ancienne Pologne, les engagements du Congrès de Vienne n'étaient pas mieux tenus que dans le Royaume. En Posnanie, après un laps de temps très court pendant lequel les Polonais furent traités en égaux par les Allemands et gouvernés par un Lieutenant-Général polonais, *la Prusse inaugura tout à coup à leur égard une politique d'oppression et de germanisation* se manifestant par le retour aux méthodes colonisatrice du Grand-Frédéric.

En 1846, une insurrection éclata à Cracovie,qui jusqu'ici était le seul centre relativement indépendant sur toute l'étendue des territoires polonais. On s'efforça de soulever en même temps toute la Galicie, mais cette tentative échoua à cause de l'attitude hostile de la population paysanne de la province. Celle-ci était en effet depuis plusieurs années l'objet d'une politique spéciale de la part du gouvernement autrichien, qui cherchait à l'isoler du reste de la population galicienne, en semant artificieusement la discorde entre les propriétaires fonciers et les paysans.

Il s'opposait notamment à la réalisation de toutes les mesures ayant pour but l'amélioration du sort du paysan afin de pouvoir maintenir ce dernier dans un état de mécontentement et de haine envers le propriétaire. Aussi, lorsque l'insurrection commença, il fut bien aisé à la bureaucratie autrichienne de faire croire aux paysans galiciens qu'il ne s'agissait là que d'une tentative des nobles de s'emparer du pouvoir et que, par conséquent, il était dans leur intérêt non seulement de ne pas participer à ce mouvement, mais, au contraire, de se mettre résolument du côté du gouvernement pour l'aider à l'étouffer. Ce raisonnement sans scrupules porta les fruits désirés : les paysans se révoltèrent et organisèrent un massacre des propriétaires à la grande satisfaction de la bureaucratie, digne élève du système de Metternich. Pour achever l'œuvre commencée, les armées de l'Autriche, de la Russie et de la Prusse envahirent le territoire de la République de Cracovie, qui fut annexée à l'Autriche.

En 1848, quand les peuples de l'Europe se soulevèrent, les Polonais, surtout les anciens militaires émigrés, se mirent partout au service de la cause populaire et contribuèrent considérablement à son triomphe. Les généraux Chrzanowski et Zamoyski, ainsi que le grand poète Mickiewicz qui vint en Italie pour y former des légions polonaises, servirent la cause de l'affranchissement de l'Italie; en Allemagne, Mieroslawski se mit à la tête des insurgés du Grand-Duché de Bade, La majorité des volontaires polonais gagna la Hongrie, où une grande insurrection avait éclaté et où la nation hongroise luttait pour son indépendance contre l'Autriche et la Russie. Les généraux polonais Bem et Dembinski s'y couvrirent d'une gloire immortelle.

L'insurrection de Berlin, en mars 1848, mit à nouveau la question polonaise à l'ordre du jour des discussions européennes. Une députation allemande demanda au Roi de Prusse

de libérer tous les Polonais mis en prison lors de l'insurrection de 1846. Frédéric-Guillaume IV accéda à ce désir et les patriotes polonais furent relâchés. La population berlinoise les acclama par les cris de : « Vive la Pologne! Marchons contre la Russie! » Cette nouvelle provoqua à Poznan la formation d'un comité national qui envoya une députation à Berlin. Le roi de Prusse fit aux Polonais des promesses par écrit concernant à la fois la réorganisation complète du Grand-Duché de Posnanie et la nomination dans ce but d'une commission spéciale composée de Polonais et d'Allemands. En même temps, le comité national entreprenait la formation de légions polonaises, croyant effectivement que l'Allemagne, sous la pression de l'opinion publique, déclarerait la guerre à la Russie. Mais le Roi, qui au début de l'insurrection était prêt à accorder cette satisfaction à son peuple, changea complètement d'avis quand le danger d'une révolution fut écarté, et ordonna de combattre et d'anéantir l'armée polonaise.

L'insurrection de Berlin fut bientôt suivie par un soulèvement à Vienne. Cracovie et Léopol formèrent des comités qui présentèrent à Vienne une pétition demandant la libération des paysans, ainsi que d'autres réformes d'ordre politique et économique. *En même temps, les propriétaires polonais abolissaient la corvée de leur propre gré. Le décret impérial du mois d'avril 1848, annula ces réformes libérales, issues de l'initiative privée, pour les rétablir plus tard comme une grâce émanant directement de la volonté de l'Empereur.* Quant aux autres réformes, les choses se passèrent de la même façon qu'à Berlin, c'est-à-dire le gouvernement autrichien, après avoir fait de larges promesses au début de l'insurrection, les retira dès que celle-ci eut été écrasée.

Après tant d'efforts fournis au pays et à l'étranger, l'énergie des Polonais devait nécessairement s'affaiblir. L'épuisement

général se traduisit par un besoin de calme, qui fut maintenu malgré les espérances suscitées par la guerre de Crimée. L'Autriche et la Prusse continuaient à appliquer à l'égard des Polonais le même système d'oppression. Quant à la Russie, la mort de Nicolas I[er], survenue en 1855, n'inaugura nullement un avenir meilleur. Alexandre II, le nouvel Empereur, adressa à la députation polonaise ces paroles significatives : « Point de rêveries, Messieurs; tout ce que mon père a fait est bien fait. Mon règne sera la continuation du sien. » Malgré cet état de choses, l'idée de l'indépendance ne s'effaça point dans l'esprit de la nation. Elle gagna même de la valeur aux yeux des Polonais, par suite de l'introduction par Napoléon III du principe de nationalité dans la politique européenne. L'exemple de l'Italie, libérée, grâce à l'appui de la France, de sa dépendance envers l'Autriche, fortifia encore les espoirs du peuple polonais concernant la résurrection d'une Pologne libre. Sous l'empire de ces influences, une nouvelle insurrection éclata en Pologne russe au mois de janvier 1863. Les promoteurs de ce mouvement comprenaient bien que, privés à la fois d'un pouvoir administratif, de finances et d'une armée organisée, ils ne pourraient pas, par leurs propres forces, venir à bout de la Russie. Mais ils comptaient sur l'aide des gouvernements étrangers et surtout sur celle de la France. En effet, Napoléon III promettait de les soutenir et, comme il venait d'aider l'Italie à se libérer du joug autrichien, on croyait pouvoir se fier à ses promesses. Malheureusement, cet appui fit défaut. Malgré cela et malgré la malveillance manifeste de la Prusse, l'insurrection, renforcée par les Polonais de la Lithuanie, de la Ruthénie et de la Galicie, dura quinze mois. Ce fut une guerre de volontaires contre une formidable armée régulière, une des luttes les plus héroïques de l'histoire.

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

MALGRÉ la perte de l'indépendance, les Polonais s'efforçaient d'améliorer le sort de leurs paysans, sans toutefois parvenir à vaincre les obstacles que la Russie opposait à ces tentatives. Depuis 1808, les villageois jouissaient de la liberté personnelle, mais la Diète du Royaume (1815-1831), privée du droit de proposer des lois, n'a pas pu compléter cette réforme en les dotant de terres. A plusieurs reprises, la noblesse polonaise adressa à ce sujet des pétitions au gouvernement qui, loin d'y accéder, arriva même à interdire tout essai de remplacer la corvée par une censive équitable. Il était impossible aux particuliers de donner une forme légale aux mesures qu'ils voulaient prendre pour adoucir la dure existence des classes rurales. Après l'avènement d'Alexandre II, les gentilshommes polonais du gouvernement de Wilno répétèrent leurs instances qui, cette fois-ci, obtinrent un meilleur résultat. Il est notoire que cette démarche des propriétaires polonais fut le point de départ de l'émancipation des villageois dans tout l'immense Empire russe, mesure qui, en 1864, fut aussi étendue à la Pologne. En réglant cette question vitale, les autorités russes ne se laissèrent pourtant pas guider par des motifs de bien public. Les exécuteurs de la volonté impériale, le prince Tcherkasski et Milioutine, firent tout leur possible pour troubler les rapports entre paysans et grands propriétaires, en établissant des servitudes, en entremêlant les parcelles des terres, en compliquant de toute façon les relations économiques des classes, source de conflits sociaux incessants. Ces difficultés ne purent être surmontées que petit à petit, grâce au solide bon sens de nos villageois; leurs funestes effets n'ont pas encore complè-

tement disparu et le pays se ressent toujours de la mauvaise volonté qui présida à une œuvre réformatrice, objet des vœux de plusieurs générations.

Afin de pouvoir exploiter la réforme concernant la classe paysanne en faveur de son système d'oppression et de russification, le gouvernement russe décida de la réaliser de façon à ruiner les propriétaires polonais; il voulait notamment les indemniser des terres octroyées aux paysans au moyen des fonds d'État, dont la valeur réelle ne s'élevait qu'à la moitié de leur valeur nominale, et il leur créait des difficultés avec les villageois en grevant les domaines de certaines servitudes mal précisées, au profit de ces derniers. La rédaction négligée et très incomplète des nouvelles prescriptions devint effectivement une source d'embarras permanents, offrant aux tribunaux un excellent moyen de pratiquer une politique de partialité, inspirée et conduite par le gouvernement. Quant aux paysans, le gouvernement russe espérait trouver dans la nouvelle loi le moyen le plus efficace de gagner leurs sympathies et de faciliter par là sa politique de russification à outrance, cette classe de la population ne se rendant pas compte que ce que le gouvernement russe lui donnait d'une main, sous forme de terres, il le lui reprenait de l'autre, moins ostensiblement, sous forme d'impôts augmentés.

Afin de pouvoir poursuivre méthodiquement la russification de la Pologne, on créa un organisme spécial, investi d'attributions législatives, qu'on appela le « Comité organisateur » et qui s'appliqua à la recherche des moyens tendant à détruire l'influence des éléments émancipés de la société polonaise, du clergé et du catholicisme.

On abolit toutes les institutions autonomes qui avaient survécu au système destructeur de Nicolas Ier, ainsi que celles qui avaient été introduites par le marquis Wielopolski; on con-

fisqua tous les biens du clergé et on ferma en même temps, à quelques exceptions près, tous les couvents, en obligeant les congrégations à se dissoudre immédiatement ou dans un délai fixé. On interdit aux évêques d'entretenir des rapports avec le Saint Siège et on déportait les protestataires au fond de la Russie. Mais c'est surtout contre les uniates, catholiques du rite grec reconnaissant la suprématie de Rome, que sévirent les persécutions les plus révoltantes. *Immédiatement après l'écrasement de l'insurrection, la Russie s'efforça de faire disparaître dans le Royaume cette religion, supprimée en Lithuanie et en Ruthénie déjà depuis 1839. On envoya aux séminaires orthodoxes de Kieff et de Moscou les jeunes gens se destinant à l'état ecclésiastique uniate; on confisca les livres lithurgiques et on obligea le clergé de célébrer la messe selon le rite orthodoxe.* La population uniate se révolta contre ces mesures; elle cessa de fréquenter ses églises, transformées en églises orthodoxes, et exigea de son clergé une résistance absolue. Le gouvernement, décidé à employer la force militaire pour soumettre les récalcitrants, obligea le peuple à signer des déclarations par lesquelles il renonçait à sa religion et, en 1875, le tzar signa un acte, en vertu duquel on opéra la fusion de l'Église uniate avec l'Église orthodoxe.

En même temps, le « Comité organisateur » s'efforça de dénationaliser la Pologne en russifiant son enseignement primaire, secondaire et supérieur, qu'il confia à des personnes souvent étrangères à l'enseignement, mais parfaitement capables d'exercer la mission politique dont les écoles devaient être l'instrument.

L'école polonaise, que le marquis Wielopolski avait organisée à l'exemple de celles de l'Europe occidentale, devint une école du type russe. *Tout l'enseignement, à l'exception de la religion, se faisait désormais en langue russe, y compris le*

cours de langue polonaise, figurant dans le programme dans le but nettement défini de permettre aux élèves de traduire plus facilement du polonais en russe. Ce système tendait simplement à étouffer les moindres manifestations de la pensée nationale et à inculquer l'esprit russe dans les âmes polonaises. Selon l'expression de l'Empereur, toute la politique russe, en Pologne, devait tendre à fusionner organiquement ce pays avec l'Empire, en y supprimant toutes les institutions autonomes et en le soumettant directement à St-Pétersbourg. La *langue russe devint la seule langue tolérée dans la vie administrative et judiciaire.*

A la suite de ces réformes, des nuées de fonctionnaires et d'employés russes, cherchant à se caser, s'abattirent sur la Pologne. Le gouvernement favorisa cette affluence, en accordant toute sorte de privilèges aux nouveaux venus. En même temps, on continuait l'ancienne politique de colonisation, inaugurée après 1830, en créant des majorats russes avec les domaines de l'État et les biens confisqués aux Polonais.

Pour donner au pays un caractère russe on changea les noms des villes polonaises et on exigea que les inscriptions fixées aux coins des rues, ainsi que les enseignes des magasins, fussent rédigées en langue russe. Enfin, le nom même de la Pologne était condamné à disparaître; il fut remplacé dans les documents officiels par celui de « Pays de la Vistule ». Quant à la Lithuanie, après l'insurrection de 1863, elle devint l'objet de persécutions épouvantables sous le régime du gouverneur général Murawieff, surnommé le « Pendeur ».

A son avènement au trône, Alexandre III (1881-1894) trouva la Pologne fusionnée complètement, au point de vue administratif, politique et judiciaire, avec la Russie.

La société polonaise, épuisée moralement, ruinée matériellement, ne put que supporter en silence la politique brutale

du Comité organisateur en dissimulant ses sentiments nationaux.

Elle s'appliqua, dans la mesure du possible, au développement de ses ressources et de ses forces matérielles et morales, malgré l'opposition systématique du gouvernement russe, qui n'admettait aucune individualité nationale à côté de l'individualité russe, aucune langue excepté le russe, aucune autre religion que celle reconnue par l'État.

Alexandre III et ses ministres, non contents de continuer l'œuvre de russification de toutes les institutions d'État en Pologne, décidèrent d'étendre leur politique aux entreprises privées. C'est ainsi que *l'emploi de la langue polonaise fut interdit aux compagnies des chemins de fer. Les inscriptions, les publications devaient être faites en russe, au besoin en allemand ou en français, mais jamais en polonais. Cette politique du gouvernement russe trouva un appui auprès de l'opinion publique dès qu'après la guerre japonaise et les mouvements révolutionnaires de 1905, le tzar Nicolas II eut octroyé à la Russie une sorte de Constitution. Les attaques de nombreux membres de la Douma dépassèrent en fureur et en haine tout ce qui avait été imaginé par la bureaucratie russe. Il en résulta un nouveau partage de la Pologne, à savoir « l'amputation » des gouvernements de Lublin et de Siedlce.* En 1912, on réunit à la Russie, au point de vue administratif, judiciaire, etc., la partie orientale de ces deux gouvernements sous le nom de gouvernement de Chelm, en violant ainsi directement les conventions du Congrès de Vienne. *On refusa en même temps de donner une suite pratique aux projets d'autonomie municipale et communale en Pologne.*

Une politique analogue fut suivie par la Prusse à l'égard des Polonais dans le Grand-Duché de Posnanie.

Après le triomphe des Allemands en 1870, le gouvernement



Emilie Plater,
heroïne de l'insurrection de 1830-31.

Ladislas Ostrowski,
Maréchal de la Diète de 1830-31.

Général Joseph Sowinski.

Général Joseph Dwernicki.

du Comité organisateur en dissimulant ses sentiments nationaux.

Elle s'appliqua, dans la mesure du possible, au développement de ses ressources et de ses forces matérielles et morales, malgré l'opposition systématique du gouvernement russe, qui n'admettait aucune individualité nationale à côté de l'individualité russe, aucune langue excepté le russe, aucune autre religion que celle reconnue par l'État.

Alexandre III et ses ministres, non contents de continuer l'œuvre de russification de toutes les institutions d'État en Pologne, décidèrent d'étendre leur politique aux entreprises privées. C'est ainsi que *l'emploi de la langue polonaise fut interdit aux compagnies des chemins de fer. Les inscriptions, les publications devaient être faites en russe, au besoin en allemand ou en français, mais jamais en polonais. Cette politique du gouvernement russe trouva un appui auprès de l'opinion publique dès qu'après la guerre japonaise et les mouvements révolutionnaires de 1905, le tzar Nicolas II eut octroyé à la Russie une sorte de Constitution. Les attaques de nombreux membres de la Douma dépassèrent en fureur et en haine tout ce qui avait été imaginé par la bureaucratie russe. Il en résulta un nouveau partage de la Pologne, à savoir (l'amputation) des gouvernements de Lublin et de Siedlce.* En 1912, on réunit à la Russie, au point de vue administratif, judiciaire, etc., la partie orientale de ces deux gouvernements sous le nom de gouvernement de Chelm, en violant ainsi directement les conventions du Congrès de Vienne. *On refuse en même temps de donner une suite pratique aux projets d'autonomie municipale et communale en Pologne.*

Une politique analogue fut suivie par la Prusse à l'égard des Polonais dans le Grand-Duché de Posnanie.

Après le triomphe des Allemands en 1870, le gouvernement



Emilie Plater,
héroïne de l'insurrection de 1830-31.
Ladislas Ostrowski,
Maréchal de la Diète de 1830-31.

Général Joseph Sowinski.
Général Joseph Dwernicki.

prussien décida d'exterminer tout ce qui revêtait le caractère polonais. Bismarck, persuadé que l'Église catholique en Posnanie formait l'obstacle principal à la germanisation de cette province, entreprit contre cette Église le «Kulturkampf» ou la lutte au nom de la culture. On apporta les restrictions les plus arbitraires à la liberté de prêcher du clergé catholique, on l'écarta de l'inspection des écoles et on ordonna que l'enseignement de la religion fût donné en langue allemande. L'Archevêque de Poznan s'adressa alors personnellement à l'Empereur et le pria de révoquer ces mesures révoltantes. Ayant reçu une réponse négative, il lança une circulaire interdisant au clergé catholique d'enseigner aux enfants la religion en une langue qui ne fût pas leur langue maternelle. *Les autorités prussiennes retirèrent alors au clergé le droit d'enseigner la religion dans les écoles et le remplacèrent dans ce rôle par des laïques. L'Archevêque protesta et refusa d'accorder à ces laïques le droit de mission canonique ; il fut alors jeté en prison. L'enseignement de la religion se trouvant suspendu dans les écoles, on l'organisa d'une façon privée;* mais le gouvernement interdit aux élèves des écoles supérieures de fréquenter ce genre de cours, les menaçant de renvoi en cas de désobéissance, En 1885-1886, environ 40,000 Polonais, qui n'étaient pas sujets allemands, durent quitter le pays par ordre des autorités prussiennes.

En 1886, on fonda une Commission de Colonisation avec un capital de cent millions de marks, dans le but de racheter et de distribuer aux Allemands les terres polonaises de la Posnanie et de la Prusse occidentale.

En 1894, sous l'influence de Bismarck, trois Prussiens, Hansemann, Kennemann et Tiedemann, fondèrent une société, connue sous le nom de HAKATE (H. K. & T.), ayant pour objet la germanisation de la Posnanie et le boycottage de sa popula-

tion polonaise, notamment des commerçants, des industriels, des médecins, des avocats, etc. Quelques années plus tard, la Diète prussienne augmenta de 100 millions de marks le capital de la Commission colonisatrice. En même temps, on inaugura de nouvelles mesures de répression de la vie nationale, telles que la germanisation des noms polonais, l'interdiction aux écoliers polonais de se servir de leur langue maternelle, sous peine de châtiments corporels [1], la défense d'élever de nouvelles habitations, d'employer la langue polonaise dans les réunions politiques, etc. *Enfin, la Diète prussienne décréta une loi inouïe, qui souleva l'indignation du monde civilisé, celle de l'expropriation forcée des Polonais de leurs propriétés foncières sur l'avis du gouvernement.*

En Galicie les Polonais obtinrent en 1866, après la défaite des Autrichiens dans la guerre avec la Prusse, des conditions relativement favorables. On leur octroya des institutions autonomes, l'entière liberté de l'emploi de la langue nationale, une Diète, la liberté de la presse et du culte, l'indépendance du pouvoir judiciaire, etc. Léopol et Cracovie, avec leurs universités, leurs musées, leurs monuments et leurs institutions scientifiques, littéraires et artistiques, témoins éloquents d'une culture ancienne et d'un passé glorieux, redevinrent les centres de la productivité de l'esprit polonais et de son influence civilisatrice.

[1] Le scandale de Wrzesnia, où un instituteur allemand martyrisait les enfants polonais, émut le monde entier.



II. Le territoire polonais.

LE PAYS, LA POPULATION, LES VILLES.



PRÈS avoir brièvement examiné les principaux faits historiques du grand passé de la Pologne, occupons-nous maintenant du pays qui en fut le théâtre. Les cartes modernes ne nous permettent pas de voir l'étendue de l'ancienne République. C'est à peine si quelques-unes portent encore le nom de Pologne, appliqué à ce petit territoire qui, érigé en un État autonome par le Congrès de Vienne, reçut le nom pompeux de Royaume de Pologne. Aussi les idées exactes sur la grandeur et la forme des anciennes terres polonaises sont aujourd'hui peu répandues. Il est malaisé de reconnaître les limites des pays polonais, tronçons de la grande patrie démembrée, à l'intérieur des frontières des trois empires voisins. Et cependant ces limites existent comme autrefois : bannies des cartes politiques, elles apparaissent clairement sur les cartes physiques et ethniques, car la Pologne d'autrefois était non seulement une unité politique, mais encore une unité géographique, tant au point de vue morphologique que social et économique.

Revenons à nos cartes politiques modernes et prenons la Vistule pour axe d'orientation. Ce fleuve, polonais par excellence, traverse toutes les trois parties de la Pologne : autri-

chienne, russe et prussienne. Il relie les deux frontières naturelles du pays, la chaîne des Carpathes au midi avec le rivage de la Baltique au Nord. Ces deux frontières constituaient depuis les temps les plus reculés à la fois les limites de la nation et les limites de l'État. Il n'en était pas de même dans les autres directions. Vers l'Ouest comme vers l'Est, aucun accident du terrain ne traçait une ligne de démarcation entre les Polonais et les peuples voisins. Autrefois, la frontière occidentale correspondait à l'équilibre entre la force de résistance de l'État polonais et la poussée germanique représentée, soit par l'empire entier, soit par l'Ordre teutonique, soit enfin par le Brandebourg. Actuellement, cette frontière se retrouve assez exactement dans la limite ethnique polonaise; elle correspond à la force de résistance que le peuple polonais, attaché fidèlement à sa terre natale, oppose aux progrès de la germanisation. Vers l'Orient, l'élément ethnique polonais devient progressivement de plus en plus rare à mesure qu'on approche des limites de l'ancienne République. A sa place apparaît l'élément ruthène et lithuanien.

La superficie du territoire de la Pologne historique, dans les limites qu'elle possédait au moment du premier partage, en 1772, comprend environ 764,000 kilomètres. Elle est donc plus grande que celle de n'importe quel pays en Europe, excepté la Russie. La population de cet immense territoire peut être évaluée à 48 millions d'âmes (en 1910) dont plus de 22 millions parlent la langue polonaise. Le territoire ethnique purement polonais est considérablement plus petit; il occupe la partie occidentale du pays, c'est-à-dire tout le bassin de la Vistule et celui de la Warta, affluent de l'Oder. *En outre, la Haute-Silésie, bien qu'elle fut détachée de la Pologne au XIVe siècle, est restée polonaise.*

Le ROYAUME DE POLOGNE est la plus grande des pro-

vinces qui résultent des partages et des divisions du pays. Il mesure environ 127,000 kilomètres occupant les deux rives du cours moyen de la Vistule. Administrativement il est divisé en dix gouvernements [1] ressortissant à l'administration d'un général-gouverneur. Là se trouvent les deux plus grandes villes de toute la Pologne : VARSOVIE ET LODZ.

Une étroite bande de terrain, appartenant au Royaume et allant jusqu'au cours du Niémen, empiète sur les terres de l'ancienne LITHUANIE. Cette dernière ne constitue pas une province distincte comme le Royaume. Sous le nom de « pays du Nord-Ouest » elle est divisée en six gouvernements [2] administrés par un général-gouverneur résidant à WILNO, la plus importante ville de ces provinces. Le reste des terres polonaises sous la domination russe constitue les gouvernements de Kieff, de la Podolie et de la Volhynie, officiellement dénommés « pays du Sud-Ouest », avec KIEFF comme ville principale [3].

Le Royaume de Pologne est limité vers le sud par la frontière austro-russe qui le sépare de LA GALICIE ou POLOGNE AUTRICHIENNE. Cette dernière mesure 80,000 km. carrés, sans compter la Silésie autrichienne, dont une partie, notamment le duché de CIESZYN (Teschen) a une population en majorité polonaise.

Les provinces polonaises de la Prusse constituent l'encadrement occidental du Royaume. L'élément ethnique polonais y est représenté dans cinq provinces administratives : la

[1] Varsovie, Radom, Kielce, Piotrkow, Kalisz, Plock, Lomza, Suwalki, Siedlce, Lublin ; (en 1912 fut créé le nouveau gouvernement de Chelm qui fut soustrait à la juridiction du général-gouverneur de Varsovie).

[2] Vilno, Grodno, Kowno, Minsk, Mohylow, Witebsk.

[3] La ville de Kieff avec une petite partie de la rive gauche du Dniepr furent cédés à la Russie en 1686.

SILÉSIE, la POSNANIE, la PRUSSE OCCIDENTALE, la PRUSSE ORIENTALE et la POMÉRANIE. Deux de ces provinces, la POSNANIE et la PRUSSE ORIENTALE, *faisaient partie de la République polonaise jusqu'aux partages,* les autres en avaient été détachées avant cette date. De nos jours, les Polonais sont en majorité dans la régence d'Opole (Oppeln), en Silésie et dans les deux régences de la Posnanie : Poznan et Bydgoszcz (Bromberg). Ils le sont aussi dans nombre de districts de la Prusse Occidentale et dans ceux de la régence d'Olsztyn (Allenstein), en Prusse Orientale.

Le midi de la Pologne est un pays montagneux, prenant un aspect alpin dans la grande chaîne des CARPATHES, qui s'élèvent en forme d'un arc puissant en prolongement des Alpes orientales. Parmi les différents groupes et massifs carpathiques, le plus haut et le plus intéressant à tout point de vue est, sans contredit, celui de TATRA. Ses sommets hardis dépassent la limite des neiges éternelles; plusieurs d'entre eux s'élèvent au-dessus de 2600 mètres et le principal, nommé Gerlach, atteint 2663 mètres. Dans les vallées pittoresques qui pénètrent jusqu'au cœur du massif, brillent de très nombreux lacs, appelés par les montagnards « yeux de mer ». Le terrain s'abaisse lentement vers le nord, en se redressant encore plusieurs fois pour former des chaînes de collines et de plateaux ondulés. — Les grandes plaines, à faible altitude, du centre de la Pologne sont séparées du littoral baltique par la région des lacs, formée par des plateaux parsemés de collines.

La partie occidentale de la Pologne appartient au bassin de la mer Baltique. Tous les fleuves de cette région sont facilement navigables, grâce à la grande quantité d'eau qu'ils charrient. Comme nous l'avons déjà dit, le plus grand et le plus important des fleuves polonais est la VISTULE. Elle

prend naissance dans les Carpathes, en Silésie autrichienne, et après avoir parcouru, dans un cours très sinueux, long de 1068 kilomètres, tous les trois tronçons de la Pologne, elle va se jeter dans le golfe de Gdansk (Danzig). Elle reçoit les eaux d'un bassin qui mesure près de 200,000 kilomètres carrés par l'intermédiaire de nombreux affluents. Les plus importants sont : de la rive gauche, *la Przemsza, la Pilica, la Bzura, la Brda;* — de la rive droite, *le Dunajec, le San, le Wieprz et le Bug avec la Narew.* Le fait que la Vistule se trouve divisée en trois tronçons, appartenant chacun à une autre puissance, a porté un grave préjudice à l'ancienne importance de cette rivière comme artère commerciale et voie de communication. Le bassin de la Vistule communique par des canaux navigables avec les réseaux fluviaux voisins. Ainsi, le canal Oginski le relie avec le Dniepr par son affluent, la Pripet; le canal d'Augustow ouvre un passage dans le bassin du Niémen; enfin, le canal de Bydgoszcz (Bromberg) établit une excellente communication avec les canaux du Nord de l'Allemagne par la Notec (Netze) et la Warta, tributaire de l'Oder.

Le NIEMEN est le fleuve principal des pays lithuaniens; avec son affluent, la Wilia, il draine les eaux d'un territoire de près de 100,000 kilomètres carrés. Il est pris par les glaces en moyenne pendant 130 jours de l'année, soit 20 jours de plus que la Vistule. Ceci diminue un peu sa valeur comme voie navigable cependant que les autres conditions, notamment la quantité d'eau et une faible pente sur la plus grande partie de son cours de 878 kilomètres de long, sont très favorables.

L'ODRA (Oder) ne peut pas être considérée tout à fait comme un fleuve polonais, bien que son seul grand tributaire, la WARTA, mesurant 350 kilomètres, possède un bas-

sin de 53,000 kilomètres carrés situé entièrement en Pologne.

Les rivières qui, prenant naissance sur les terres de l'ancienne République polonaise, vont se jeter dans la mer Noire ont un caractère différent. Leurs vallées sont étroites et profondes, avec des berges rapides, ornées de pittoresques rochers et couvertes d'une végétation luxuriante, souvent en contraste frappant avec l'aspect monotone du plateau steppique environnant.

Le DNIEPR est le plus puissant de ces fleuves; son cours de 2146 kilomètres reçoit les eaux d'un immense territoire de plus d'un demi-million de kilomètres carrés. Ces eaux lui arrivent par l'intermédiaire de nombreux affluents, dont plusieurs atteignent presque la longueur de la Seine. Cependant, la présence de seuils et de rapides dangereux qui obstruent le lit fluvial, entrave la navigation. Cette particularité se retrouve aussi dans les autres fleuves tributaires de la mer Noire : le DNIESTR, le BOH ou BUG méridional et le PRUT.

Jadis la Pologne possédait une partie considérable du littoral baltique avec les ports de Gdansk (Dantzig) et de Libawa (Libau); actuellement, l'élément ethnique polonais occupe encore le rivage occidental du golfe de Gdansk, la presqu'île d'Hela et une faible partie du littoral poméranien.



ARMI les villes polonaises, c'est à VARSOVIE que revient, sans conteste, la première place. Grâce à son heureuse situation géographique, elle devint la capitale de la République polonaise, au moment où celle-ci touchait à l'apogée de sa puissance. Résidence royale depuis la fin du XVIe siècle, elle s'enrichissait rapidement, s'ornait de palais somptueux et de grandioses édifices qui, malgré sa déchéance, lui donnent aujourd'hui encore un

caractère de grandeur royale. On peut dire que, durant la dernière époque précédant la chute de l'État polonais et au cours de toute la période des luttes pour l'indépendance, Varsovie fut le cœur de la nation. Elle était le théâtre principal où se jouait le drame de la Pologne. Là se sont déroulés les épisodes les plus navrants de la décadence, là aussi se sont déclanchés les élans héroïques vers la liberté. Varsovie était le foyer de tous les efforts tentés pour le relèvement de la nation. Sa bourgeoisie, ardemment patriotique, se tenait toujours aux avant-postes du mouvement national.

Aujourd'hui, Varsovie compte plus de neuf cent mille et même environ un million deux cent mille habitants si on ajoute la population des communes suburbaines, qui constituent ses faubourgs et méritent depuis longtemps d'être incorporés à la métropole. La capitale déchue ne jouit plus d'aucuns privilèges spéciaux, officiellement elle n'est que le siège des pouvoirs administratifs russes du « Pays de la Vistule ». Néanmoins, elle reste le foyer intellectuel, social et économique des provinces polonaises annexées à la Russie. Toutes les grandes institutions privées — les seules qui contribuent au progrès du pays — tant financières que sociales et économiques, y sont centralisées. La grande industrie y est représentée surtout par des usines métallurgiques. Il y a de nombreuses manufactures et les petites industries y ont pris un développement considérable. La population s'adonne principalement au commerce et à l'industrie et, malgré le très grand nombre de Juifs établis dans la ville, les Polonais catholiques continuent à s'affranchir du monopole commercial qui, jadis, appartenait effectivement à la population israélite. Ferdinand de Lesseps prévoyait déjà un développement inouï de Varsovie comme nœud commercial reliant l'Orient à l'Occident. En effet, le transit des marchandises entre la Russie et le reste de l'Europe passait en grande par-

tie par Varsovie, qui devint une gare de transbordement de premier ordre, par suite de la rencontre, en ce point-là, des chemins de fer à voie normale, qui viennent de l'Ouest, avec les chemins de fer à large écartement traversant toute la Russie. — Les statistiques officielles démontrent que, en ce qui concerne la hauteur des chiffres de différentes positions, Varsovie vient immédiatement après les deux capitales de l'Empire russe. Son budget municipal atteint la somme de 15 millions de roubles (40 millions de francs) et la dette municipale environ 48 millions (128 millions de francs). Le nombre des immeubles est de plus de six mille, et leur évaluation officielle, très inférieure à leur valeur réelle, se traduit par le chiffre global de 300 millions.

Au point de vue du nombre des habitants, LODZ tient la seconde place parmi les villes polonaises. C'est une cité industrielle qui eut une croissance d'une rapidité américaine : petite commune de deux mille âmes il y a cent ans, aujourd'hui elle a plus de 500,000 habitants et elle est connue dans le monde entier comme centre important de l'industrie textile.

En outre, il y a en Pologne encore deux villes qui ont plus de 200,000 habitants. LWOW (LÉOPOL, en allemand Lemberg) est la capitale de la Galicie autrichienne et le siège du seul corps législatif polonais, la Diète de la Galicie autonome. Il est à noter qu'à Léopol résident trois archevêques catholiques de rites : romain, grec-uniate et arménien. Cette ville est un foyer actif de la culture intellectuelle polonaise. Elle possède une université, fondée par le roi Jean-Casimir au XVIIe siècle, une école polytechnique et de nombreuses écoles de tout genre. A côté des écoles polonaises, il y a un grand nombre d'écoles ruthènes car, quoique la ville ait un caractère polonais avec une faible minorité ruthène (10 $^{0}/_{0}$), le pays environnant a une petite majorité ruthène. — WILNO était la capitale de la

Lithuanie. Elle tient une place honorable dans l'histoire nationale, grâce à ses anciennes institutions culturelles qui répandaient au loin les lumières de la civilisation latine polonaise. C'est à l'Université de Wilno qu'étudia ADAM MICKIEWICZ, le plus grand poète polonais, et c'est là que se formèrent plusieurs des plus grands et des plus nobles esprits qui dirigèrent le mouvement national. Conformément à la politique russe de dénationalisation, les institutions politiques de cette ville furent fermées et le rayonnement de ce foyer de vie nationale fortement entravé. Cependant, de nos jours encore, Wilno reste un poste actif et un centre important de la vie polonaise.

Cracovie et Poznan (Posen), deux anciennes capitales de la Pologne, ne sont guère que des villes d'à peine 180,000 habitants. Mais leur rôle est bien plus important que leur grandeur ne permettrait de supposer. *Poznan* (Posen) est une des plus anciennes villes de la Pologne primitive. Elle fut la résidence des premiers rois mais perdit ce privilège dès le XIe siècle en faveur de Cracovie. Après de longs siècles d'une existence tranquille dans l'oubli, elle recouvra une certaine importance par suite du démembrement de la Pologne. A ce moment elle devint la principale ville des provinces polonaises de la Prusse, et depuis lors elle est le centre de la vie sociale et nationale de cette partie du pays et surtout le centre de résistance contre le germanisme envahissant. Toutes les institutions — presque exclusivement économiques — créées par les Polonais en vue de cette lutte y ont leur siège. Poznan compte beaucoup d'Allemands; néanmoins, la majorité de la population est polonaise (60 $^0/_0$ environ).

En général, les villes de la Pologne prussienne, non seulement ne perdent pas leur caractère polonais, mais ce caractère s'exprime de plus en plus nettement, en dépit de la germanisation à outrance, poursuivie par le gouvernement avec

l'appui efficace de la nation allemande. Dans ces villes, la bourgeoisie a eu des conditions de développement plus favorables qu'ailleurs en Pologne et, consciente de sa force, elle constitue, de pair avec les paysans, la base inébranlable du polonisme en Posnanie et en Prusse Orientale.

L'origine de CRACOVIE se perd dans la nuit des temps les plus reculés de la légende historique polonaise. Les derniers rois de la dynastie des Piasts ont élevé le prestige de l'antique cité, *son Université gagna une renommée universelle sous le sceptre des Jagellons et, depuis plus de cinq siècles, ce foyer de science ne cesse de diriger la pensée polonaise vers les plus nobles buts.* Jouissant d'une large autonomie nationale, les Polonais de la Galicie tendirent tous leurs efforts vers le développement de la vie intellectuelle polonaise dont Cracovie était la capitale spirituelle toute désignée. On y fonda une Académie des Sciences où se concentre le mouvement scientifique de la Pologne entière. De très nombreuses écoles attirent la jeunesse, qui vient chercher une instruction solide et conforme à l'esprit national. La vie artistique y est très active. De riches musées et des collections inestimables qui renferment des trésors de l'art ancien et moderne, des expositions de peinture, de sculpture et d'art décoratif, enfin la ville elle-même, pleine de chefs-d'œuvre de l'art gothique et de la Renaissance, contribuent à créer une atmosphère artistique d'un caractère spécial, qui met Cracovie au nombre des villes d'art célèbres. Parmi les monuments historiques, l'ancien château royal du WAWEL mérite le plus d'attention. Il dresse sur une colline au bord de la Vistule les sobres lignes de ses murs imposants. Une cour intérieure est entourée d'une colonnade à l'italienne dans le style de la plus pure Renaissance. A côté, se trouve l'antique cathédrale où s'accomplissait le sacre des rois de Pologne. Une longue file de sarcophages

austères, contenant les dépouilles mortelles des rois électifs, s'aligne sous les basses voûtes romanes de l'église souterraine; au-dessus, sous les arches de la nef gothique et dans les chapelles latérales, s'élèvent les tombeaux magnifiques des rois PIASTS et JAGELLONS, des dignitaires et des grands de la nation. Une crypte spéciale est réservée à Adam Mickiewicz, prince des poètes polonais. GDANSK (Dantzig) est une ville ancienne, située près de l'embouchure de la Vistule. Grâce à cette situation, elle fut le principal port polonais et son commerce était très développé. Actuellement, la ville compte près de 200,000 habitants, dont la grande majorité est allemande, bien que le pays environnant ait une majorité polonaise, parlant un beau dialecte nommé Kachoub. Dans les monuments architectoniques, qui impriment à la ville un cachet original, on peut retrouver de nombreux souvenirs du passé polonais.

La Pologne possède encore plusieurs villes avec une population de plus de cent mille habitants. Elles sont presque toutes des villes industrielles et doivent leur développement surtout à la grande industrie minière et métallurgique, comme c'est le cas de Czenstochowa, Sosnowice, Katowice, Bytom et autres, ou bien à la grande industrie textile, comme à Bialystok. Lublin, Grodno, Minsk sont des villes importantes où se concentre la production de vastes provinces agricoles.

Il n'y a aucun caractère spécial qui soit commun à toutes les villes polonaises. En Pologne prussienne, l'aspect des villes, propres et bien entretenues, ne diffère en rien de l'aspect de toute ville de l'Europe centrale, si ce n'est par les anciennes églises et autres monuments, qui ont un air de famille rappelant les édifices du même genre dans les autres parties de la Pologne. En Galicie et en Silésie autrichienne, à mesure qu'on

avance vers l'est, les villes petites et moyennes offrent un spectacle de délaissement et d'incurie toujours plus prononcé. Ce fait est en rapport direct avec le nombre des Juifs qui, vivant dans une misère et une malpropreté indescriptibles, arrivent à constituer de fortes majorités dans les bourgades de la partie orientale du pays. Cependant, un certain progrès se fait sentir depuis que les conditions sanitaires sont un objet de sollicitude de commissions spéciales, créées par le gouvernement autonome.

Le plus triste état de choses règne au Royaume et dans les autres provinces polonaises incorporées à la Russie. Ici, les habitants n'ont aucune voix dans les affaires de leurs villes. Il n'existe pas de conseils municipaux élus. Toutes les affaires municipales sont dirigées par des fonctionnaires russes qui ne se soucient guère du bien-être de leurs administrés. Les budgets municipaux sont établis par les autorités supérieures de Pétrograd en des chiffres excessivement bas. De plus, aucune réforme ni amélioration ne saurait être entreprise sans la permission expresse du ministère respectif, qui ne l'accorde pas facilement.



III. Régimes politiques.



N examen approfondi de l'état politique et administratif de la Pologne actuelle nous mènerait trop loin. Les institutions nées des partages successifs de l'ancienne République présentent une telle diversité que leur description détaillée, si brève qu'elle puisse être, élargirait par trop le cadre de cet essai. Aussi nous contenterons-nous des indications les plus générales.

LE ROYAUME DE POLOGNE. ORGANISATION POLITIQUE.

Le Royaume de Pologne est rattaché à la Russie, mais il y constitue une unité territoriale distincte, dont la désignation est officielle et constante. L'empereur de Russie porte le titre de Roi de Pologne depuis 1815.

L'indépendance du Royaume était basée sur les traités internationaux du Congrès de Vienne, et se manifestait par une législation et une administration particulières. Au mépris de ces traités, le gouvernement russe s'efforça d'effacer progressivement toutes les particularités de l'organisation politique de la Pologne; pourtant elle garde toujours une partie de son ancienne législation et même les lois spéciales destinées à combattre la nationalité polonaise contribuent à rehausser le caractère excep-

tionnel du régime qui y est établi. Le système électoral en vigueur au Royaume en est un exemple frappant.

Depuis 1907, c'est-à-dire depuis la dissolution de la seconde Douma, *le nombre des députés accordés à la Pologne n'est que le tiers de ce qu'il devrait être, si sa proportion au chiffre de la population était la même que dans la Russie entière.* En effet, le Royaume qui compte environ treize millions d'habitants, soit le tiers de la population de la France, n'envoie à la Chambre que douze représentants. Il est évident qu'un aussi petit nombre de députés ne peut avoir aucune influence sur l'assemblée. Quant au système électoral, il est compliqué à l'extrême et diffère complètement du suffrage universel et direct. En plus de douze députés nommés par la totalité de la population, il existe encore deux collèges électoraux russes, l'un à Varsovie et l'autre dans le nouveau gouvernement de Chelm, qui nomment chacun un député russe ; *par conséquent à Varsovie la majorité des habitants, environ 850,000, n'a qu'un député, tandis que les Russes, qui y comptent à peine trente mille âmes (fonctionnaires pour la plupart), en ont un également;* dans le gouvernement de Chelm les *électeurs orthodoxes votent deux fois, une fois pour élire un représentant de la population totale du gouvernement et une seconde pour nommer un député qui représente leurs intérêts particuliers en tant qu'orthodoxes.* Au point de vue administratif et judiciaire, depuis 1876 le Royaume est du ressort des autorités centrales de Petrograd. L'administration locale, qui jusqu'à 1874 était placée sous l'autorité d'un lieutenant général, est dirigée par un général gouverneur résidant à Varsovie, qui est en même temps le chef de cette circonscription militaire.

LE ROYAUME DE POLOGNE. DIVISION ADMINISTRATIVE. LE GOUVERNEMENT DE CHELM. LES COMMUNES RURALES. LES VILLES. L'ASSISTANCE PUBLIQUE.

Le Royaume est divisé en dix gouvernements dont un, celui de Chelm, n'a été créé qu'en 1913 par la fusion de plusieurs arrondissements provenant de deux anciens gouvernements. Le but de cette répartition nouvelle était de réunir sous une seule administration la population ruthène orthodoxe disséminée dans la partie orientale du Royaume, et de la séparer de la population polonaise. Mais, bien que le territoire du nouveau gouvernement ait été officiellement reconnu pour ruthène et orthodoxe, la majorité de ses habitants n'en est pas moins catholique et polonaise. En effet, d'après les statistiques officielles elles-mêmes, le nombre des Polonais catholiques y est de 465,000 et celui des Ruthènes et des Russes immigrés orthodoxes de 358,000 seulement. En réalité, cette proportion est encore plus favorable aux Polonais, ainsi que le démontrent les données non officielles. Le gouvernement de Chelm a été soustrait à l'autorité du gouverneur général de Varsovie.

Un gouverneur est placé à la tête de l'administration de chaque gouvernement, qui se divise en districts, administrés par des « chefs ». Toutes ces autorités sont entièrement bureaucratiques.

La population n'a part à l'administration que dans les communes rurales. Celles-ci ont pour chef un woyt, ou maire, élu par l'assemblée de tous les propriétaires de biens fonciers de la commune.

Une fois élu, ce maire tombe sous la dépendance absolue du chef de district.

Les villes, ainsi qu'on vient de le dire, ne jouissent d'aucun

genre d'autonomie. Les bourgmestres des petites villes et les présidents des grandes sont des fonctionnaires de l'État nommés par le gouvernement et responsables seulement devant lui.

Naturellement, les affaires locales souffrent beaucoup de cet état de choses. On a déjà parlé des routes. Il en va de même des hôpitaux et de l'assistance publique, qui laissent beaucoup à désirer partout où les bureaux les prennent en mains. Les seuls résultats satisfaisants qui aient été atteints jusqu'ici, le furent grâce à l'initiative privée et aux efforts du public, qui, trouvant un peu moins d'obstacles à son activité dans ce domaine que dans les autres, en profita dans la plus large mesure. Parmi les sociétés d'assistance il faut citer en premier lieu la Société de Bienfaisance de Varsovie, qui existe depuis un siècle et *dont le bilan atteint la somme de plus de six millions de roubles* (environ 15 millions de francs).

ORGANISATION JUDICIAIRE.

L'organisation judiciaire actuelle du royaume est modelée (depuis 1876) sur celle de la Russie. Elle en diffère pourtant en plusieurs points. *L'institution des jurys, par exemple, ne fonctionne pas dans le Royaume* et tous les crimes, même les plus graves, sont jugés uniquement par des magistrats nommés par la couronne. *Il s'agissait d'exclure la population polonaise de toute participation à la justice.*

Le corps des avocats est purement polonais. Ce corps a une belle et ancienne tradition et il occupe une place très honorée dans la société. *Les avocats du Royaume n'ont pas le droit de former de corporation, ils ne possèdent aucune autonomie et sont entièrement soumis au pouvoir disciplinaire du tribunal.*

LA LANGUE OFFICIELLE. LES FONCTIONNAIRES.

Depuis un peu plus de quarante ans *l'emploi du polonais a été supprimé dans l'administration, et la seule langue officielle est le russe. Même les pétitions des particuliers adressées aux autorités ne sont reçues que si elles sont rédigées en russe.* Ce n'est que dans l'administration des communes rurales qu'il est maintenant permis d'employer dans certains cas le polonais. Le gouvernement octroya cette concession en 1905, voyant qu'aucune répression, même sanglante, ne rebutait l'insistance des paysans. Depuis 1876, la langue des tribunaux est aussi le russe, ce qui impose l'emploi incessant de traducteurs. Le polonais n'est admis que dans les débats des justices de paix rurales.

Les fonctions administratives et judiciaires en Pologne russe ne sont accessibles qu'aux Russes, orthodoxes et protestants (surtout d'origine allemande). Seuls les emplois tout à fait inférieurs sont quelquefois confiés à des Polonais. *Les fonctionnaires russes résidant en Pologne reçoivent, en vertu de leur service dans un pays frontière, une rétribution supplémentaire à laquelle les Polonais n'ont pas droit, et le temps après lequel ils peuvent aspirer à la retraite est moins long que pour les Polonais.* L'élimination progressive des derniers fonctionnaires polonais a commencé il y a cinquante ans et elle est actuellement presque terminée.

Les associations polonaises elles-mêmes ne jouissent pas de l'entière liberté de se servir de leur langue maternelle comme elles l'entendent. Elles sont forcées d'employer dans certains cas le russe parallèlement au polonais, ce qui occasionne un surcroît de travail. Malgré cela le polonais prédomine dans la vie journalière et sociale, *aussi bien dans le royaume que dans les autres parties de l'ancienne République* et la connaissance du russe est aujourd'hui encore très peu répandue parmi les Polonais.

Dans le gouvernement de Chelm, les Polonais sont exclus des emplois même les plus humbles et leur langue maternelle est absolument interdite dans la vie publique, là même où son emploi est autorisé dans le reste du Royaume.

PARTICULARITÉS DU DROIT EN VIGUEUR DANS LE ROYAUME.

La différence essentielle entre le régime du Royaume de Pologne et celui de l'Empire russe est celle du droit. En effet, le droit civil et commercial dans le Royaume a pour base le droit français, le Code Napoléon qui y fut introduit au temps du Duché de Varsovie, et qui est encore en vigueur. Seules certaines de ses parties sont remplacées par le Code Civil Polonais voté en 1825 par la Diète du Royaume. De plus, le Royaume possède l'institution des hypothèques, inconnue de l'Empire. Le droit hypothécaire a été fixé par la loi de 1818, votée, elle aussi, par la Diète, et qu'on peut considérer à tous les égards comme supérieure aux lois analogues des autres pays de l'Europe. Les droits administratif, communal et financier, introduits au temps du Duché de Varsovie et du Royaume autonome, diffèrent également du droit de l'Empire. Même le fondement légal de l'organisation sociale n'est pas identique en Russie et en Pologne. Dans l'Empire cette organisation est basée sur la distinction des classes. *Le droit du Royaume, au contraire, ne reconnaît pas cette distinction et se fonde sur le principe de l'égalité de tous devant la loi, principe proclamé dès la création du Duché de Varsovie, dans sa Constitution de 1807.*





NAPOLÉON, OCTROYANT À DRESDE LE STATUT CONSTITUTIONNEL AU DUCHÉ DE VARSOVIE LE 22 JUILLET 1807

Dans le gouvernement de Chelm, les Polonais sont exclus des emplois même les plus humbles et leur langue maternelle est absolument interdite dans la vie publique, là même où son emploi est autorisé dans le reste du Royaume.

PARTICULARITÉS DU DROIT EN VIGUEUR DANS LE ROYAUME.

La différence essentielle entre le régime du Royaume de Pologne et celui de l'Empire russe est celle du droit. En effet, le droit civil et commercial dans le Royaume a pour base le droit français, le Code Napoléon qui y fut introduit au temps du Duché de Varsovie, et qui est encore en vigueur. Seules certaines de ses parties sont remplacées par le Code Civil Polonais voté en 1825 par la Diète du Royaume. De plus, le Royaume possède l'institution des hypothèques, inconnue de l'Empire. Le droit hypothécaire a été fixé par la loi de 1818, votée, elle aussi, par la Diète, et qu'on peut considérer à tous les égards comme supérieure aux lois analogues des autres pays de l'Europe. Les droits administratif, communal et financier, introduits au temps du Duché de Varsovie et du Royaume autonome, diffèrent également du droit de l'Empire. Même le fondement légal de l'organisation sociale n'est pas identique en Russie et en Pologne. Dans l'Empire cette organisation est basée sur la distinction des classes. *Le droit du Royaume, au contraire, ne reconnaît pas cette distinction et se fonde sur le principe de l'égalité de tous devant la loi, principe proclamé dès la création du Duché de Varsovie, dans sa Constitution de 1807.*





NAPOLÉON, OCTROYANT A DRESDE LE STATUT CONSTITUTIONNEL
AU DUCHÉ DE VARSOVIE, LE 22 JUILLET 1807

RÉGIME POLITIQUE ET ADMINISTRATIF DANS LES AUTRES PROVINCES RUSSES DÉTACHÉES DE L'ANCIENNE POLOGNE.

EN passant aux autres provinces anciennement polonaises qui appartiennent à la Russie sans faire partie du Royaume créé en 1815, nous remarquons un état de choses pire encore. Non seulement les Polonais et leur langue y sont exclus de toute fonction publique, mais encore ils y sont frappés d'incapacité civile partielle. La loi du 10 décembre 1865 et plusieurs lois ultérieures, *interdisent aux Polonais d'acheter des terres, de les prendre à bail à long terme, ainsi que de prêter sur hypothèques de biens fonciers.* Ces mesures furent appliquées tant à la grande propriété qu'à celle des paysans catholiques. Une loi de 1905 autorisa les Polonais à acquérir des terres, *mais à condition que le vendeur soit aussi Polonais.* Cette restriction tend à empêcher l'accroissement de la totalité de la propriété foncière détenue par les Polonais. Ainsi une terre qui a été une fois vendue à un Russe ne peut plus être achetée par un Polonais. Des banques appartenant à l'État, celle de la « Noblesse » et celle des « Paysans », prennent une part des plus actives à la lutte contre l'élément polonais. *Destinées à renforcer la propriété russe, elles jouent un rôle analogue à celui de la fameuse « Commission de Colonisation » prussienne.*

Depuis 1864 la langue polonaise est complètement bannie de la vie publique en Ruthénie et en Lithuanie. *Le 24 juin 1893, le général-gouverneur de Wilno défendit même aux particuliers l'usage du polonais dans les endroits publics. L'enseignement en cette langue fut entièrement aboli dans toutes les écoles, publiques ou privées;* les cours de religion catholique, les prières

catholiques et même les conversations entre les élèves polonais dans l'enceinte des écoles ne pouvaient avoir lieu qu'en russe. Les lois de 1905-06 auraient dû apporter un certain adoucissement à ce système, pourtant leur résultat fut presque nul. La toute-puissance des autorités administratives, fortes de leurs pleins pouvoirs exceptionnels, et les « circulaires ministérielles », commentant les lois de façon arbitraire, ont rendu ces réformes absolument illusoires.

Les mêmes chicanes privent la population polonaise de la jouissance de la nouvelle loi sur les associations. Une circulaire de 1912 ordonne la suppression de toutes les organisations « ayant pour but d'associer les éléments polonais dans leur intérêt national » et défend d'en enregistrer de nouvelles. Il ne reste que quelques clubs polonais et plusieurs sociétés catholiques de bienfaisance.

Les villes de ces provinces jouissent de l'autonomie municipale et les municipalités sont parfois régies par des Polonais, qui forment souvent la majorité des propriétaires d'immeubles et qui y représentent la classe la plus cultivée. Il en est autrement de l'autonomie des districts et des gouvernements (ziemstwo). Dans six gouvernements sur neuf, ceux notamment où les Polonais ne constituent pas des majorités très fortes, fonctionne depuis peu une sorte d'autonomie territoriale connue sous le nom russe de Zemstwo. Mais les conseils qui la régissent sont nommés d'après *des règles spéciales inconnues en Russie. Les votants sont répartis en collèges électoraux suivant leur nationalité, et le nombre des sièges est calculé de telle façon que les Russes sont forcément en majorité dans tous les corps élus.* Les votants aux élections législatives sont de même répartis en collèges nationaux, qui nomment les électeurs de premier degré, et le nombre de ces électeurs, nommés par les collèges russes est, par rapport au nombre des votants, beaucoup plus grand que celui

accordé aux collèges polonais. *En définitive, quel que soit le résultat du vote, seul un Russe peut être nommé député. Les gouvernements à majorité polonaise trop considérable n'ont obtenu aucune espèce d'autonomie territoriale.*

LIBERTÉ RELIGIEUSE DANS L'EMPIRE RUSSE.

Une liberté religieuse, très relative, fut promulguée en Russie en 1905 seulement. Depuis, un orthodoxe est autorisé à embrasser une autre religion chrétienne, ce qui était interdit auparavant sous des peines sévères. La loi de 1905 a une grande valeur pour les Polonais à cause des anciens grecs-unis qui avaient été contraints par la force à se déclarer orthodoxes, mais qui, en secret, étaient demeurés catholiques. (Voir la partie historique de ce livre.) En 1839, le gouvernement russe abolit entièrement l'Église grecque-unie dans tout l'Empire et, en 1875, il fit de même dans le Royaume. Tous les grecs-unis furent déclarés orthodoxes. La résistance de ces pauvres gens fut le prétexte de persécutions cruelles, de violences, de déportations et de répressions sanglantes exercées contre des villages entiers. Quand, en 1905, il fut permis d'abandonner l'orthodoxie, plus de 200,000 anciens grecs-unis en profitèrent et se déclarèrent catholiques romains. Ainsi, la loi de liberté religieuse leur permit enfin d'être en paix avec leur conscience sans être réfractaires aux lois.

Cependant la liberté religieuse est loin d'être absolue en Russie. L'Église orthodoxe est privilégiée. Elle seule a le droit de propagande et le droit de critiquer en parole ou par écrit les autres confessions, qui ne peuvent user du même procédé à son égard. On peut abandonner l'orthodoxie, mais pour le faire il faut se soumettre à une longue série de formalités et de tracasseries officielles en s'exposant aux persécutions des au-

torités. Les autres confessions, l'Église catholique romaine avant tout, sont soumises à une surveillance administrative et policière très étroite de la part du Département des confessions hétérodoxes faisant partie du Ministère de l'Intérieur. Au fond, le gouvernement traite les Églises comme des organes administratifs subordonnés, soumis à ses ordres. Quant à la situation du clergé, elle laisse beaucoup à désirer. Le gouvernement a séquestré les biens de l'Église en s'engageant à subvenir aux frais du culte et à l'entretien de ses ministres, mais les traitements qu'il leur accorde sont infimes et hors de toute proportion avec les revenus des biens confisqués. D'autre part, le gouvernement ne laisse pas de s'ingérer dans l'administration intérieure de l'Église. Les évêques ne peuvent ni nommer un curé, ni lui faire changer de paroisse sans le consentement des autorités administratives. La curie romaine ne peut communiquer avec les évêques que par l'intermédiaire du Ministère. Les séminaires sont, eux aussi, soumis au contrôle administratif et à la surveillance la plus minutieuse. Un fait montrera ce qu'est la prétendue égalité des confessions devant la loi. Dans le gouvernement de Chelm les curés orthodoxes ont un traitement quadruple de celui que le gouvernement sert aux curés catholiques, bien que les paroisses de ceux-ci soient beaucoup plus étendues.

Pour terminer cette revue des restrictions légales et administratives auxquelles sont soumis les Polonais sujets russes, notons encore une mesure qui leur est particulièrement douloureuse. Bien que la Pologne russe entière soit pleine de garnisons au point de faire l'effet d'un immense camp militaire, *les soldats polonais sont obligés de faire leur service militaire hors de leur patrie, aux confins les plus éloignés de la Russie d'Europe et d'Asie.*

CARACTÈRE GÉNÉRAL DE L'ADMINISTRATION RUSSE EN POLOGNE.

En général, la manière dont sont gouvernées les provinces polonaises sujettes de la Russie, porte la marque de l'arbitraire administratif le plus absolu. Les lois ne sont pas appliquées dans leur esprit, ni même dans leur lettre, mais elles sont interprétées tendancieusement, suivant les désirs des organes administratifs. La répression de tous les crimes politiques ou délits de presse, réels ou supposés, est confiée aux tribunaux criminels ou simplement *à l'autorité administrative, qui prononce des jugements sans procès après instruction secrète.* Toutes les affaires politiques sont instruites par un organe spécial, l'Okhrana (Police secrète politique), *qui n'est soumise à aucune autorité et qui les domine toutes.* Le général-gouverneur de Varsovie a le pouvoir de *promulguer à son gré des Décisions obligatoires ou des arrêts ayant force de loi* et fixant les pénalités qui frappent toutes sortes de délits politiques et de presse. Ces délits consistent en grande partie en la propagation d'opinions contraires aux vues du gouvernement, ou simplement en critiques des agissements de l'administration et de ses organes. En général, *personne en Pologne ne sait avec précision ce qui lui est permis et ce qui lui est interdit, ni quelles conséquences peut entraîner un acte quelconque dans le domaine public.* Il faut ajouter que *depuis 1863-64 le Royaume est continuellement soumis à l'état de guerre ou de « surveillance renforcée » qui donne aux autorités les plus larges pleins-pouvoirs et lui permet de punir, d'emprisonner ou de déporter sans aucune procédure judiciaire.* Aussi est-ce en Pologne que se sont épanouis le bureaucratisme et cet arbitraire effréné qui font le malheur de la Russie et lui rendent impossible tout développement.

ORGANISATION POLITIQUE DE LA GALICIE AUTONOME.



ANDIS que l'administration du Royaume de Pologne avait conservé jusqu'en 1870 à peu près son caractère polonais et qu'elle ne devint russe que plus tard, en Galicie les choses suivirent une marche inverse. Jusqu'à 1870 environ, elle était administrée par des Allemands autrichiens qui y avaient introduit leurs habitudes et leur langue, et c'est après cette date que la vie publique y redevint polonaise et que l'autonomie du pays fut instituée.

Au point de vue législatif, la Galicie dépend de deux instances différentes : le Parlement d'Autriche et la Diète de Galicie. Le premier décide des lois générales qui concernent l'État entier. Il se compose de deux Chambres des députés, où siègent aussi les représentants de la Galicie nommés au suffrage universel et direct. Les lois et décrets qui concernent la Galicie seule, sont élaborés et votés par une Diète qui consiste en une Chambre unique. Cette Diète, reformée l'année dernière, se compose de députés élus par différents collèges électoraux et de plusieurs membres siégeant de droit.

A la tête du gouvernement du pays se trouve un lieutenant général, qui dépend du gouvernement de Vienne. Ce lieutenant est toujours un Polonais; tous les autres fonctionnaires de l'État sont aussi des Polonais ou des Ruthènes. A la tête de chaque district il y a un chef, nommé « starosta ».

L'AUTONOMIE DE LA GALICIE.

Ces autorités ressortissant de l'État exercent des fonctions administratives et représentent le gouvernement central de l'Autriche. Tout ce qui concerne la vie économique et culturale du

pays est de la compétence des institutions autonomes. Le principal organe de celle-ci est le Comité du Pays (Wydzial Krajowy), sorte de gouvernement autonome dont les membres sont élus par la Diète. Le Comité fonctionne sous la direction d'un maréchal, qui dirige aussi les débats de la Diète; il est nommé par l'Empereur. En outre, dans chaque district il existe un conseil élu, un gouvernement de district et un président. Les affaires rurales sont régies par des conseils communaux, les villes par des conseils municipaux dont les chefs ont le titre de bourgmestres dans les petites villes, de présidents dans les grandes. Le polonais est la langue officielle de toutes les autorités, tant de celles qui dépendent du gouvernement central de Vienne que des autorités autonomes et des tribunaux. Le ruthène est admis comme langue officielle parallèlement au polonais dans la partie orientale du pays. L'emploi de l'allemand n'a persisté que dans la correspondance de service des postes, des chemins de fer de l'État et de l'administration ou des domaines avec leurs bureaux centraux respectifs. La force armée dépend directement du gouvernement central et la langue du commandement et des rapports des autorités militaires entre elles est l'allemand, mais dans les régiments recrutés en Galicie le service se fait en polonais ou en ruthène. Ces langues servent aussi à l'enseignement du soldat et les officiers sont obligés de les connaître. Enfin les soldats polonais ou ruthènes font leur service militaire dans leur pays.

L'autonomie galicienne, depuis les cinquante ans de son existence, a fait faire au pays des progrès appréciables. Auparavant, la Galicie, exploitée par l'ancien régime autrichien centraliste, était dans un état économique et social absolument déplorable. L'administration polonaise créa un réseau serré de routes bien construites et bien entretenues, entreprit et mena à bout de grands travaux d'utilité publique, développa l'assistance,

les hôpitaux et fit prospérer l'instruction primaire qui est actuellement gratuite et obligatoire dans tout le pays. De plus, l'administration favorisa l'industrie, organisa le morcellement des grands biens fonciers sur une base rationnelle en créant des fermes de grandeur moyenne dont le prix est payable par annuités, institua des bureaux de placement officiels, étendit sa protection aux émigrés, etc.

En ce qui concerne la législation civile, criminelle et administrative, la Galicie dépend entièrement de l'Autriche.

LE DUCHÉ DE CIESZYN ET LE COMITAT DE SPIZ.

Le Duché de Cieszyn (Teschen) fait partie de la Silésie autrichienne, bien qu'il soit séparé du reste de cette province par une bande de territoire morave. Les Polonais y sont en majorité, pourtant la minorité allemande y est favorisée à leurs dépens. Sans doute, la langue polonaise est admise de droit dans les rapports de l'administration avec la population et dans les tribunaux, mais les fonctions supérieures étant occupées par les Allemands, *l'élément polonais est traité avec malveillance.* La lutte des nationalités y est par conséquent très vive, et dans cette lutte *le gouvernement et le clergé catholique et protestant donnent tout leur appui au pangermanisme.* L'attitude du clergé catholique s'explique surtout par le fait qu'il dépend de l'évêque de Breslau, en Silésie prussienne.

Dans les comitats hongrois qui touchent au Tatra, c'est-à-dire *dans l'ancienne capitainerie polonaise de Spiz, les Polonais ne jouissent d'aucuns droits nationaux.* L'administration hongroise ne les considère même pas comme Polonais et les confond avec les Slovaques.

LA SITUATION DES POLONAIS EN POLOGNE PRUSSIENNE.

Il en est de même dans la Pologne prussienne où *les Polonais sont privés de tous droits nationaux et même, en partie, de droits civils.* Cette oppression s'exerce en dépit des engagements formels des Rois de Prusse. Encore en 1867 le roi Guillaume Ier, plus tard empereur d'Allemagne, tout en ordonnant la réunion du Duché de Posnanie à la confédération des États du Nord de l'Allemagne, publia un manifeste dans lequel il assurait que cette réunion n'amènerait *aucune restriction des droits nationaux des Polonais ni de l'emploi de leur langue.* Cependant six ans plus tard on supprima la langue polonaise dans l'administration, dans les tribunaux et dans les écoles. Dès l'âge de 6 ans les enfants sont forcés d'apprendre en allemand, sans que les instituteurs aient le droit de se servir du polonais même comme langue auxiliaire. L'exclusion de la langue polonaise de l'enseignement religieux fut la cause des scandales retentissants de Wrzesnia (châtiments corporels infligés aux enfants polonais) et de *la grève scolaire de 1906 à laquelle prirent part plus de 100,000 enfants.*

Bientôt après on élimina le polonais de partout. Toutes les fonctions publiques sont remplies par les Allemands, que le gouvernement cherche à attirer et à établir définitivement en Pologne au moyen de rétributions supplémentaires (Ostmarkenzulage), de logements gratuits, etc. *Les employés sont tenus de combattre l'élément polonais même en dehors de leurs fonctions officielles,* d'appuyer le gouvernement dans toutes les élections, en un mot de répandre l'esprit prussien par tous les moyens dont ils disposent. Quant à la langue polonaise elle est persécutée à un tel point qu'il est même interdit de vendre des journaux polonais dans les gares de chemins de fer. Le

coup le plus rude qu'on lui ait porté fut *l'interdiction — votée par le Parlement de l'Empire de 1908 — de se servir du polonais dans les réunions publiques.*

On a parlé plus haut de la guerre économique que les Allemands ont déclarée aux Polonais dans cette partie de l'ancienne République. Nous ne mentionnerons ici que *le boycottage du commerce polonais dont le gouvernement prussien fait une obligation à tous ses fonctionnaires, aux militaires, etc., et pour lequel il fait une propagande active dans les masses de la population allemande.*

Naturellement tout ce qui est destiné à faire progresser la culture générale polonaise se heurte au mauvais vouloir des autorités et à des tracasseries de leur part. Elles ont déclaré une guerre acharnée aux associations polonaises de tout genre, même à celles qui n'ont rien à faire avec la politique. Les autorités prussiennes assimilent toutes ces associations aux sociétés politiques, qui sont soumises en Prusse à une législation spéciale, autorisant une ingérence constante des fonctionnaires dans leurs affaires. Au contraire, les associations allemandes fondées en vue de combattre l'élément polonais jouissent de l'appui et de la protection des autorités. La première place parmi ces associations revient à la puissante « *Union pour favoriser le germanisme dans les marches de l'est* », union devenue fameuse sous la désignation H. K. T., composée des initiales de ses fondateurs.



LA DÉPUTATION POLONAISE A LA DIÈTE PRUSSIENNE ET AU PARLEMENT DE L'EMPIRE.

LA population de la Pologne prussienne envoie des députés à la Diète du Royaume de Prusse et au Parlement de l'Empire allemand. Les députés polonais sont près d'une vingtaine dans chacune de ces assemblées.

Comme à Vienne et à Petrograd, ils y forment un club polonais dont les membres s'engagent à une solidarité étroite, c'est-à-dire qu'ils votent tous dans le même sens et que toutes leurs manifestations parlementaires sont concertées d'avance. Le nombre des députés polonais varie selon les législatures. Il dépend d'une part de l'activité déployée par les Polonais pendant les élections et d'autre part de l'intensité de la pression gouvernementale ainsi que de l'action nationaliste allemande. En effet, le gouvernement fait son possible pour empêcher l'élection des députés polonais et les Allemands établis en Pologne prussienne l'appuyent de toutes leurs forces, surtout les grands propriétaires fonciers et les industriels allemands qui disposent de moyens de pression formidables. *Ils ne reculent devant aucun abus pour forcer leurs employés et ouvriers à donner leurs voix aux candidats allemands.* Cependant tous ces efforts n'amènent que des résultats insignifiants, grâce à la conscience nationale des Polonais et à leur intense sentiment de solidarité. Les ouvriers polonais remplissent avec courage leur devoir national et donnent leurs voix aux candidats polonais sans se soucier des menaces allemandes de les laisser sans pain. Ce fait témoigne d'une conscience d'autant plus nette des devoirs civiques que le résultat politique immédiat de l'élection des députés polonais est presque nul. Il a sur-

tout la valeur d'une manifestation. En effet, les Polonais ne peuvent jamais constituer qu'un groupe infime dans l'une et l'autre des assemblées législatives, et ils sont incapables de les forcer à voter une loi quelconque.

Le Parlement de l'Empire, qui délibère sur les affaires générales de toute la confédération germanique, est élu au suffrage universel, direct et secret. La Diète prussienne, dont la compétence s'étend aux affaires intérieures du Royaume de Prusse, les plus importantes pour les Polonais, est élue au suffrage indirect. Les électeurs sont répartis en trois collèges, dont chacun représente le tiers des impôts directs perçus dans la circonscription. Chacun de ces collèges élit un nombre égal d'électeurs de second degré, qui se réunissent et nomment le député. *Ce système électoral, favorable aux classes riches, tourne au profit des Allemands* et au détriment des Polonais, qui sont en général beaucoup moins aisés que leurs rivaux. De plus, *le vote n'est pas secret, ce qui permet à la pression administrative et patronale de s'exercer librement.*

LES CORPS ÉLECTIFS LOCAUX DE L'ADMINISTRATION.

Les élections aux conseils communaux et municipaux ont lieu d'après le même système. Là également les électeurs sont répartis en trois collèges. Aussi dans beaucoup de conseils municipaux la majorité est allemande bien que les Allemands ne forment qu'une assez faible minorité des habitants et même des votants de premier degré. C'est le cas du Conseil municipal de Poznan et de la plupart des autres corps élus, des diétines de districts et des diètes provinciales qui, régies par des majorités allemandes, non seulement ne favorisent en rien le développement national des Polonais, mais au contraire font

tout ce qu'elles peuvent pour l'entraver. L'autonomie des communes en Posnanie a été fortement lésée en comparaison de celle des autres provinces. Le vieux système de 1824, basé sur la représentation des classes, y est toujours en vigueur, et s'il est modifié c'est seulement en faveur de l'élément allemand. La loi de 1904, par exemple, fait participer aux diétines les fermiers des domaines de l'État. Certains fonctionnaires de l'administration, purement électifs ailleurs, sont soumis, en Posnanie, à l'approbation du gouvernement (conseillers de province, commissaires de régences, etc.). Pour faciliter une stricte surveillance, les « Amtsbezirke » ont été remplacés en Posnanie par des « cercles de commissaires » avec, à leur tête, des employés de l'État, exerçant des fonctions policières.

Pareillement, toute la machine administrative de l'État fonctionne dans un sens nettement *anti-polonais*. On sait déjà que *les fonctionnaires sont tous allemands.*

Chaque province a à sa tête un président, possède une diète et se divise en régences, gérées par des conseils et par des présidents de régences. Celles-ci se subdivisent à leur tour en districts, ayant aussi des conseils et des chefs nommés Landrat.

Dans les provinces polonaises, tous les fonctionnaires de ces corps sont soit nommés, soit confirmés dans leurs charges par le gouvernement. Il est inutile d'ajouter que les Polonais en sont exclus et que le droit en vigueur est le droit prussien ou allemand.

Il y a peu de temps encore, les Polonais n'étaient pas les seuls à souffrir de l'oppression de l'administration allemande. Au cours du dernier quart du siècle passé, le gouvernement entra en lutte avec l'Eglise catholique. Cette lutte fut bientôt terminée et actuellement l'État prussien ne peut être considéré comme hostile au culte catholique. La paix religieuse est rétablie, mais le gouvernement n'a pas abandonné l'idée de s'ingérer dans les

affaires de l'Église. Surtout en Pologne prussienne, il aspire à s'en faire un instrument docile de germanisation. La chose est rendue possible par la présence des catholiques allemands, que le gouvernement tâche de faire nommer aux charges supérieures de la hiérarchie ecclésiastique du pays et qui, une fois installés, s'efforcent d'exclure le polonais des églises et mettent au service du gouvernement leur influence politique pendant les élections. *Certains évêques et prêtres catholiques allemands sont des germanisateurs non moins acharnés que les fonctionnaires prussiens,* ce qui est d'autant plus douloureux pour le peuple polonais qu'il est profondément attaché à la religion de ses pères, en Pologne prussienne plus encore qu'ailleurs. Malgré tout, ce peuple a su résoudre le cas de conscience très difficile qui lui est posé. Il obéit à ses pasteurs en ce qui concerne le culte, pris dans le sens strict du mot, mais il leur désobéit et même il les combat sur le terrain politique et national, surtout s'ils se mêlent d'éliminer le polonisme de l'Église et de ses cérémonies. La même indépendance, le même patriotisme ardent et une idée très haute des devoirs civiques caractérisent aussi le clergé polonais de la Pologne prussienne. Ce clergé a non seulement eu le courage d'affirmer son patriotisme polonais malgré les ordres et mandements de ses supérieurs ecclésiastiques, mais encore il s'est souvent mis à la tête du mouvement national.

L'armée est prussienne d'esprit et allemande de langue. *Les Polonais font leur service militaire hors de leur patrie.*

LES PARTIS POLITIQUES EN POLOGNE.

En étudiant l'état politique d'un pays, on ne peut se borner à en décrire la forme de gouvernement et l'administration. Il faut encore prendre en considération l'activité politique de la société, qui se manifeste avant tout dans la vie des partis.

Il existe en Pologne des groupements dont le caractère est social ou religieux. Mais, étant donné que les questions politiques ne sont pas la raison de leur formation, on ne peut les nommer « partis » dans le sens strict du mot. Les socialistes polonais sont répartis en deux groupes, dont l'un est internationaliste et l'autre patriote.

Les plus actifs des partis politiques proprement dits, sont ceux de la Pologne autrichienne, qui seule offre à leur épanouissement des conditions favorables. En Pologne prussienne, la lutte contre la germanisation nécessite de tels efforts et une telle solidarité de la nation entière, que celle-ci n'y forme, pour ainsi dire, qu'un seul parti. Quant à la Pologne russe, bien que la Constitution russe, promulguée il y a neuf ans, s'y étende, il ne peut y être question de rivalités de partis et de programmes telle qu'on l'entend dans le reste de l'Europe. La loi russe oblige les partis à solliciter l'autorisation du gouvernement pour pouvoir exister et agir officiellement. Il est clair que le gouvernement n'autorise que les partis dont les programmes et l'esprit ne sont pas en opposition avec ses vues. Par conséquent, la plupart des partis existent en dehors de la loi, et aucun d'eux ne peut se réunir ni délibérer librement. En général, les autorités interdisent toutes les réunions politiques en dehors de la période électorale, qui ne dure que quelques semaines et ne revient que tous les cinq ans. Il est interdit aux députés eux-mêmes de réunir leurs électeurs pour leur rendre compte de leur mandat.

Les partis polonais sont très différents de ceux des pays indépendants, où l'activité des groupes politiques prend pour point de départ l'État existant, et tend à le développer, à le fortifier ou à modifier sa constitution. Là, les divergences d'opinions portent seulement sur les moyens qui mènent à ces buts. En Pologne, la nation considère sa dépendance des États étran-

gers comme un mal dont elle veut se délivrer et cette délivrance est son but suprême. Les divergences entre les partis consistent en ce que les uns sont partisans de l'action directe, tandis que les autres la considèrent comme vouée à un échec certain et s'efforcent d'éliminer autant que possible l'influence des autorités de la vie nationale et d'organiser la nation en dehors de l'État. D'autres encore enfin essayent d'obtenir des concessions pour le pays au prix de leur solidarité avec l'État; cependant. seule la Pologne autrichienne a pu atteindre ainsi son but.



IV. Etat économique.

TYPES GÉNÉRAUX DE LA PROPRIÉTÉ FONCIÈRE.

LES Polonais s'adonnent à tous les genres d'activité. Mais depuis un temps immémorial, leur occupation principale a été l'agriculture. Autrefois, la Pologne produisait le blé en telle quantité, que non seulement elle suffisait à sa propre consommation, mais qu'elle l'exportait encore à l'étranger, surtout par la voie de la Vistule et de la Baltique. Actuellement encore 70 % de la population, soit presque tous les habitants des campagnes, s'adonne à l'agriculture.

La propriété foncière, si on en excepte les domaines de l'État et des communes, peut être divisée en deux catégories : la grande et la petite propriété. Ces deux groupes, la petite propriété, inférieure à 20 hectares, et la grande, supérieure à 150 hectares, sont assez nettement délimités. Les propriétés moyennes, en effet, celles de 20 à 150 hectares, sont assez rares. Le fermage est peu répandu, le métayage tout à fait inconnu. Dans toutes les parties de la Pologne se manifeste une tendance très forte au morcellement des grandes propriétés en petits lots, à tel point qu'actuellement la petite propriété occupe à peu près le double de l'étendue de la grande, tandis qu'il y a vingt-cinq ans encore, chacun de ces types de propriété occupait environ la moitié de la super-

ficie du pays. La propriété moyenne, comme nous venons de le dire, n'est pas typique pour la Pologne et on ne la rencontre que dans certaines contrées, par exemple dans la région de Suwalki, dans le Duché de Cieszyn (Silésie autrichienne) et en Prusse Occidentale. Le morcellement des grandes propriétés est particulièrement fréquent dans le Royaume et en Galicie où il ne rencontre aucune entrave légale.

En Pologne prussienne, au contraire, le morcellement des grands domaines, et, en général, l'achat et la vente des propriétés foncières, devinrent un des moyens d'extermination les plus menaçants dont le gouvernement se servit contre l'élément polonais. *La Commission de Colonisation instituée en 1886 en Posnanie et en Prusse Occidentale et richement dotée par la Diète prussienne a dépensé plus d'un milliard de marks afin de racheter les terres des Polonais et de les revendre à des colons allemands qui s'engagent à ne pas les céder à des Polonais.* Cette action gouvernementale fut secondée par des banques privées qui morcellent également les terres entre les colons immigrés d'Allemagne. Pour se défendre, les Polonais créèrent en Posnanie la Banque Agricole (Bank Ziemski) et une série de sociétés analogues qui ont pour but de morceler de grandes propriétés foncières entre les paysans polonais. L'action de ces institutions est toutefois entravée de plus en plus par la législation prussienne. Une des lois les plus nuisibles aux Polonais qui ait été promulguée en ce sens est celle qui *interdit de construire une habitation quelconque sans avoir obtenu le consentement préalable de l'autorité.* Or comme les pouvoirs publics refusent systématiquement cette autorisation aux Polonais, les paysans ne peuvent acheter que des lots adjacents à leurs anciennes propriétés. Cette mesure rend le morcellement impossible dans un grand nombre de cas. Le gouvernement prussien dispose d'ailleurs d'un instrument plus puissant encore dans sa lutte contre la propriété

foncière polonaise et *dont aucun autre État n'a encore osé se servir dans des cas analogues. C'est la loi d'expropriation, votée en 1908 et appliquée pour la première fois en 1912. Cette loi donne à la Commission le droit d'exproprier chaque propriété foncière qui convient au but de la colonisation allemande.* La loi dite de priorité, qui n'est pas encore votée mais qui a été présentée par le gouvernement à la Diète prussienne au printemps 1914, devait marquer une deuxième étape dans cette lutte agraire et nationale. Ce projet de loi exigeait que chaque propriété foncière, destinée à être vendue, soit obligatoirement proposée à l'État et ne puisse être cédée à un particulier qu'à condition d'avoir été refusée par les représentants du gouvernement. En plus, tout partage des terres, sous quelque forme que ce soit, devait être dorénavant autorisé préalablement. La suite nécessaire de cette nouvelle loi aurait été de rendre impossible toute vente libre de propriété foncière. Notons en passant qu'un groupe d'organisations économiques représentant les intérêts les plus importants de l'Allemagne adressa en été 1915 une pétition au chancelier de l'Empire en vue d'étendre cet ensemble de lois expérimentées en Pologne, expropriation incluse, à tous les territoires nouvellement conquis : Belgique, France et provinces de la Pologne russe.

Le gouvernement russe avait, lui aussi, entrepris une action agraire et politique dans le but d'implanter des propriétaires russes dans le Royaume. Notamment, après avoir écrasé les insurrections de 1831 et de 1863, il fit don aux dignitaires russes d'un grand nombre de majorats créés avec des terres confisquées aux Polonais et avec une partie des domaines de l'État, à condition que ces biens ne pourraient être hérités que par des Russes. L'étendue totale des majorats russes en Pologne est de 365,189 hectares, c'est-à-dire environ 3 % de l'étendue totale du Royaume. De plus, les Russes acquirent

39,990 hectares d'anciens biens de l'Église dont le Gouvernement avait dépouillé le clergé polonais et qu'il ne vendait qu'à des Russes et à très bon compte. Malgré cela, les Russes ne s'établirent pas dans la campagne polonaise. Les propriétaires russes ignorants des conditions du pays ne résident pas dans leurs terres et les afferment à des Polonais. Ce résultat découragea le gouvernement qui abandonna, parce qu'infructueuse, son action en ce sens. Il y a quelques années, une loi fut même promulguée qui permettait aux propriétaires russes de morceler leurs terres entre des paysans polonais.

Ce que nous venons de dire ne concerne que le Royaume de Pologne proprement dit, dans les limites que lui assigna le Congrès de Vienne. La propriété foncière dans les neuf gouvernements que la Russie avait annexés précédemment lors des partages de la Pologne subit par contre un régime d'exception des plus durs. Un ukase impérial daté du 10 décembre 1864 interdisait aux Polonais d'acquérir une propriété foncière quelconque et limitait également les droits de léguer des terres par testament. La Banque populaire, institution gouvernementale analogue à la Commission de Colonisation prussienne, ne cède dans cette partie du pays les terres acquises qu'à des paysans dont il est avéré qu'ils ne sont ni Polonais d'origine ni catholiques de religion.

LES GRANDS ET LES PETITS PROPRIÉTAIRES.

La division de la propriété foncière en deux catégories aussi différentes a pour corollaire l'existence de deux classes sociales distinctes, celle des petits et celle des grands propriétaires.

Ceux-ci descendent, pour la plupart, de l'ancienne noblesse, qui était arrivée autrefois à prendre dans l'État l'importance que nous avons vue. Aujourd'hui, les grands propriétaires fonciers ne jouent plus le rôle prépondérant qu'ils ont joué jadis.

Mais ils continuent à représenter une force sociale considérable. L'aristocratie proprement dite, qui possède des domaines immenses, n'en forme qu'une faible partie. La majorité est constituée par les propriétaires de quelques centaines d'hectares, qui résident dans leurs terres et dirigent eux-mêmes leurs exploitations.

Dans les dernières années, la puissance économique des petits propriétaires ou des paysans a visiblement augmenté. Cet enrichissement qui va de pair avec un progrès marqué dans le domaine de l'instruction et de la civilisation, leur assure une place de plus en plus importante dans l'avenir du pays. Les paysans constituent un bloc solide au sein de la nation. Ils fournissent aux autres classes des forces toujours nouvelles. Le paysan polonais est travailleur, économe, sobre. Consommant beaucoup moins d'alcool que les Russes et les Allemands, très attaché à la terre et à la Patrie, il permet de fonder sur lui les meilleures espérances pour l'avenir.

Un troisième groupe de campagnards est constitué par les ouvriers agricoles, qui ne possèdent aucun bien foncier et louent leurs bras aux propriétaires. C'est dans cette classe ainsi que dans celle des propriétaires de petits lopins de terre que se recrutent les ouvriers d'usine. C'est d'elle que provient également l'armée toujours grandissante d'émigrés temporaires qui vont chercher du travail en Allemagne et dans d'autres pays de l'Europe et de l'Amérique.

L'organisation agraire que nous venons de décrire est typique pour toute la Pologne. Elle n'est différente qu'en Silésie, où la grande propriété est représentée par de vastes domaines appartenant à des Allemands. Dans ces conditions, il ne peut naturellement y être question d'une action sociale commune entre les grands propriétaires étrangers et les paysans polonais. Il en est de même dans certaines contrées de la Posnanie et de la Prusse

où la grande propriété est passée aux mains des Allemands. Partout ailleurs en Pologne, les propriétaires fonciers sont presque sans exception des Polonais.

L'AGRICULTURE. LES ECOLES ET LES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE. LA TERRE ARABLE.

L'agriculture polonaise produit toutes sortes de blé et de fourrages, des pommes de terre, des betteraves, etc., en un mot toutes les plantes qu'on cultive dans les autres pays de l'Europe centrale. L'élevage y est assez développé; le sol est en général suffisamment riche pour assurer un bon résultat à la culture. Le progrès agricole est visible et continuel. Les écoles spéciales et les sociétés agricoles y contribuent pour leur part. La Pologne possède des écoles supérieures polonaises d'agriculture en Galicie, à Cracovie et à Dublany. De plus, une grande partie de la jeunesse fait ses études à l'étranger. Par contre, le nombre des écoles moyennes d'agriculture est insuffisant.

Ces dernières années, il fut fondé dans le Royaume une série d'écoles primaires d'agriculture, destinées spécialement à la jeunesse paysanne. Ces écoles peuvent exercer une immense influence, non seulement sur le progrès agricole, mais aussi sur l'élévation du niveau moral et intellectuel du peuple des campagnes. Il a été aussi fondé des écoles ménagères pour les jeunes filles de la classe paysanne, qui doivent rendre également des services appréciables.

Les agriculteurs polonais sont organisés partout en sociétés agricoles à trois degrés. A la base se trouvent les Cercles du Cultivateurs, c'est-à-dire des sociétés locales qui réunissent les petits propriétaires du voisinage, d'une seule paroisse ou bien d'une commune. Viennent ensuite les Sociétés agricoles de districts qui embrassent pour la plupart plusieurs arrondissements. Leurs



Eglise cathédrale de Wilno.

où la grande propriété est passée aux mains des Allemands. Partout ailleurs en Pologne, les propriétaires fonciers sont presque sans exception des Polonais.

L'AGRICULTURE. LES ÉCOLES ET LES SOCIÉTÉS D'AGRICULTURE. LA TERRE ARABLE.

L'agriculture polonaise produit toutes sortes de blé et de fourrages, des pommes de terre. des betteraves, etc., en un mot toutes les plantes qu'on cultive dans les autres pays de l'Europe centrale. L'élevage y est assez développé; le sol est en général suffisamment riche pour assurer un bon résultat à la culture. Le progrès agricole est visible et continuel. Les écoles spéciales et les sociétés agricoles y contribuent pour leur part. La Pologne possède des écoles supérieures polonaises d'agriculture en Galicie, à Cracovie et à Dublany. De plus, une grande partie de la jeunesse fait ses études à l'étranger. Par contre, le nombre des écoles moyennes d'agriculture est insuffisant.

Ces dernières années, il fut fondé dans le Royaume une série d'écoles primaires d'agriculture, destinées spécialement à la jeunesse paysanne. Ces écoles peuvent exercer une immense influence, non seulement sur le progrès agricole, mais aussi sur l'élévation du niveau moral et intellectuel du peuple des campagnes. Il a été aussi fondé des écoles ménagères pour les jeunes filles de la classe paysanne, qui doivent rendre également des services appréciables.

Les agriculteurs polonais sont organisés partout en sociétés agricoles à trois degrés. A la base se trouvent les Cercles de Cultivateurs, c'est-à-dire des sociétés locales qui réunissent les petits propriétaires du voisinage, d'une seule paroisse ou bien d'une commune. Viennent ensuite les Sociétés agricoles de districts qui embrassent pour la plupart plusieurs arrondissements. Leurs



Eglise cathédrale de Wilno.

membres se composent des grands propriétaires et des délégués de cercles. Enfin les sociétés de chaque partie de la Pologne forment une fédération qui se nomme Société Centrale d'Agriculture. De pareilles sociétés centrales ont leur siège à Varsovie, à Cracovie, à Lwow, à Wilno et à Poznan.

L'activité des sociétés polonaises d'agriculture est très diverse suivant les contrées où elle s'exerce, mais partout elle rend de grands services. Les sociétés organisent des expositions, créent des laboratoires et des fermes d'essais, des cours pour les adultes, publient des périodiques et des livres, et, en général, collaborent de toute manière au progrès de l'agriculture, très rapide en ces dernières années. A côté des sociétés, il existe des syndicats agricoles, c'est-à-dire des sociétés d'aide mutuelle, pour la vente des produits agricoles et l'achat collectif des grains, d'engrais chimiques, de machines, etc. Ils fonctionnent généralement fort bien. L'importance des sociétés agricoles est très grande, surtout dans le Royaume, car cette partie de la Pologne ne jouit d'aucune forme d'autonomie. Une société qui groupe un grand nombre de citoyens et leur impose un travail commun devient par là même un centre important de vie publique. En Lithuanie et en Ukraine, en Podolie et en Volhynie, il existe aussi des sociétés agricoles en plein développement, et ce fait est d'autant plus notable que ces sociétés furent fondées presque exclusivement par des Polonais, qu'elles sont dirigées par eux et qu'elles fonctionnent grâce à leurs efforts.

La terre arable constitue dans le Royaume le 56 % de la totalité de la superficie du pays. En Galicie, elle en occupe le 48 %, en Posnanie le 62 %. L'étendue des terres cultivées augmente sans cesse. Ainsi en 1820, les terres arables, les jardins et les terrains bâtis occupaient le 33 % de l'étendue totale du pays ; aujourd'hui, les mêmes catégories de terre en occupent le 60 %. Au contraire, l'étendue des pâturages et des terrains incultes

diminua énormément dans le même espace de temps. Du 30 % elle tomba au 13 %. L'étendue des forêts diminua aussi, du 30 % au 18 %. En Posnanie, les forêts occupent le 20 % du territoire, en Galicie, pays accidenté et en partie montagnieux, le 26 %. L'étendue des terres cultivées est relativement plus grande en Pologne qu'en Allemagne, où elle ne dépasse pas le 48 % du territoire.

La Lithuanie est un pays d'une culture agricole moins avancée que le Royaume de Pologne. L'étendue relative des forêts y est plus grande et des étendues marécageuses dans le bassin de la Pripet attendent pour être mises en valeur par une canalisation systématique des rivières. Par contre, le pays ruthène est extrêmement fertile et son exploitation a fait des progrès marqués surtout depuis l'époque où l'industrie sucrière a pris une grande extension.

L'INDUSTRIE. — Les richesses minières de la Pologne sont considérables. *En premier lieu, nous mentionnerons le grand bassin houiller* qui empiète sur les trois parties de la Pologne. Sa plus grande étendue est en Silésie prussienne, où elle forme la base du riche district industriel de la Haute-Silésie. En passant dans le Royaume, il comprend toute la région houillère de Dombrowa autour de Sosnowice et, en Galicie, s'étend jusqu'à Cracovie. Dans la Pologne autrichienne, le pays qui produit le plus de houille est le Duché de Cieszyn et ses mines de Karwin. La couche de houille atteint en Pologne l'épaisseur de quinze mètres dans la couche dite de Reden, dans la partie nord-est du bassin. Plus on avance vers l'ouest, plus la qualité de la houille s'améliore. La houille exploitée en Silésie est propre à la fabrication du coke et par conséquent à la fabrication du

gaz ainsi qu'à l'alimentation des hauts-fourneaux. La production de la houille est très active en Pologne. Elle grandit chaque année et *atteint 60 millions de tonnes par an. La production polonaise de la houille est donc la deuxième de l'Europe et vient immédiatement après la production allemande.*

En outre il y a en Pologne des mines de divers métaux. On y trouve *le fer, le plomb, le zinc, le cuivre et l'argent.* L'exploitation des métaux remonte en Pologne à une date très reculée. Il est certain qu'*au XIV*^e^ *siècle cette industrie était déjà très développée autour d'Olkusz, près de Cracovie,* et qu'elle possédait une organisation particulière. Le fer est très répandu en Pologne, mais ses minerais sont généralement pauvres. Par conséquent les hauts-fourneaux du pays les mélangent avec de riches minerais importés, qui fournissent la matière première à l'industrie du fer et aux fonderies, très nombreuses dans les trois parties de la Pologne.

De toutes les mines, les plus anciennes sont, en Pologne, celles du sel. Une légende fait remonter au XIIIe siècle la découverte du gisement de sel gemme à Wieliczka, près de Cracovie. Mais il est certifié par les sources historiques que *le magnum sal de Wieliczka était déjà exploité sous le règne de Boleslas-le-Vaillant, donc au moins à partir du début du XI*^e^ *siècle.* La saline de Wieliczka a toujours été et est encore une curiosité. On exploite aussi le sel gemme à Bochnia.

Enfin la Pologne possède de nombreuses salines en Galicie orientale et dans la partie de la Grande Pologne appelée Kujavie, notamment à Inowroclaw, en Posnanie, et à Ciechocinek, dans le Royaume. En Galicie centrale et orientale on exploite en grand le pétrole et des gisements d'ozokérite. On trouve aussi du soufre dans la partie méridionale du Royaume. Notons enfin la présence de très nombreuses sources minérales. Certains endroits comme Krynica, Szczawnica, Rabka, Nalenczow, Cie-

chocinek, Druskieniki, sont visités chaque année par de nombreux malades, et plusieurs de ces villes d'eaux attirent aussi les touristes par leur pittoresque. Mais le premier rang, comme centre de tourisme, appartient à Zakopane, la célèbre station climatérique située au pied des Tatra.

En général, les richesses minérales du pays sont concentrées dans la partie méridionale de la Pologne, au pied des Carpathes.

LES FABRIQUES. — La richesse des matières premières fournies par l'agriculture et les mines fit éclore en Pologne *la grande industrie, dont les centres principaux sont en Silésie, dans la région de Dombrowa, dans celle de Lodz, à Varsovie et à Bialystok.* L'industrie métallurgique occupe une des premières places dans la production générale du pays, et les grandes fonderies de la Silésie et du sud-ouest du Royaume méritent une mention spéciale. La métallurgie est aussi développée dans les grandes villes, surtout à Varsovie. Parmi les industries qui transforment des produits agricoles, la plus développée est la fabrication du sucre. Les sucreries sont nombreuses en Posnanie, en Masovie et dans la région de Lublin; leur nombre est de soixante-dix environ. Un peu partout sont disséminées les distilleries et les brasseries.

Mais la première place au point de vue de la valeur de la production et du nombre des bras employés revient à l'industrie textile, aux filatures du coton d'abord, ensuite à celles de la laine et du lin. Lodz est la capitale de l'industrie du coton, qui occupe un nombre considérable d'usines dans la ville même et dans toute la région. Il y a aussi des fabriques de cotonnades dans d'autres endroits, surtout à Sosnowice ainsi qu'à Biala et Bielsk, en Pologne autrichienne. En 1911, il y avait dans le gouvernement de Piotrkow, qui comprend les régions industrielles de Lodz et de Sosnowice, 422 fabriques textiles occupant 93,505 ouvriers et la valeur de leur production était de

233,538,700 roubles (près de 700 millions de francs). Parmi les autres industries, nous mentionnerons encore celles qui sont les plus développées, notamment la production du ciment en Silésie, dans le Sud-Ouest du Royaume et de la Galicie l'industrie chimique, la céramique, les tanneries, les fabriques de papier, etc. En général, toutes les industries auxquelles le pays fournit la matière première sont en pleine prospérité.

LES MÉTIERS DE LA GRANDE INDUSTRIE. — L'organisation industrielle ne diffère pas essentiellement en Pologne de ce qu'elle est ailleurs. Il existe donc d'abord une petite industrie dont les traditions remontent au moyen âge, tout comme dans les autres pays de l'Europe centrale. Les artisans étaient organisés en jurandes et en corps de métiers, qui existent encore dans le Royaume, mais qui n'ont plus leur ancien caractère. On n'est pas forcé d'en faire partie et ils n'ont plus le privilège du monopole des métiers. Ce sont plutôt des sociétés de secours mutuels dont font partie les gens du même métier. La petite industrie joue un grand rôle dans la production de Varsovie. La serrurerie artistique, la confection des habits, la cordonnerie et la ganterie sont des industries dont Varsovie est justement et depuis longtemps fière. En Grande Pologne ou en Posnanie, la production industrielle est aussi presque entièrement fournie par les petits métiers. La classe des hommes de métier a un caractère nettement défini en Pologne; elle se distingua toujours par son patriotisme dont elle donna des preuves dans les insurrections de 1794 et de 1863 surtout.

Au XIXe siècle, la grande industrie fit son apparition en Pologne. Actuellement, les mines, les fonderies, les sucreries, l'industrie textile, la fabrication du ciment, etc., sont de son domaine exclusif. Dans les grands centres industriels, surtout à Lodz, le nombre des ouvriers occupés dans une seule usine

s'élève jusqu'à 10,000, et les usines sont outillées à l'égal des maisons les plus avancées de l'Occident. Malheureusement cette grande industrie n'a pas à proprement parler un caractère national. Elle est polonaise parce qu'établie en Pologne, que les ouvriers y sont Polonais, qu'à part l'industrie du coton elle tire ses matières premières du sol polonais, qu'enfin la force motrice lui est fournie par le charbon polonais. Mais une grande partie des usines ne sont pas la propriété de Polonais, mais d'étrangers, et c'est ce qui ôte à cette industrie son caractère indigène. En Silésie surtout, toutes les mines et les usines sont propriétés allemandes et une partie d'entre elles appartiennent à l'Etat. Même dans le Royaume, une bonne partie des fabricants sont Allemands, et un grand nombre d'usines appartiennent à des sociétés anonymes françaises. En Galicie, en général moins industrialisée, il en va de même. Quant au personnel technique et administratif des grands établissements industriels de Silésie, il est presque exclusivement allemand. L'état de choses prédominant dans le Duché de Cieszyn (Silésie autrichienne) n'est pas beaucoup meilleur. Dans le Royaume, au contraire, la majorité du personnel est polonais. Il est évident que cette grande industrie, qui est presque entièrement aux mains d'étrangers, ne compte pas avec les intérêts nationaux de la Pologne et que la cause polonaise ne rencontre aucun appui dans la puissante classe des grands industriels. Si encore le pouvoir politique était aux mains des Polonais, il pourrait avoir prise sur la grande industrie; mais ce pouvoir appartenant entièrement à leurs ennemis et oppresseurs, le capital va souvent à l'encontre des intérêts polonais. Enfin, pour ce qui concerne plus particulièrement le Royaume, la grande industrie, surtout l'industrie textile, est outillée pour l'exportation en Russie européenne et asiatique. Les marchés du pays n'ont pour elle qu'une petite importance, ce qui la rend entièrement indépendante de

la nation. Il n'en est pas moins vrai que le Royaume de Pologne aurait beaucoup de difficultés à faire vivre une population aussi dense que la sienne (100 habitants par kilomètre carré) s'il ne devait tirer ses ressources que de l'agriculture. Il faut espérer que l'organisation du crédit national fera, tôt ou tard, passer les entreprises industrielles entre les mains des capitalistes polonais, ce qui contribuerait certainement à assainir les relations entre patrons et ouvriers.

La grande industrie tend actuellement à prendre la forme de sociétés anonymes dans toutes les parties de la Pologne, bien que, dans le Royaume, la création de sociétés anonymes soit rendue difficile par des règlements particuliers et soumise à toute sorte de formalités.

LA CLASSE OUVRIÈRE. LES SYNDICATS PROFESSIONNELS. LES SOCIÉTÉS ET LES ÉCOLES INDUSTRIELLES.

La classe des ouvriers industriels est purement polonaise. Elle augmente sans cesse et se recrute, comme ailleurs, dans la population villageoise qui ne peut trouver d'occupation dans l'agriculture. Le niveau de cette population laisse encore à désirer, surtout en Pologne russe. Le manque d'instruction primaire d'un côté, et, de l'autre, les difficultés insurmontables que les pouvoirs publics opposent aux efforts des ouvriers pour s'organiser, expliquent cet état de choses. Cette lutte contre les organisations ouvrières subit une recrudescence à partir de 1907, date à laquelle la réaction se sentit définitivement victorieuse. On les ferma toutes, et les syndicats professionnels, qui n'avaient pourtant qu'un but économique, furent soumis à de telles vexations, que la plupart cessèrent d'exister et que ceux qui survécurent ne végètent qu'à peine. Actuellement, on interdit même

à ces syndicats de poursuivre leur but principal qui consiste à représenter les intérêts de la classe ouvrière vis-à-vis des fabricants, et de traiter avec eux des conditions du travail.

L'enseignement professionnel n'est bien organisé qu'en Pologne prussienne, et en Galicie; en Pologne russe, il est dans un état déplorable et le gouvernement ne fait presque rien pour lui venir en aide. Tout ce qui a été fait dans ce domaine est redevable à l'initiative et aux efforts de particuliers et de sociétés privées.

L'enseignement technique supérieur se présente relativement mieux. Il y a une école technique supérieure à Lwow. A Varsovie fonctionne une pareille école russe, ainsi qu'une école polonaise supérieure de mécanique.

Enfin à Wrzeszcz, près de Gdansk (Dantzig), il y a une école technique supérieure allemande. Le nombre des ingénieurs polonais de toutes spécialités augmente sans cesse.

LE COMMERCE, LE CRÉDIT, LES COOPÉRATIVES, LES COMMUNICATIONS.

DEPUIS un temps immémorial, la Vistule et ses affluents constituaient la grande voie du commerce d'exportation en Pologne.

Aussi la Pologne avait-elle une organisation économique très homogène sur toute l'étendue du bassin de la Vistule. A la suite de démembrements, le cours de la Vistule fut coupé par de nouvelles lignes douanières et politiques. Le commerce fut donc obligé de changer de direction. Les organisations économiques des États qui s'étaient partagé la Pologne commencèrent à absorber la vie économique de ses trois parties. Le commerce de chacune d'elles fut englobé par le commerce général de

l'État auquel elle était soumise et l'orientation de ce commerce dut s'adapter aux conditions générales qui réglaient la vie économique de cet État. En Pologne prussienne et en Galicie, ce changement s'accomplit plus rapidement. Dans le Royaume, il ne s'accusa qu'après 1850, c'est-à-dire à partir du moment où la frontière douanière qui séparait le Royaume de l'Empire fut abolie. Le Royaume se rapprocha alors économiquement de la Russie et finit par se soumettre à son influence et à sa direction. Depuis que furent construites les voies ferrées qui unissent le Royaume à l'Empire, c'est-à-dire dans la seconde moitié du XIX[e] siècle, le commerce entre ces deux pays augmenta singulièrement. En même temps, la grande industrie polonaise qui se développait rapidement, se mit à chercher des débouchés pour ses produits sur toute l'immense étendue de la Russie européenne et asiatique. Ce caractère exportateur de la grande industrie la fit s'adapter aux exigences des consommateurs russes. Ce fait entraîna l'abaissement de la qualité des produits fabriqués en Pologne. Les industriels trouvèrent plus de profit à fabriquer de grandes quantités de marchandises à bon marché et de qualité inférieure pour le marché russe, qu'à consacrer plus de temps et de travail à fabriquer des produits plus fins et les vendre sur le marché restreint de l'intérieur. Aussi ce marché fut-il forcé de faire importer de l'étranger beaucoup de marchandises, même de celles qu'on produisait dans le pays, mais dont les consommateurs plus exigeants ne pouvaient se contenter.

Cependant les relations commerciales du Royaume et de l'Empire ne sont pas simplement celles d'un producteur et d'un consommateur, d'un vendeur et d'un acheteur. Le Royaume est un marché important pour toutes sortes de produits fabriqués en Russie et surtout pour ses produits agricoles. La farine et le blé russes viennent concurrencer victorieusement en Pologne

les produits de l'agriculture polonaise. Ceci n'est pas seulement l'effet du prix de revient, inférieur en Russie qu'en Pologne, mais surtout la conséquence des tarifs différentiels des chemins de fer russes, tarifs toujours plus avantageux à mesure que la distance augmente.

Le commerce russo-polonais s'anima encore plus à partir de la fin du XIXe siècle, lorsque le gouvernement russe commença, sous le règne d'Alexandre III, à chasser les Juifs de la Russie en leur permettant de s'établir en Pologne. Ces émigrés tenaient en main tous les fils des transactions commerciales en Russie et connaissaient parfaitement ce marché. Ils en profitèrent en Pologne et activèrent les échanges avec la Russie. Ils sont aussi les intermédiaires attitrés entre l'Europe occidentale, surtout l'Allemagne, et la Russie. La conséquence en fut que le royaume et surtout sa capitale, devint le centre d'opérations commerciales internationales très actives.

La Galicie, depuis le premier démembrement de la Pologne, fut l'objet d'une exploitation systématique de la part du gouvernement autrichien au profit des anciennes provinces de l'Autriche. Dans la période constitutionnelle, c'est-à-dire depuis cinquante ans, les entraves légales qui empêchaient le relèvement économique du pays furent brisées, du moins en principe. Mais la Galicie était trop pauvre et trop épuisée par l'ancienne politique économique dévastatrice pour pouvoir concurrencer des pays aussi avancés que la Bohême et la basse Autriche et l'État n'ayant rien fait de son côté pour égaliser les chances, elle est encore aujourd'hui un débouché pour les produits de l'industrie autrichienne qu'elle échange contre ses matières premières. Ce n'est que dans le courant des dernières années que l'industrie commença à se développer en Galicie. Les autorités polonaises ne lui ménagent pas leur appui.

L'industrie minière et métallurgique de la Silésie a de larges

débouchés, bien au-delà des limites de la province. La houille de la haute Silésie est répandue dans toute la Pologne; les terrains houillers du Royaume et de la Galicie ne produisant pas de houille à gaz, ces deux pays sont forcés d'introduire du charbon silésien pour les besoins de leurs usines. De plus, cette houille constitue la principale matière de chauffage dans toute l'Allemagne orientale. On en exporte aussi beaucoup en Autriche et en Hongrie. Les autres pays polonais, soumis à la Prusse, importent d'Allemagne la plupart des produits manufacturés et exportent par contre les produits du sol.

Quant au commerce intérieur, ce qui le caractérise c'est avant tout le très grand nombre de familles qui en vivent, surtout dans le Royaume et en Galicie. En effet, la classe des commerçants compte dans ces deux parties de la Pologne beaucoup de chrétiens et plus de la moitié de Juifs. Or, les Juifs constituent plus du 14 % de la population du Royaume et le 11 % environ de celle de la Galicie.

On pourrait en conclure à un système perfectionné des échanges. Il n'en est pas ainsi. Les besoins du petit commerçant juif sont à un niveau très bas et leur préparation professionnelle est pour ainsi dire nulle. Le petit commerce n'est donc pas organisé rationnellement; autant dire qu'il n'est pas organisé du tout. Les marchandises pénètrent difficilement dans les campagnes, et le nombre des intermédiaires grève les transactions de frais exorbitants.

Ces derniers temps, un grand pas a été fait vers l'amélioration de cet état de choses. L'ancienne classe des négociants polonais, établis principalement dans les grandes villes, a été renforcée par de nombreuses recrues provenant des classes instruites exclues des fonctions publiques par le système gouvernemental. D'autre part, la masse juive commence à être moins réfractaire à la civilisation. Certains d'entre eux se sont plus ou moins assi-

milés à leur entourage. Aussi la vie commerciale commence-t-elle à devenir plus normale.

En Pologne prussienne, ces changements se sont accomplis il y a longtemps. Ainsi que nous l'avons dit, il s'y est formé une petite bourgeoisie polonaise nombreuse et forte, qui tient en mains le commerce intérieur du pays pour le plus grand bien de la vie économique de la nation.

Les commerçants de la Pologne prussienne et autrichienne sont organisés en Chambres de commerce. Dans le Royaume, il n'y a aucune institution de ce genre. Dans les grandes villes seulement, il existe une représentation des intérêts commerciaux sous le nom d'Association des Commerçants. En outre, Varsovie et Lodz ont des Comités de Bourse qui jouent, jusqu'à un certain point, le rôle de Chambres de commerce. En outre il existe dans toute la Pologne un grand nombre d'associations consacrées au progrès du commerce.

Notons encore qu'à Varsovie et Cracovie il y a des écoles supérieures de commerce, ainsi que des écoles moyennes assez nombreuses.

Dans le Royaume, les bases du système de crédit ont été établies en 1828 par le Ministre des Finances du Royaume de Pologne, Lubecki, qui fonda à cette date une institution nationale de crédit, la Banque de Pologne. Cette banque rendit des services de premier ordre au progrès économique du pays. C'est à elle que la grande industrie du Royaume est surtout redevable de son développement. En 1886, le gouvernement russe ferma la Banque de Pologne et ouvrit à sa place des agences de la Banque d'État russe.

Dans toutes les parties de la Pologne fonctionnent de grandes banques par actions qui ont pour but de faciliter le crédit commercial. La plus considérable d'entre elles est la Banque de Commerce de Varsovie, qui a des agences dans tous les principaux

centres. Son capital est de 20 millions de roubles (plus de 53 millions de francs) et l'augmentation de ce capital à 30 millions de roubles (80 millions de francs) était décidée lorsque la guerre éclata.

Le crédit est très développé et fonctionne dans les coins les plus reculés du pays, avant tout par l'organe des mutualités de crédit, qui, au cours des dernières cinquante années, ont couvert le pays entier d'un réseau serré. Les plus anciennes de ces mutualités datent d'entre 1870 et 1880 et ont été fondées dans le duché de Posnanie sous le nom de Banques Populaires. Aujourd'hui, associées aux autres mutualités par l'Union des Coopératives et Syndicats, dont elles sont membres, ces banques prospèrent dans toute la Pologne prussienne. L'Union susdite concentre l'activité économique des Polonais de la Prusse et leur est d'un appui incomparable dans leur lutte contre le germanisme. Le nombre des banques faisant partie de l'union se monte à deux cent quatre-vingt-dix-sept et augmente sans cesse, soit par de nouvelles fondations, soit par voie de fusionnement avec les anciennes banques. On comprendra les brillants résultats auxquels sont arrivées les mutualités de crédit de ces provinces par le fait que la plus grande d'entre elles, la Banque industrielle de Poznan est aussi la plus importante mutualité de crédit de tout l'Empire allemand. Cela est d'autant plus remarquable que les associations économiques polonaises sont loin de jouir de l'appui de l'État, et rencontrent à chaque pas des difficultés de la part des autorités.

La Galicie a suivi l'exemple de la Pologne prussienne. Les mutualités de crédit y ont atteint un développement considérable. Le Royaume s'est engagé le dernier dans cette voie, il y a moins de vingt ans. Auparavant, la fondation de mutualités de crédit y était rendue impossible par suite des préventions du gouvernement russe.

Dans chacune des trois parties de la Pologne, une banque centrale règle le fonctionnement de toutes les mutualités de crédit. De plus, en Posnanie et Galicie, les mutualités sont associées en unions qui embrassent le pays entier. On n'a pu encore en fonder une dans le Royaume, par suite de l'opposition du gouvernement du tzar.

Le chiffre des épargnes déposées dans les caisses de mutualités polonaises de crédit atteignait un milliard et demi de francs au moment où la guerre commença.



COTÉ des institutions de crédit commercial, celles de crédits hypothécaires ont en Pologne une importance non seulement économique, mais sociale, parce que leur base commune à toutes est aussi la mutualité, et qu'elles sont, par conséquent, des coopératives de crédit.

Les plus anciennes sont celles de la Pologne prussienne. Actuellement, chaque province y possède sa propre institution de crédit foncier. Dans le Royaume, l'initiative du ministre des finances polonais, prince Lubecki, amena, en 1825, la création de la Société de Crédit Foncier, qui servit de modèle à une société analogue et du même nom, fondée en Galicie. Ces exemples furent suivis par les villes, lesquelles fondèrent des Sociétés Urbaines de Crédit Hypothécaire, avançant des fonds sur les immeubles de leur territoire.

Toutes ces Sociétés sont formées de leurs débiteurs mêmes, c'est-à-dire des propriétaires d'immeubles ou de biens fonciers qui ont contracté des emprunts. Ces sociétaires sont propriétaires de l'institution de crédit et l'administrent par l'intermédiaire de mandataires élus par eux et choisis dans leur sein. Les emprunts sont payés en obligations amortissables à long terme.

L'absence de tout genre d'autonomie dans le Royaume fit que

les Sociétés de Crédit, foncières et urbaines, prirent dans la vie sociale une place plus grande que celle qui leur revenait. Leurs directeurs élus, nommés Conseillers, étaient considérés jusqu'en 1906, c'est-à-dire jusqu'à l'institution de la Douma, comme investis d'un mandat représentatif de la nation entière. Aujourd'hui encore, on n'a pas cessé de voir en eux quelque chose de plus que les gérants de mutualités de crédit.

La plus puissante des sociétés de crédit hypothécaire qui existent en Pologne, la Société de Crédit Foncier du Royaume de Pologne, a plus de 180 millions de roubles (environ 480 millions de francs) placés en prêts hypothécaires. C'est presque exclusivement la grande propriété qui profite de ce crédit. La Société fait depuis longtemps des démarches pour obtenir l'autorisation d'étendre son activité à la petite propriété. Mais ces démarches se sont toujours heurtées à un refus formel du gouvernement russe, qui ne veut pas que les paysans soient introduits dans une société de crédit autonome et aient l'occasion de coopérer avec les représentants des classes polonaises supérieures, ne fût-ce que dans le domaine financier. En revanche, le gouvernement fonda une banque rurale, dont l'activité se limite à l'avancement de prêts pour l'achat de parcelles provenant du lotissement de grands biens fonciers. *Dans le gouvernement de Chelm, nouvellement formé pour les besoins de russification, la Banque Paysanne n'avance pas de fonds aux paysans polonais catholiques.* Les orthodoxes peuvent seuls profiter de son crédit.

L'application du principe de la coopération en Pologne est de date moins ancienne dans les autres domaines de la vie économique que dans celui du crédit. Les coopératives de consommation ne s'y développèrent qu'à partir du dernier quart du XIXe siècle et elles sont loin d'atteindre l'importance des mutualités de crédit. C'est dans le Royaume que leur état est le plus satisfaisant, bien qu'elles n'y aient pris une grande extension qu'au cours des

dernières années. Auparavant, les obstacles que les autorités russes opposaient à leur fondation étaient quasi insurmontables. Dans toutes les parties de la Pologne, les coopératives de consommation sont organisées en fédérations et celles-ci entretiennent des magasins centraux de marchandises en gros.

En ce qui concerne les coopératives de production en Pologne, un des plus brillants exemples de ce que peut l'union d'efforts communs dans ce domaine est la Verrerie Coopérative de Wyszkow. Fondée en 1906 par quarante ouvriers de Varsovie demeurés sans travail, elle eut des débuts très difficiles. Pourtant ses fondateurs ne se découragèrent pas et surent si bien mener les affaires de leur coopérative, qu'aujourd'hui elles sont dans un état florissant.

Les coopératives sont actuellement très nombreuses, aussi bien dans les villes que dans les campagnes. Il y a des villages dont les habitants, de simples paysans, sans autre aide que les conseils de leur curé, arrivèrent à créer une série de différentes coopératives de crédit, de consommation, de production, coopératives agricoles, etc., et à fonder, grâce aux revenus de ces associations, des institutions d'enseignement et de culture intellectuelle. Des exemples frappants de villages qui, par la voie de coopération, sont devenus florissants sont Albigowa, en Galicie, et Liskow, près de Kalisz, dans le Royaume.

Le système des voies de communication, un des principaux agents du développement du commerce, est loin d'être dans un état satisfaisant dans tout le pays. *Au temps de la République indépendante, au XVIIIe siècle, la poste polonaise jouissait d'une très bonne réputation. Plus tard, dans le royaume autonome, institué par le congrès de 1815, les communications en général, routes et postes, étaient aussi excellentes. C'est alors que le pays fut couvert d'un réseau de belles routes qui faisaient l'admiration des voyageurs français.* Mais après 1831,

l'état de choses empira comme d'ailleurs dans tous les domaines. A partir de cette date, *depuis que le gouvernement autonome fut remplacé par les autorités russes, les routes sont plus mal entretenues qu'en aucun autre pays de l'Europe occidentale ou centrale.* On n'en construit presque pas de nouvelles. La proportion de la longueur des routes comparée à l'étendue du territoire est de 73 kilomètres par 1000 kilomètres carrés. Pour 10,000 habitants, il n'y a que 6.7 kilomètres de routes de ce genre, de sorte que, sous ce rapport, le royaume se trouve au dernier rang de tous les pays de l'Europe occidentale et centrale. Quant à l'état de ces routes, il est indescriptible. Elles ne sont pour ainsi dire pas entretenues du tout. C'est là un des fléaux de la vie du Royaume, qui rend extrêmement difficile tout mouvement commercial en province et même toute activité économique et sociale en général. La nation polonaise n'y peut rien, étant aussi peu admise à se prononcer sur la question des voies de communication que sur toute autre matière. Il est même impossible de faire quoi que ce soit par voie d'initiative privée. *Le gouvernement russe oppose un refus formel à toutes les démarches qu'on tente auprès de lui en vue d'obtenir l'autorisation de fonder des sociétés privées, consacrées à la construction et à l'entretien des routes avec droit d'établir des péages pour couvrir les frais.*

De même, les postes et les télégraphes laissent beaucoup à désirer. Ils sont très chers. *Les bureaux de poste et de télégraphe sont si peu nombreux, que bien des localités en sont éloignées de quinze kilomètres ou plus.* Ce petit nombre de bureaux est d'autant plus déplorable que les lettres ne sont pas distribuées, mais que chacun est forcé d'aller les chercher soi-même au bureau. C'est aussi une des causes pour lesquelles les journaux ont peu de lecteurs en province.

En Galicie, l'état des communications était très mauvais dans

la première moitié du XIXe siècle. A partir de l'institution de l'autonomie galicienne et surtout depuis 1870, on déploya une activité très intense en vue de créer un réseau satisfaisant de bonnes routes. Le résultat atteint fut des meilleurs. Malgré de grandes difficultés économiques, le pays autonome trouva les moyens nécessaires à la construction et à l'entretien d'un réseau de chaussées excellentes. Depuis 1869 jusqu'à 1905, c'est-à-dire en trente-cinq ans, le gouvernement polonais de la Galicie autonome construisit 6531 kilomètres de chaussées. Ce résultat est d'autant plus satisfaisant que la Galicie est un pays de montagnes. L'état des postes et télégraphes ne laisse rien à désirer. Quant à la Pologne prussienne, les communications y sont dans le même état que partout en Allemagne, c'est-à-dire excellentes.

Le premier chemin de fer du Royaume, celui de Vienne, a été construit grâce aux efforts de gens privés, les industriels polonais Steinkeller et les frères Lubienski, qui, dès 1834, s'étaient mis à en étudier le tracé. Cette ligne, la plus importante de toutes, qui relie Varsovie à Cracovie et à la Galicie et dessert les centres industriels de Varsovie et de Lodz, ainsi que les bassins houillers de Dombrowa et de Silésie, fut terminée en 1848. De même les lignes construites plus tard dans le Royaume ont été projetées et construites grâce à l'initiative privée. En général, il y a encore très peu de chemins de fer dans cette partie de la Pologne, 3394 kilomètres en tout, soit 1 kilomètre de voie ferrée pour 37 kilomètres de territoire, ou 2.75 kilomètres de voie pour 10,000 habitants. De tous les pays d'Europe, seule la Serbie est dans une situation plus défavorable encore. Il y a des villes de plus de 30,000 habitants, par exemple Plock, qui sont loin de toute ligne ferrée. Certaines localités sont éloignées d'une centaine de kilomètres de la gare la plus proche, comme c'est le

cas des arrondissements de Tomaszow et de Bilgoraj, dans le gouvernement de Lublin. Si l'on considère que des distances pareilles doivent être franchies sur des routes mauvaises et défoncées, on demeurera saisi de l'énergie de la population qui, non seulement vit dans ces conditions, mais réussit encore à s'élever au point de vue économique. Quant à augmenter le réseau, il y a un obstacle infranchissable, le gouvernement russe s'opposant depuis longtemps, pour des raisons stratégiques, à l'établissement de toutes lignes nouvelles.

Actuellement, presque toutes les lignes sont devenues la propriété de l'Etat, dont l'administration laisse beaucoup à désirer. Chaque rachat de ligne ferrée marque une perte sensible pour les Polonais. On interdit immédiatement l'emploi de la langue polonaise dans l'administration de la ligne; les Polonais, fonctionnaires et ouvriers, sont licenciés et remplacés par des Russes. Les tarifs qu'on applique sur ces lignes favorisent l'exportation russe en Pologne au détriment de la production polonaise.

En Pologne prussienne, le réseau ferré se développe d'une manière satisfaisante. Mais au point de vue national, les chemins de fer sont synonymes de germanisation, tout y étant allemand. De la Galicie, on peut dire juste le contraire. Le gouvernement de Vienne lésina toujours sur les mises de fonds dans cette province et le réseau des voies ferrées y est loin d'être complet. Par contre, l'administration y est entre les mains de Polonais et assure l'existence d'un grand nombre d'employés de tous les grades.

La navigation sur la Vistule n'est pas aussi importante qu'on pourrait s'y attendre. Cela tient à ce que la plus grande partie du cours de ce fleuve n'est pas réglée, notamment celle qui traverse le Royaume. La vallée de la Vistule s'en ressent doublement, étant sujette à des inondations périodiques. Sur les

affluents de la Vistule, même les plus importants, la navigation est restreinte au flottage de bois au printemps. Anciennement, au temps de la Pologne indépendante et même du Royaume autonome (1815-30), la navigation fluviale tenait une place beaucoup plus grande dans la vie économique de la nation.



V. Culture intellectuelle.



L'ENCONTRE de la vie politique, différente dans chacune des trois parties de la Pologne selon la diversité des conditions imposées par les trois États copartageants, la vie intellectuelle et morale de la nation polonaise est une et indivisible. Elle puise ses ressources dans la conscience nationale que les revers n'ont jamais pu troubler et elle se manifeste dans une littérature, un art et une science profondément imbus du même esprit polonais.

Avant tout, c'est la langue polonaise qui lui donne cette indépendance et cette unité. Appartenant à la grande famille des langues slaves, elle diffère pourtant à tel point même de celles qui lui sont le plus étroitement apparentées, que l'étude d'un idiome slave quelconque est tout aussi difficile pour un Polonais que celle d'une autre langue étrangère, germanique ou romane. De plus, le polonais a été très fortement influencé, pendant près de mille ans, par le latin, ce qui n'a pas été le cas des autres langues slaves, et cette influence a laissé des traces indélébiles. Les Polonais emploient l'alphabet latin, à l'encontre d'une grande partie d'autres peuples de la même famille.

En général, *la civilisation polonaise constitue une des pro-*

vinces de la civilisation latine. La Pologne s'y rattache par toute son histoire et par sa religion catholique romaine.

Quant aux voies par lesquelles se répand l'instruction dans les masses et quant aux formes que prend l'organisation de la vie intellectuelle supérieure dans les trois parties de la Pologne, elles ne sont pas et ne peuvent être identiques, forcées qu'elles sont de s'adapter à des conditions politiques différentes.

L'idée de rendre l'instruction accessible à tous a été soutenue en Pologne dès la fin du XVIII[e] siècle. La COMMISSION d'ÉDUCATION en fut le partisan déclaré et fit faire de grands progrès à l'éducation des masses. Abandonnée après le troisième partage de la République, cette idée fut reprise avec la création du duché de Varsovie, c'est-à-dire au moment où une partie du pays eut reconquis son indépendance. *La « CHAMBRE D'ÉDUCATION DU DUCHÉ », ou ministère de l'instruction publique, dirigée par STANISLAS POTOCKI, promulga dès 1808 un arrêté ordonnant l'introduction de l'enseignement primaire universel et obligatoire et spécifiant les détails de son organisation. Certaines prescriptions de cet arrêté pourraient encore actuellement servir de modèles aux lois sur l'organisation de l'instruction publique.*

Après 1815, quand le Duché de Varsovie eut cessé d'exister, la partie de son territoire qui échut à la Prusse perdit ses droits politiques, mais garda certains avantages sous le rapport de l'instruction. Cette question avait déjà été résolue avec succès par le gouvernement prussien. C'est donc à partir du début du XIX[e] siècle que toute la population de la Pologne prussienne apprend à lire et à écrire. Des écoles y fonctionnent dans les plus humbles hameaux. Leur fréquentation est obligatoire, et depuis plusieurs années il n'y a plus d'illettrés dans ces provinces. La diffusion de la culture intellectuelle polonaise en est grandement facilitée, car on ne doit pas oublier que les



Ruines du château de Wilno.

vinces de la civilisation latine. La Pologne s'y rattache par toute son histoire et par sa religion catholique romaine.

Quant aux voies par lesquelles se répand l'instruction dans les masses et quant aux formes que prend l'organisation de la vie intellectuelle supérieure dans les trois parties de la Pologne, elles ne sont pas et ne peuvent être identiques, forcées qu'elles sont de s'adapter à des conditions politiques différentes.

L'idée de rendre l'instruction accessible à tous a été soutenue en Pologne dès la fin du XVIIIe siècle. La COMMISSION d'ÉDUCATION en fut le partisan déclaré et fit faire de grands progrès a l'éducation des masses. Abandonnée après le troisième partage de la République, cette idée fut reprise avec la création du duché de Varsovie, c'est-à-dire au moment où une partie du pays eut reconquis son indépendance. *La « CHAMBRE D'ÉDUCATION DU DUCHÉ », ou ministère de l'instruction publique dirigée par STANISLAS POTOCKI, promulga dès 1808 un arrêté ordonnant l'introduction de l'enseignement primaire universel et obligatoire et spécifiant les détails de son organisation. Certaines prescriptions de cet arrêté pourraient encore actuellement servir de modèles aux lois sur l'organisation de l'instruction publique.*

Après 1815, quand le Duché de Varsovie eut cessé d'exister, la partie de son territoire qui échut à la Prusse perdit ses droits politiques, mais garda certains avantages sous le rapport de l'instruction. Cette question avait déjà été résolue avec succès par le gouvernement prussien. C'est donc à partir du début du XIXe siècle que toute la population de la Pologne prussienne apprend à lire et à écrire. Des écoles y fonctionnent dans les plus humbles hameaux. Leur fréquentation est obligatoire, et depuis plusieurs années il n'y a plus d'illettrés dans ces provinces. La diffusion de la culture intellectuelle polonaise en est grandement facilitée, car on ne doit pas oublier que les



Ruines du château de Wilno.

écoles primaires de la Pologne prussienne ne sont devenues allemandes qu'à partir de 1873, qu'auparavant elles étaient polonaises, et qu'ainsi la culture nationale avait eu le temps de pénétrer les masses du peuple au point de les rendre réfractaires à la germanisation. La conséquence de la diffusion des lumières en Pologne prussienne fut que les habitants de ces provinces lisent infiniment plus de livres et de journaux qu'en aucune autre partie de la Pologne et que la presse populaire y a atteint une importance et une influence de premier ordre. Nulle part ailleurs en Pologne il ne se publie autant de périodiques à bon marché, comptant un si grand nombre de lecteurs. Par exemple la *Gazette de Grudziondz,* journal polonais paraissant à Grudziondz, près de Gdansk (Dantzig), simple ville de province, est éditée à cent mille exemplaires. C'est qu'en Pologne prussienne il n'existe pas, pour ainsi dire, une seule famille qui ne soit abonnée à quelque journal. Aussi la conscience nationale du peuple et sa solidarité dans la lutte contre le germanisme ont atteint un très haut degré, de même que l'activité économique polonaise indépendante des Allemands.

Actuellement l'école est germanisée à un tel point que tout enseignement polonais en est banni, *et que même toute manifestation de sentiments polonais de la part des enfants est réprimée. Ils ne peuvent pas échanger quelques mots en polonais sans encourir des punitions sévères.* Le personnel enseignant est presque sans exception composé d'Allemands. Il est très difficile aux Polonais de lutter contre cette action germanisatrice de l'école. Tous les enfants polonais sont forcés de fréquenter une école allemande officielle, à moins que leurs parents n'aient les moyens de leur payer des professeurs particuliers; et même ces rares enfants fortunés sont obligés de suivre exactement le programme des écoles publiques et d'apprendre

tout en allemand. Le contrôle est rigoureux, les inspecteurs ne reculent pas même devant l'ingérence dans la vie privée des familles et des pénalités sévères sont appliquées aux réfractaires. Pourtant, l'enseignement particulier du polonais est organisé en grand. L'obligation de donner aux enfants une instruction polonaise est érigée en principe moral et une propagande très active se fait en sa faveur dans le peuple. Depuis que le polonais a été définitivement banni des écoles, tous les journaux de la Pologne prussienne portent en manchette en première page les mots : « APPRENONS A NOS ENFANTS A LIRE ET A ÉCRIRE EN POLONAIS. » Cet appel est sans cesse présent à l'esprit et aux yeux de tous les lecteurs, et le principe qui y est énoncé ne demeure pas lettre morte. Une fois rentrés chez eux, bien que fatigués par un long travail à l'école étrangère, les enfants se mettent à apprendre la grammaire polonaise avec un entrain admirable. On réunit plusieurs familles et des gens de bonne volonté se chargent de l'enseignement, naturellement sans aucune rétribution. *Tout ceci a lieu clandestinement, car l'enseignement libre est rigoureusement interdit en Pologne prussienne.* Il est nécessaire de déjouer la police, ce qui a lieu tous les jours en dépit d'une stricte surveillance sur toute l'étendue de la Pologne prussienne.

Le système scolaire prussien a tellement exaspéré la population, qu'elle essaya de se servir de *la grève des écoliers comme d'une arme défensive.* On cessa d'envoyer les enfants à l'école, mais cette action, sévèrement réprimée, n'aboutit à aucun résultat. Le célèbre procès de Wrzesnia (Wreschen), qui est encore présent à toutes les mémoires, a dévoilé la cruauté des instituteurs prussiens et le martyre des enfants polonais.

L'histoire de l'enseignement primaire est toute autre dans la partie de l'ancienne République dont fut formé le « Royaume de Pologne ». Dans les premières années de l'existence du nou-

vel État on y continua à travailler dans le sens indiqué au temps du Duché de Varsovie. Plus tard, la réaction ayant pris le dessus, on ne fonda plus d'écoles nouvelles, et la diffusion de l'instruction fut arrêtée. Après avoir écrasé la révolution de 1830, *le gouvernement russe abolit même l'obligation formelle de fréquenter les écoles, et commença à fermer les écoles rurales.* Le gouvernement de l'Empereur Nicolas I[er] se défiait de l'instruction et la Russie de ce temps n'avait point d'écoles villageoises. C'est seulement sous le règne d'Alexandre II, quand un Polonais, le marquis Wielopolski, fut de nouveau mis à la tête de l'enseignement du Royaume, qu'on se mit à réorganiser les écoles primaires avec l'appui enthousiaste du grand public. Après l'effondrement de l'insurrection polonaise de 1863, l'Empereur Alexandre II promulga un ukase dit Ukase de Jugenheim, où il garantissait le développement ultérieur de l'enseignement primaire polonais. Malgré la décision impériale, l'appui que les autorités prêtaient à la cause de l'instruction du peuple était pour ainsi dire nul. D'autre part, elles se montraient résolument hostiles à tout ce qui donnait à l'école un caractère polonais, jusqu'à ce qu'en 1886 une loi ait rendu le russe obligatoire dans l'enseignement de tous les objets du programme, même dans l'enseignement superficiel de la langue polonaise.

Malgré l'augmentation constante du chiffre de la population, le nombre des écoles demeura à peu près stationnaire jusqu'en 1908. A cette date, la Douma vota une loi sur l'établissement graduel d'un nombre d'écoles proportionné aux besoins de la population, afin de rendre l'instruction primaire accessible à tous les citoyens de l'Empire. Des crédits considérables furent affectés à la réalisation de ce programme et, depuis, le nombre des écoles augmenta en Pologne ; toutefois il est loin d'être suffisant : en 1911, il n'y avait encore dans le Royaume que 4659

écoles avec 338,433 élèves. Ainsi la proportion entre le nombre des enfants qui fréquentent les écoles primaires et le chiffre général de la population n'est que de deux et demi pour cent. La raison de cet état de choses est la défiance justifiée du peuple envers les écoles primaires telles que la loi de 1908 les a instituées. Ce sont en effet des écoles russes et leur activité a pour but la russification. La loi de 1908 n'a autorisé l'emploi du polonais que dans l'enseignement religieux et dans celui de la grammaire polonaise. De plus, il est permis aux maîtres de s'aider du polonais dans l'enseignement du calcul, mais seulement dans la classe inférieure. Ces concessions dérisoires sont loin de satisfaire les exigences des Polonais, aussi le peuple évite-t-il les écoles primaires publiques.

Il va de soi que le manque d'écoles, ainsi que l'enseignement tendancieux qui se donne dans celles qui fonctionnent, ont des suites funestes pour la propagation de l'instruction. A cet égard, la Pologne russe est loin d'égaler la Pologne prussienne. Les illettrés y sont encore en tel nombre que la question de l'instruction primaire est devenue une des plus importantes questions nationales. On ne peut la résoudre qu'en multipliant les leçons particulières, en réunissant les enfants pour leur inculquer les éléments de l'instruction et en fondant des écoles libres. C'est ce qu'on fait, malgré de nombreuses difficultés. *Les autorités russes considèrent l'enseignement en dehors des écoles autorisées comme un délit, qui est puni de prison et d'amende par l'administration. D'une part la police, de l'autre, une autorité spécialement instituée qui se nomme « Inspection Scolaire », veillent à ce que rien ne soit enseigné en dehors des écoles autorisées. L'Inspection Scolaire veille de même à ce qu'aucune idée polonaise ne vienne se mêler à l'enseignement des écoles.* Malgré cela, l'enseignement clandestin fleurit en Pologne russe depuis quarante ans et a pris une grande extension. C'est à

cet enseignement qu'on est redevable du fait qu'en trente ans, de 1880 à 1910, bien que le nombre des écoles, au lieu d'augmenter, ait diminué en proportion de l'accroissement de la population, le chiffre des illettrés se soit abaissé de vingt-cinq pour cent. (Au début de cette période 75 % de la population ; à la fin 50 %.)

Quand en 1905, l'année de la Révolution russe, il fut devenu relativement facile de fonder des associations, les Polonais en profitèrent immédiatement pour organiser une grande ligue d'enseignement sous le nom d'ASSOCIATION MATERNELLE DES ÉCOLES POLONAISES (début de 1906). Elle vécut à peine dix-huit mois, mais elle eut le temps d'obtenir un succès éclatant. *Le nombre de cercles ou organisations locales de l'association atteignit près de neuf cents. Elle comptait 116,341 membres. La « Maternelle » prit une telle importance qu'elle ne pouvait plus être considérée comme une société privée, mais comme une institution nationale d'enseignement.* Naturellement le gouvernement russe considérait d'un mauvais œil une organisation polonaise aussi puissante, et, dès que la réaction l'emporta en Russie, il ferma l'Association, ainsi que tous ses cercles et tous les établissements qu'elle avait fondés. Peu après, les autres associations d'enseignement furent fermées, elles aussi. Actuellement, aucune association polonaise n'est autorisée à fonder des écoles, malgré les statuts revisés et approuvés par les autorités. Les Polonais ont donc été forcés d'en revenir à l'enseignement clandestin.

Ajoutons qu'en vue d'entraver l'assimilation des Juifs aux Polonais, le gouvernement a banni tout enseignement polonais des écoles juives, et qu'il en a écarté même les instituteurs polonais. Des Juifs ou des Russes peuvent seuls y professer.

En Pologne autrichienne, le niveau de l'enseignement primaire était très bas avant l'institution de l'autonomie de la

Galicie, mais aussitôt après, la question de l'instruction primaire fut placée au premier rang des préoccupations du pays. La Diète accorda tous les crédits nécessaires et le Conseil autonome scolaire qui régissait l'instruction publique, travailla sans relâche à organiser un nombre suffisant d'écoles et surtout d'écoles primaires. Il n'y a plus qu'une commune sur cent qui n'ait point d'école, et en Galicie les communes ne comptent qu'un village. *En l'année scolaire 1910-11, la Galicie comptait 5412 écoles primaires avec 1,041,082 élèves, c'est-à-dire environ 13 % de la population totale — cinq fois plus que le Royaume.* La fréquentation de l'école est obligatoire dans toutes les communes qui en possèdent une. L'enseignement est polonais dans les écoles destinées aux Polonais, ruthène dans les communes à majorité ruthène.

Les choses vont moins bien dans le Duché de Cieszyn (Teschen). L'enseignement primaire y est aussi obligatoire, mais comme, dans bien des communes, les Allemands sont maîtres et que les autorités inclinent à les favoriser, il y a trop peu d'écoles de langue polonaise par rapport au nombre de celles de langue allemande. Une ligue, l'ASSOCIATION SCOLAIRE MATERNELLE DU DUCHÉ DE CIESZYN, tâche de remédier à cet état de choses. Elle dispose de fonds que les autres parties de la Pologne lui envoient en abondance, et qu'elle emploie à fonder et à entretenir des écoles polonaises dans les communes où on ne peut obtenir la fondation d'une école publique. En Galicie il existe une grande ligue analogue, l'Association pour l'encouragement des Écoles primaires. L'enseignement public ayant dans cette province un caractère national, l'association tâche de lui venir en aide en fondant des écoles, des cours et des bibliothèques, et elle rend de grands services à cet égard.

L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE est aussi très bien organisé en Galicie. Il est polonais, sauf dans une partie des écoles de la Galicie orientale qui sont ruthènes. On compte en tout 61 gymnases ou écoles secondaires à programme classique, 15 écoles secondaires modernes, 81 écoles professionnelles de premier et de second degré. Dans le Duché de Cieszyn, l'organisation de l'enseignement secondaire polonais rencontre les mêmes difficultés que l'enseignement primaire. *Toutes les écoles polonaises de cette province sont dues à des particuliers.* Ainsi, le gymnase polonais de Cieszyn, qui existe depuis 1896, et l'école polonaise moderne d'Orlowa ont été fondées par l'Association Maternelle. Il a fallu de longues démarches et bien des luttes de la part du Club polonais au Parlement de Vienne pour que l'État se décidât à prendre le gymnase polonais de Cieszyn à son compte.

Les écoles secondaires du Royaume de Pologne ont été entièrement russifiées à partir de 1869. Depuis cette date, tous les objets du programme, sauf la religion catholique et pendant quelque temps la langue polonaise, furent enseignés en russe. Le polonais fut mis au rang des branches facultatives, de sorte que les élèves étaient obligés d'étudier leur langue maternelle en dehors des classes régulières et en russe. Presque tous les professeurs sont des Russes. *Dans tout le Royaume il n'y a que vingt-trois gymnases, ce qui, par rapport au chiffre de la population, constitue à peine le quart du nombre des écoles du même type en Galicie. Les écoles modernes sont au nombre de quatre, les écoles professionnelles deux à peine.* Il s'en faut donc de beaucoup que les besoins du pays soient satisfaits au point de vue de l'instruction secondaire, tant pour la quantité

des écoles que pour leur qualité. Ce dernier point surtout mécontentait les Polonais, qui voulaient avant toute chose avoir des écoles à eux, pour ne plus voir leurs enfants exposés au mépris et à la brutalité des maîtres étrangers et hostiles à leur langue et à leur nationalité, des écoles où les droits de leur langue seraient reconnus. Ainsi, lorsqu'en 1905 l'ancien régime commença à chanceler sous la poussée révolutionnaire, *la jeunesse polonaise abandonna en masse les écoles russes et se mit à organiser des cours d'enseignement polonais.* Bientôt les écoles de l'État furent désertées. Cette grève n'obtint qu'un succès partiel. On ne parvint pas à faire régner le polonais dans l'enseignement des écoles de l'État, mais on conquit au moins le droit de fonder des écoles polonaises libres. Les Polonais en profitèrent dans une large mesure et la jeunesse polonaise passa, presque sans exception, dans ces nouvelles écoles qui sont actuellement les principaux foyers d'instruction secondaire dans le pays.

L'organisation de l'enseignement libre en Pologne mérite une mention spéciale. Comme il est interdit de fonder des associations en vue d'entretenir des écoles, celles-ci appartiennent toutes à des particuliers, mais le public les subventionne sous diverses formes. Les écoles ainsi fondées ont beaucoup de difficultés à vaincre. Non seulement elles ne jouissent d'aucun appui de la part des autorités, mais au contraire elles ont à lutter sans cesse contre les obstacles que l'Inspection scolaire, qui a le droit de s'ingérer dans tous les détails, se fait un devoir d'accumuler. La moindre chose exige une autorisation spéciale de l'Inspection, dont les ordres doivent être observés à la lettre sous peine de fermeture de l'établissement. *Il arrive fréquemment que des écoles sont fermées pour des fautes illusoires, sans avoir même transgressé les arrêtés des autorités.* D'autre part, le diplôme des écoles polonaises libres ne confère pas le droit d'inscription aux universités ni aux autres écoles supé-

rieures de la Russie et il ne jouit pas des mêmes privilèges que les diplômes des écoles de l'État au point de vue du service militaire. Cependant, les universités polonaises de la Galicie, les universités suisses, belges, françaises et autrichiennes ont reconnu les diplômes des écoles polonaises libres comme équivalents à ceux que délivrent les écoles de l'État, ce qui constitue une preuve suffisante de la valeur de l'enseignement libre en Pologne.

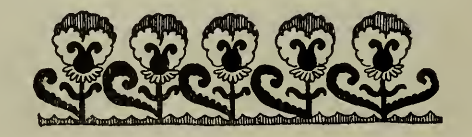
Toutes ces limitations n'empêchent pas les parents et les jeunes gens polonais de préférer l'école polonaise à l'école russe, bien que celle-ci coûte moins cher. C'est que tout le monde en Pologne est convaincu que l'enseignement et l'éducation nationale sont la base du développement moral et intellectuel des générations futures. *Le nombre des écoles polonaises secondaires de garçons est très supérieur à celui des écoles de l'État. Il s'élève à plus de cinquante. Au 1er janvier 1913, il y avait en tout deux cent quarante-sept écoles libres polonaises de tous genres pour garçons et pour jeunes filles.* Le nombre des élèves des deux sexes était de 50,079. Il y avait aussi huit cent vingt-sept écoles primaires libres avec 57,890 élèves. Le public ne ménage pas ses subventions aux écoles polonaises et les aide même à construire des bâtiments scolaires. Actuellement, certaines écoles polonaises de Varsovie et de la province ont des locaux modèles, de même, d'ailleurs, que beaucoup d'autres établissements d'utilité publique, institutions d'assistance, etc. Et c'est toujours le public qui fournit les fonds nécessaires.

La guerre actuelle a été pour les écoles libres polonaises du Royaume une occasion de prouver leur vitalité. Le pays entier est devenu le théâtre d'opérations de guerre, la machine administrative est entièrement désorganisée, la direction des affaires publiques est passée aux mains des autorités mili-

taires. Les écoles de l'État ont toutes fermé leurs portes. Cependant, les écoles libres polonaises ont fonctionné presque sans interruption, aussi bien dans la partie du pays occupée par les armées austro-allemandes que dans celle où les Russes se maintenaient encore. Partout les professeurs abandonnaient volontairement une partie de leurs honoraires, et se contentaient du strict minimum, pourvu que les écoles ne fussent pas obligées de fermer.

A côté des écoles libres polonaises de culture générale, il y a des écoles libres professionnelles et des écoles libres primaires.

En Pologne prussienne le nombre des écoles secondaires est très grand, et sous ce rapport ne le cèdent en rien à la Galicie. Les écoles professionnelles de tout genre y sont même plus nombreuses qu'en Pologne autrichienne. Toutes ces écoles sont des établissements allemands, le personnel enseignant y est allemand et *elles se font un devoir de germaniser les élèves. La langue polonaise en est rigoureusement proscrite et la fondation d'écoles polonaises n'est pas autorisée.* Les Polonais luttent contre la germanisation par l'enseignement secondaire de la même manière que contre la germanisation par l'enseignement primaire. La langue, la littérature et l'histoire de la Pologne sont apprises à la maison, dans des leçons particulières clandestines. Les élèves des classes supérieures apprennent l'histoire de leur pays sans professeurs, en se réunissant en petits groupes d'enseignement mutuel que les autorités ne cessent de traquer.



ES UNIVERSITÉS. — Sur les territoires de l'ancienne Pologne occupés par la Russie il y a eu deux universités polonaises, celle de Varsovie et celle de Wilno. Toutes deux furent fermées par le gouvernement russe après la révolution de 1831. En 1862, l'arrivée au pouvoir du marquis Wielopolski fit revivre celle de Varsovie sous le nom d'ÉCOLE PRINCIPALE. Elle ne fonctionna que sept ans, mais elle a eu le temps de bien mériter de la science polonaise et de la culture du pays. Beaucoup d'hommes éminents ont été ses élèves et certains d'entre eux sont encore actifs dans divers domaines de la vie nationale, par exemple Henryk Sienkiewicz.

En 1869, l'École Principale fut fermée par ordre du gouvernement sans que la société polonaise eût fourni le moindre prétexte à cette mesure. Elle fut remplacée par une école russe. *Cet établissement, nuisible au point de vue national, était en outre au-dessous des plus modestes exigences au point de vue de l'enseignement. Aussi eut-il peu d'étudiants.* La jeunesse polonaise, quand elle le pouvait, allait de préférence étudier aux universités polonaises de la Galicie ou bien à l'étranger.

Il y a encore à Varsovie une École polytechnique (école supérieure technique) et une école vétérinaire. A Pulawy, à peu près à mi-chemin entre Varsovie et Lublin, fonctionne une école supérieure agronomique et forestière. *Toutes ces écoles sont russes.*

En 1905, les étudiants polonais abandonnèrent en masse tous ces établissements d'enseignement supérieur et le gouvernement fut obligé de les fermer. Il les rouvrit trois ans après, en 1908, mais les étudiants polonais n'y revinrent pas, sauf de rares exceptions. Pour remplir les auditoires, le gouverne-

ment fut obligé de faire appel aux jeunes gens russes, et comme il n'y en a pas assez en Pologne pour justifier l'existence de plusieurs établissements d'enseignement supérieur, il fallut les recruter au fond de la Russie. Dans ce but, le gouvernement accorda aux Russes des facilités extraordinaires pour entrer à l'Université de Varsovie; *il alla jusqu'à y admettre les élèves des séminaires orthodoxes, qui ont une instruction très rudimentaire et ne sont admis dans aucune des universités de la Russie.* La présence de tant d'auditeurs aussi mal préparés obligea les professeurs à abaisser le niveau de leurs cours, ce qui amena fatalement la décadence scientifique de tout l'établissement. Quant à la jeunesse polonaise, elle fréquente plusieurs établissements fondés après 1905. Ce sont : les Cours scientifiques ou Université polonaise, les Cours agronomiques et industriels, une École de mécanique et de technologie, les Cours commerciaux et les Cours de pédagogie, qui sont autant d'écoles supérieures libres polonaises. Toutes ont leur siège à Varsovie, et toutes fonctionnent grâce aux sacrifices que s'impose la société polonaise, sans que l'État ou les municipalités aient la moindre part à leur entretien. Comme les élèves diplômés des écoles secondaires polonaises, ceux des écoles supérieures n'ont aucun droit et aucun privilège, à moins de subir des examens en russe dans les établissements de l'État. Une partie de la jeunesse de la Pologne russe étudie à l'étranger, en France, en Belgique, en Allemagne, en Suisse et en Russie. La plupart fréquente les universités et l'École polytechnique de la Pologne autrichienne. Aussi, les anciennes universités de Cracovie et de Lwow, dont la première compte plus de cinq cents ans d'existence, tandis que la seconde fêtait en 1913 son deux cent cinquantième anniversaire, sont des foyers de culture intellectuelle qui rayonnent sur toute la Pologne.

L'enseignement de ces deux universités est au niveau de

celui des institutions les plus renommées de l'Europe. L'Université de Cracovie se distingue surtout par l'enseignement des mathématiques, des sciences exactes et de la médecine. Les lettres, l'histoire et le droit sont particulièrement en honneur à Lwow. La première de ces universités compte plus de trois mille étudiants, la seconde cinq mille quatre cents en chiffres ronds. Il existe encore à Lwow un Institut polytechnique, dont il a été question dans le chapitre sur l'industrie, et une École forestière. A Dublany, près de Lwow, il y a un Institut agronomique.

En Pologne prussienne, l'Ecole polytechnique de Wrzeszcz (Langfuhr) près de Gdansk (Dantzig) mérite seule le nom d'établissement d'enseignement supérieur. On ne peut guère en dire autant de l'Académie de Poznan (Posen) qui n'a pas d'enseignement organisé et où les professeurs font des conférences devant un grand public, dans le but de vulgariser la science allemande et de faire de la propagande germanique. La jeunesse polonaise des provinces en question est forcée de fréquenter les universités d'Allemagne, où elle est loin de jouir des mêmes libertés que les étudiants allemands. Les universités de Prusse *interdisent notamment toute association entre étudiants polonais, même celles qui n'ont aucun caractère politique.*



ES INSTITUTIONS SCIENTIFIQUES. — La première académie polonaise ayant existé à Varsovie au temps du Duché et du Royaume de Pologne sous le nom de Société des Amis des Sciences, fut dissoute par le gouvernement russe en 1831. Pendant longtemps, il n'y eut aucune institution qui réunît les savants de la Pologne entière et fût le centre intellectuel et scientifique de la nation.

Après que la Pologne autrichienne eut enfin conquis son autonomie, la Société des sciences de Cracovie, qui n'avait auparavant qu'une importance locale, fut érigée en Académie des Sciences et devient le foyer de l'activité scientifique de toutes les trois parties de la Pologne. L'État autrichien lui sert une subvention assez modeste, mais elle est richement dotée grâce aux dons et aux legs des particuliers. Les fonds considérables dont elle dispose sont employés entièrement à l'avancement de la science nationale; en plus des donataires ont institué des bourses que l'Académie accorde à la jeunesse studieuse. L'Académie publie des travaux scientifiques, des mémoires, elle organise des expéditions, entretient des laboratoires, etc. Elle a surtout édité les sources de l'histoire polonaise et fait faire des progrès immenses à la connaissance des monuments de l'art ancien en Pologne. L'Académie entretient à Paris une Mission scientifique polonaise, qui a une riche bibliothèque et de belles collections. L'Académie de Cracovie est membre de l'Association des Académies, dont le siège est à Vienne, et une partie des travaux que se sont partagés ces institutions lui a été confiée. Elle édite notamment les écrits des Pères grecs de l'Église.

La Pologne russe ne pouvait songer à fonder la plus modeste société scientifique avant 1905, mais dès qu'il fut possible d'obtenir les autorisations indispensables, on se mit à l'œuvre. Dès 1906, les sociétés scientifiques de Varsovie et de Wilno sont créées et la province suit cet exemple. Les associations, surtout celles des deux capitales, atteignent en peu de temps des résultats qui, dès maintenant, leur permettent de tenir un rang honorable parmi les académies des autres pays, sans que les pouvoirs publics ni les municipalités aient rien fait pour leur venir en aide. Les dons volontaires du public subviennent à tout, et telle est la générosité d'un pays, peu riche en somme, dès qu'il s'agit d'une institu-

tion d'utilité nationale, que les deux sociétés en question disposent aujourd'hui chacune d'un immeuble où sont placés leurs collections, leurs bibliothèques et leurs laboratoires, et qu'elles peuvent faire face aux frais de travaux scientifiques considérables. En Pologne prussienne, il existe deux sociétés analogues, la Société des Amis des Sciences de Poznan, pour la Posnanie, et la Société Savante de Torun (Thorn), pour la Prusse occidentale. Les sociétés savantes de la province correspondent aux associations analogues en Allemagne et en France et peuvent être comparées à celles qui réunissent les spécialistes et les curieux de la science dans les chefs-lieux des départements français. Il existe encore en Pologne nombre de sociétés savantes spéciales, d'historiens, d'antiquaires, des sciences exactes, de médecine, de droit, de technique, etc. Certaines ont des mérites qui ne datent pas d'hier, telle la Société médicale de Varsovie, qui existe depuis quatre-vingt-dix ans et qui s'est signalée par le nombre et la valeur de ses travaux. *Malgré les frontières des États entre lesquels la Pologne est partagée, toutes ces associations et tous ces centres de travail constituent un seul édifice, dont L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE CRACOVIE est le couronnement.* Toute leur activité est animée d'une seule pensée, celle d'enrichir et de perfectionner la science nationale.

En vue de coordonner les efforts des savants polonais et de régler leur activité, des congrès réunissent à intervalles réguliers tous les spécialistes d'une discipline scientifique venant des trois parties de la Pologne. *Le gouvernement russe ne consentit jamais à autoriser ces congrès, sauf une seule fois, pendant la période révolutionnaire, quand un congrès de psychiatres, de spécialistes des maladies nerveuses et de psychologues se réunit à Varsovie. Depuis que le gouvernement prussien a, lui aussi, interdit toute réunion de caractère polo-*

nais sur son territoire, tous les congrès ont lieu en Pologne autrichienne.

L'importance de ces congrès est non seulement scientifique, mais aussi sociale dans la plus large acception du mot. Beaucoup ont d'ailleurs un caractère à la fois scientifique et pratique. Ainsi, c'est le congrès des juristes et des économistes polonais qui, le premier, émit le vœu de fonder une institution pour le morcellement des terres afin de lutter contre la commission de colonisation prussienne. Il s'ensuivit la création de la Banque Foncière de Poznan, qui a rendu de grands services à la cause de la défense de la terre polonaise et dont les capitaux ont été fournis par les trois parties de la Pologne.

Il y a encore en Pologne des institutions qui ont pour but d'offrir l'appui financier indispensable aux travaux scientifiques et aux études spéciales. L'une d'elles est la Caisse de secours aux personnes qui travaillent dans le domaine de la science, appelée Caisse Mianowski, du nom de celui qui l'a fondée à Varsovie il y a une quarantaine d'années. Sa fonction est de fournir une aide pécuniaire aux savants pour leur permettre de continuer leurs études et de couvrir les frais d'édition de leurs écrits. Modeste au début, cette caisse s'enrichit de nombreux legs et joue un rôle de premier ordre dans l'organisation scientifique polonaise. Grâce à son appui, il devint possible d'entreprendre et de mener à bien un grand nombre de publications qui ailleurs sont subventionnées par l'État ou les municipalités. En Pologne prussienne fonctionnent des institutions d'un autre ordre, ayant pour but de fournir des bourses aux étudiants des écoles supérieures : la Société Marcinkowski d'aide aux étudiants, en Posnanie, et une société analogue en Prusse Occidentale. Elles ont bien mérité de la patrie en fournissant aux jeunes gens pauvres les moyens de faire leurs études universitaires, et en contribuant ainsi à fortifier en

Pologne prussienne la classe des travailleurs intellectuels.

Grâce à toutes ces institutions, la vie scientifique polonaise est active et s'épanouit rapidement, bien que l'État ne subventionne les établissements scientifiques polonais qu'en Pologne autrichienne. Le nombre et le niveau des périodiques spéciaux, consacrés à diverses disciplines scientifiques, ainsi que le nombre des sociétés savantes que nous venons de citer, en sont une preuve suffisante.

LES BIBLIOTHÈQUES ET LES MUSÉES sont plus lents à se développer en Pologne que les sociétés savantes. Le sort des collections publiques n'est jamais assuré par les conditions politiques de ce pays. En Pologne russe, surtout, les collections les mieux protégées par leurs actes de fondation ont été plus d'une fois confisquées et expédiées en Russie. Tel fut le sort de la riche bibliothèque publique fondée à Varsovie par les frères Zaluski dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. Après les démembrements de la Pologne, elle alla enrichir Petrograd et ses 300,000 volumes constituent le fond principal de la Bibliothèque publique impériale. De même les belles collections historiques et artistiques que les princes Czartoryski avaient réunies à Pulawy, furent perdues pour la Pologne après 1831; on n'en sauva qu'une partie qui fut transportée à Cracovie. Les bibliothèques universitaires de Varsovie et de Wilno, ainsi que celle de l'École supérieure de Krzemieniec furent aussi saccagées à la même époque. Actuellement, il existe à Varsovie une bibliothèque de l'Université, appartenant à l'État, plusieurs grandes bibliothèques privées, et enfin une Bibliothèque publique, fondée en 1906, entretenue et enrichie sans cesse par une société dont elle est la propriété. Toutes ces bibliothèques sont

destinées aux études scientifiques. La vulgarisation se fait par la voie de cabinets de lecture, qui prêtent les livres aux lecteurs gratuitement ou moyennant une rétribution extrêmement modique. Entretenus par plusieurs sociétés, ces établissements sont répartis dans tous le quartiers.

La plus grande bibliothèque polonaise est la BIBLIOTHÈQUE JAGELLONNE, à Cracovie, justement célèbre aussi par son bel édifice gothique; elle compte plus d'un demi-million de volumes et beaucoup de manuscrits. Cracovie possède en outre beaucoup d'autres bibliothèques, comme celle du MUSÉE DES PRINCES CZARTORYSKI, de L'ACADÉMIE, etc. A Lwow, la première place revient à l'INSTITUT NATIONAL OSSOLINSKI, qui est à la fois un musée et une bibliothèque. Poznan possède la BIBLIOTHÈQUE RACZYNSKI et celle de la SOCIÉTÉ DES AMIS DES SCIENCES; en outre en Posnanie il faut citer la bibliothèque des comtes DZIALYNSKI à KORNIK. Parmi les bibliothèques moins riches qui se trouvent dans les villes de province, citons celle de la SOCIÉTÉ DES SCIENCES DE WILNO.

Les plus riches musées se trouvent à Cracovie. Le MUSÉE NATIONAL POLONAIS occupe la première place; puis viennent le musée des princes Czartoryski, le musée Czapski, la Maison de Matejko, etc. A Lwow, outre le musée Ossolinski, mentionné plus haut, il y a le MUSÉE DZIEDUSZYCKI qui se distingue par la richesse de ses collections d'histoire naturelle dont certaines pièces sont uniques au monde. Il y existe aussi un Musée Industriel Municipal, une Galerie Municipale de Peinture, les collections de l'Hôtel Jean Sobieski et de la Maison des Lozinski. La municipalité de Varsovie possède des collections d'art, qui ne peuvent être exposées dans leur totalité faute de local approprié. Il y a dans la même ville un Musée d'Industrie et d'Agriculture, un Musée des Arts et Métiers, un Musée d'Art et

d'Industrie populaires et des collections privées. A Poznan il y a un musée réuni par la Société des Amis des Sciences. En province, il y a aussi des collections souvent très importantes.

De plus, dans toutes les grandes villes de Pologne, des sociétés d'Encouragement aux Arts organisent des expositions permanentes de sculpture et de peinture, et réunissent des collections. Les plus importantes sont celles de la Société de Varsovie.

Hors de la Pologne, il existe un Musée Polonais avec une riche bibliothèque à RAPPERSWIL, près de Zurich. Son but est de faire connaître aux étrangers qui visitent en si grand nombre la Suisse, l'histoire de la Pologne et de sa civilisation. Ce Musée a été fondé par des particuliers et il s'enrichit de dons et de contributions volontaires. Une BIBLIOTHÈQUE POLONAISE existe aussi à PARIS (100,000 volumes). Un MUSÉE ADAM MICKIEWICZ, consacré aux souvenirs du grand poète national, y est annexé.

Mentionnons encore à Zakopane le MUSÉE DE TATRA, au pied des montagnes de ce nom. Il contient d'intéressantes collections ethnographiques et d'histoire naturelle.

Depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle Varsovie possédait un THÉATRE POLONAIS permanent. Actuellement elle en possède huit et deux institutions musicales qui donnent des concerts réguliers. Des théâtres permanents existent aussi à Lwow, à Cracovie, à Poznan et à Wilno. Les grandes villes de province ont des salles de théâtre qu'elles louent aux troupes en tournées.

LES BEAUX-ARTS sont fort cultivés en Pologne et s'y trouvent en pleine floraison. A Cracovie et à Varsovie il existe des écoles de beaux-arts dont la première porte le titre d'ACADÉMIE. Elle eut longtemps pour directeur le plus grand des peintres polonais, Jean Matejko, peintre d'histoire, dont les

œuvres ont été glorifiées, comme elles le méritent, par la critique européenne. L'école de Varsovie est de création récente. On est naturellement redevable de sa fondation et de son entretien à des particuliers. Nombre d'artistes polonais étudient aussi à Paris, à Rome, à Munich et dans les autres foyers artistiques.

La musique, dont le plus grand des compositeurs polonais, Chopin, fut la gloire au cours du siècle écoulé, est très cultivée en Pologne et elle y compte des compositeurs et des virtuoses de premier ordre, tels que Paderewski.



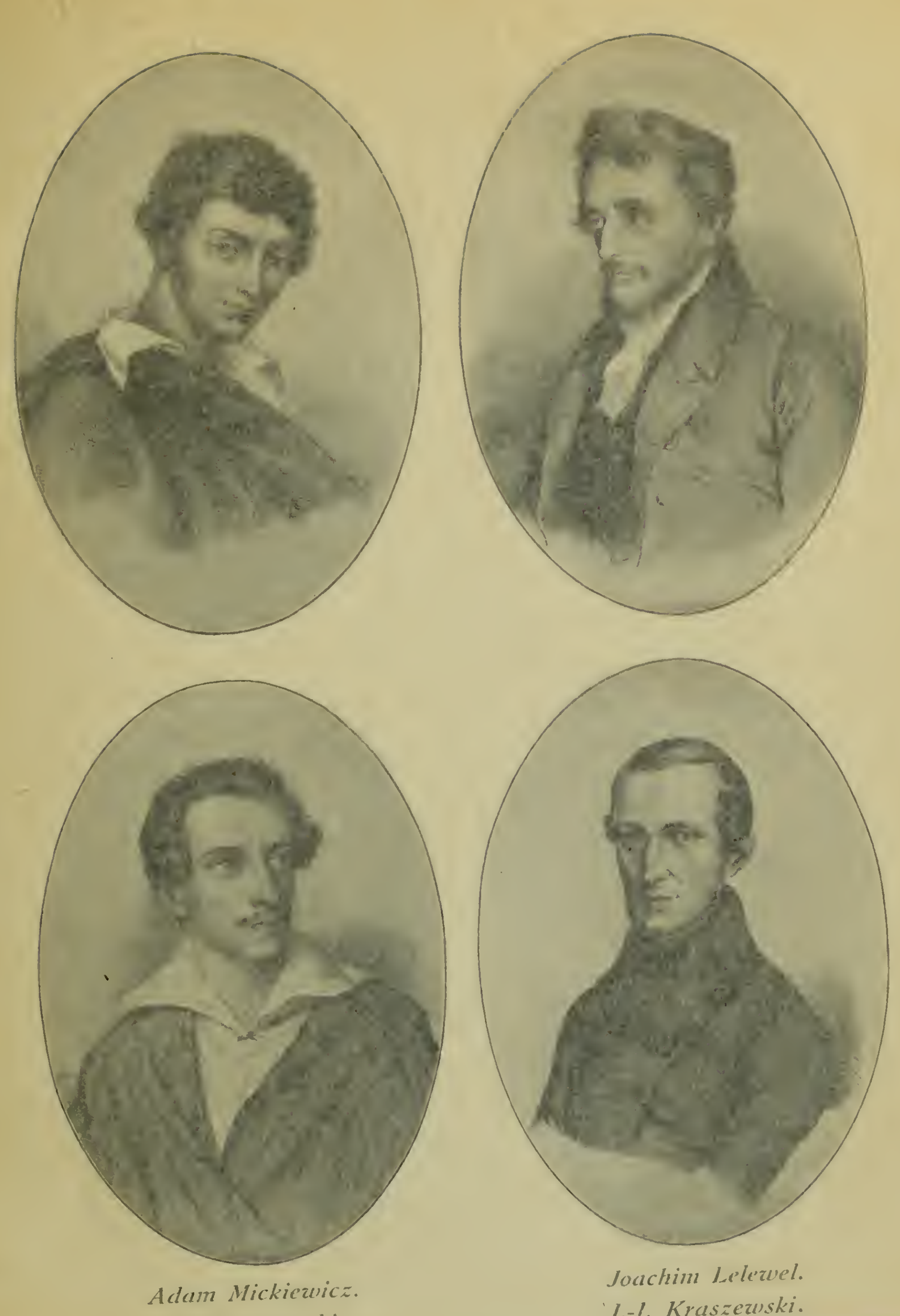
'ACTIVITÉ intellectuelle polonaise s'exprime surtout dans la PRESSE et dans les LIVRES. Les premiers périodiques polonais datent du XVIIe siècle. A partir de cette époque la presse se développe rapidement et atteint son premier épanouissement au temps des grandes luttes d'idées de la fin du XVIIIe siècle.

De notre temps ce développement fut très fortement entravé dans la partie de la Pologne soumise au régime russe. Les causes en sont d'un côté l'absence de la vie publique, même sur le terrain municipal, de l'autre l'existence de la censure préventive qui interdisait non seulement toute critique des mesures administratives, mais aussi toute expression sincère des sentiments nationaux. Au delà des limites du Royaume du Congrès, c'est-à-dire en Lithuanie, en Volhynie, en Podolie et en Ukraine, il était formellement interdit de publier des périodiques polonais quelconques et même à Varsovie il fallait une permission spéciale de l'administration pour chaque publication, permission qui pouvait être retirée à tout moment. Ce n'est qu'en 1905 que la censure préventive fut abolie dans tout l'Empire et qu'on permit de publier des journaux polonais hors du Royaume. Pourtant on est loin encore de jouir de

la liberté de la presse. Les articles des journaux qui ne répondent pas aux vues des autorités sont frappés de peines administratives, prison, déportation ou amende jusqu'à 3000 roubles. D'autres sont punis sévèrement par les tribunaux russes, et comme la loi est très imprécise, il arrive qu'un article passe impunément une fois et entraîne une autre fois une condamnation de quelques années de prison pour son auteur, pour le directeur et pour l'éditeur du journal. Aussi les rédactions, soucieuses de leur sécurité, sont-elles arrivées à s'entendre en particulier avec le Comité de la presse chargé de surveiller les périodiques, et lui soumettent leurs articles avant de les publier, ce qui correspond au rétablissement de la censure préventive, malgré son abolition officielle. La majorité des périodiques de la Pologne russe paraissent à Varsovie, aussi bien les grands quotidiens que les revues hebdomadaires, mensuelles et trimestrielles de tous genres : politiques, littéraires et spéciales. Lodz, Wilno et Kieff viennent ensuite pour le nombre des journaux et revues en polonais. De plus, les *conditions politiques de la Pologne russe ont nécessité la création de toute une presse politique clandestine.* En Galicie et en Pologne prussienne la vie publique est plus intense et la liberté de la presse y est garantie par la loi. Aussi Cracovie, Lwow et Poznan, bien que beaucoup plus petites que Varsovie, ne lui cèdent en rien en ce qui concerne la presse politique et spéciale. La presse provinciale est fort développée partout en Pologne, mais nulle part son importance n'est aussi grande qu'en Pologne prussienne. On a parlé déjà des journaux populaires de ces provinces. Ils sont le lien le plus fort qui y unisse les Polonais, surtout dans les districts les plus voisins du territoire ethnique allemand et par conséquent les plus exposés à la germanisation. Le directeur d'un organe pareil cumule avec ses fonctions de publiciste celles de prin-

cipal agitateur patriotique, et c'est autour du journal que viennent se grouper les associations locales de tous genres, sociétés d'enseignement, mutualités, coopératives, etc. Il existe aussi une presse polonaise à l'étranger, surtout en Westphalie où elle est l'organe des ouvriers polonais, et dans les grandes capitales où vivent des colonies polonaises, Berlin, Paris, Petrograd, Moscou, etc. Destinés avant tout aux besoins des Polonais habitant ces villes, ces organes servent en même temps à l'information de l'opinion étrangère. Ce but est atteint en particulier par les périodiques polonais paraissant en français à Paris et en allemand à Vienne. En dehors de l'Europe il se publie beaucoup de journaux polonais aux États-Unis et quelques-uns au Brésil.

En 1910, il a paru 3504 livres polonais qui embrassaient des œuvres de tous les domaines de la pensée humaine. Les belles-lettres : romans, nouvelles, poésies, critiques, etc., sont naturellement largement représentées dans cette production. Nous n'avons pas à l'analyser ici. Toutefois nous rappelons que la poésie polonaise a atteint son apogée à l'époque romantique (second quart du XIXe siècle) dans les œuvres des grands poètes Mickiewicz, Slowacki, Krasinski; le premier, surtout, fut le prophète de la nation et l'apôtre de l'idée patriotique. Bien que la poésie ne soit pas délaissée, le roman et la nouvelle tiennent la première place dans la production littéraire polonaise de la fin du XIXe siècle. Les auteurs les plus renommés sont Henryk Sienkiewicz, Reymont, Zeromski, Weyssenhoff, Sieroszewski, etc. En général la littérature polonaise contemporaine occupe une place honorable parmi celles des autres nations de l'Europe. Ce qui la distingue, c'est la vivacité de l'idée nationale et la nostalgie de la liberté et de l'indépendance, auxquelles elle donne une expression artistique, malgré les entraves de la censure.



Adam Mickiewicz.
Jules Slowacki.

Joachim Lelewel.
J.-I. Kraszewski.

cipal agitateur patriotique, et c'est autour du journal que viennent se grouper les associations locales de tous genres, sociétés d'enseignement, mutualités, cooperatives, etc. Il existe aussi une presse polonaise à l'étranger, surtout en Westphalie où elle est l'organe des ouvriers polonais, et dans les grandes capitales où vivent des colonies polonaises, Berlin, Paris, Petrograd, Moscou, etc. Destinés avant tout aux besoins des Polonais habitant ces villes, ces organes servent en même temps à l'information de l'opinion étrangère. Ce but est atteint en particulier par les périodiques polonais paraissant en français à Paris et en allemand à Vienne. En dehors de l'Europe il se publie beaucoup de journaux polonais aux États-Unis et quelques-uns au Brésil.

En 1910, il a paru 3504 livres polonais qui embrassaient des œuvres de tous les domaines de la pensée humaine. Les belles-lettres (romans, nouvelles, poésies, critiques, etc., sont naturellement largement représentées dans cette production. Nous n'avons pas à l'analyser ici. Toutefois nous rappelons que la poésie polonaise a atteint son apogée à l'époque romantique (second quart du XIXe siècle) dans les œuvres des grands poètes Mickiewicz, Slowacki, Krasinski; le premier, surtout, fut le prophète de la nation et l'apôtre de l'idée patriotique. Bien que la poésie ne soit pas délaissée, le roman et la nouvelle tiennent la première place dans la production littéraire polonaise de la fin du XIXe siècle. Les auteurs les plus renommés sont Henryk Sienkiewicz, Reymont, Zeromski, Weyssenhoff, Sieroszewski, etc. En général la littérature polonaise contemporaine occupe une place honorable parmi celles des autres nations de l'Europe. Ce qui la distingue, c'est la vivacité de l'idée nationale et la nostalgie de la liberté et de l'indépendance, auxquelles elle donne une expression artistique, malgré les entraves de la censure.



Adam Mickiewicz.
Jules Slowacki.

Joachim Lelewel.
J.-I. Kraszewski.

CONCLUSION. — Le but de ce travail nous paraît désormais atteint. Il s'agissait d'esquisser à grands traits le tableau de ce que fut autrefois la Pologne et de ce qu'elle est actuellement.

La Pologne a vécu plus de mille ans d'une vie indépendante. Au cours de cette longue série de siècles, son histoire atteignit souvent au faîte de la grandeur. On y compte plus d'une preuve de vitalité et de force d'expansion, plus d'une action chevaleresque et plus d'un sacrifice. La chute de l'État polonais est due, en partie, à l'anarchie intérieure ; mais elle est aussi, dans une mesure bien plus considérable, le résultat d'une situation internationale défavorable. La rapacité des voisins dont les forces allaient en augmentant, l'indifférence des puissances occidentales qui ne voulaient ou ne pouvaient pas comprendre les dangers qui devaient naître pour l'équilibre européen de la chute de la République, amenèrent le morcellement de la Pologne. Pourtant l'espoir de ses bourreaux ne fut pas réalisé; l'État polonais anéanti, la nation polonaise ne cesse pas de vivre. L'œuvre de la renaissance nationale, commencée dans les derniéres années de la Pologne indépendante, n'a pas été interrompue par le démembrement ; elle lui a survécu et elle se développe de plus en plus. Le peuple polonais ne plie pas sous les dures épreuves qu'on lui a imposées. Au contraire, il se relève, il se fortifie, et actuellement il forme une nation dans toute l'acception du terme, plus apte à une existence indépendante et à un développement autonome qu'elle ne le fut dans les derniers temps de la République. Il est presque incroyable qu'un peuple, placé dans des circonstances aussi défavorables, soumis à toutes les oppressions et n'opposant à cette écrasante

violence matérielle que la force morale de son patrimoine, ait pu non seulement subsister, mais encore s'affermir et se développer.

Les Polonais possèdent toujours tout ce qui est indispensable à un peuple pour s'élever au rang de grande nation historique et indépendante. Ils occupent un territoire bien défini dont aucune mesure d'expropriation, de colonisation étrangère, de confiscation ni de déportation n'a réussi à les déposséder. Leur nombre est considérable, ils sont plus de vingt-deux millions en Europe. Ils parlent une langue individuelle et riche. Ils ont une culture intellectuelle et matérielle indépendante. Enfin ils ont la conscience nette de leur irréductibilité en tant que nation et leur patriotisme garde intact le souvenir d'un grand passé. ILS ASPIRENT A L'INDÉPENDANCE. *Cette aspiration est le pivot de la vie nationale. Elle est la force motrice qui fait fonctionner tout l'immense mécanisme du travail social, économique, cultural et intellectuel de la nation.*

L'aptitude de la nation polonaise à créer des cadres à la vie sociale, en un mot à former un État, ne peut être mise en doute. Sans parler des guerres pour l'indépendance, dont l'issue malheureuse ne fut nullement la conséquence de défauts d'organisation, mais le résultat de la supériorité numérique de leurs adversaires, les Polonais ont prouvé plus d'une fois que, même dans les circonstances les plus défavorables, ils savent mener à bien le travail d'organisation politique de la vie nationale.

L'exemple du Duché de Varsovie en est, à lui seul, une démonstration suffisante. Cet État fut réellement formé avec rien. Le pays était entièrement dévasté par les démembrements d'abord, catastrophe à la fois politique et économique, par l'administration prussienne ensuite et enfin par les longues guerres de Napoléon. Dès le début, il eut à subir l'occupation française et saxonne qui, bien qu'amie, était tout de même une occupation

étrangère. En outre, le Duché fut obligé de mettre sur pied et d'entretenir une armée trop nombreuse pour ses ressources et d'envoyer à Napoléon, pour la guerre d'Espagne, des troupes de renfort grâce auxquelles l'Empereur put forcer le défilé de Samo-Sierra. Toutes ces difficultés n'empêchèrent pas les Polonais du Duché d'organiser un gouvernement et une administration irréprochables dans tous les domaines de la vie publique. Ils surent non seulement former un État vraiment moderne, mais encore réorganiser la société suivant des idées nouvelles et étrangères au pays, idées qui procédaient de la grande Révolution. Ils surent réformer le droit, la politique, l'administration et la structure sociale elle-même. Malgré l'immense consommation d'énergie que nécessitait ce travail, il en restait encore tant à la nation qu'immédiatement après la fondation du nouvel État on se mit à une œuvre aussi vaste et aussi difficile que l'organisation de l'enseignement primaire universel et qu'on fit un grand pas vers la réalisation de cette idée. L'organisation civile et militaire de l'État fut terminée en si peu de temps et si bien que, lorsque deux ans à peine après la création du Duché, une armée autrichienne eût envahi le pays, le jeune État parvint à la battre et conquit même de nouveaux territoires. Dans le Royaume de Pologne créé par le Congrès de Vienne il n'y avait pas de place pour une activité politique proprement dite, mais la nation sut utiliser l'État pour se consolider au point de vue économique. On promulgua une excellente loi sur les hypothèques, qui permit d'organiser le crédit foncier; on créa la Banque de Pologne, on releva le commerce et l'industrie, on construisit un réseau de belles routes; en un mot, on releva le pays, épuisé par plus de vingt ans de guerres, et on lui fit atteindre un très haut degré de développement économique. De même en Galicie, dès qu'il fut possible de déployer une activité publique et d'organiser dans

une certaine mesure les forces de la nation, les Polonais, sujets autrichiens, en profitèrent immédiatement. Ils surent mettre l'autonomie du pays et l'autonomie locale qui leur avaient été accordées au service du congrès. On a vu quelles améliorations réelles ils apportèrent à la Galicie aussi bien au point de vue économique, agricole et social qu'à celui de l'instruction publique. En même temps la société polonaise travaillait assidûment pendant cinquante ans à élargir le cadre de la constitution autonome qui lui avait été octroyée et embrassait successivement tous les domaines de l'activité publique. D'autre part, la députation polonaise au Parlement autrichien y exerçait une sérieuse influence grâce à sa tactique toujours hostile à l'obstructionnisme et à la désorganisation préconisés par d'autres groupes. Aussi l'influence de l'élément polonais dans la monarchie devint-elle de plus en plus grande, supérieure proportionnellement à celle des autres nationalités de l'Autriche. Tandis que les luttes entre ces dernières ne pouvaient aboutir à rien malgré leur âpreté, les Polonais parvinrent à trouver une solution à la question ruthène, qui envenimait depuis fort longtemps la politique de la Galicie et en 1914 ils conclurent un pacte avec les Ruthènes.

Si les conditions dans lesquelles est placée la Pologne prussienne, n'ont pas permis aux Polonais de démontrer leurs capacités administratives, ils ont donné des preuves manifestes de leur aptitude à organiser la vie nationale et à la défendre contre le germanisme. L'organisation agraire créée par les Polonais s'oppose utilement à l'action agraire du gouvernement prussien. La puissance de l'opinion nationale y est telle, que ses verdicts sont égaux en force aux interdictions légales, et que ceux même qui -voudraient vendre leurs terres aux Allemands n'osent encourir son indignation. De même en Pologne russe, la fréquentation des écoles de l'État étant

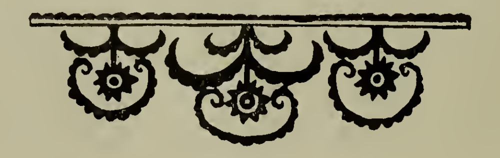
blâmée par l'opinion à cause de leur caractère russificateur, les enfants sont envoyés aux écoles polonaises libres, malgré leur manque de privilèges et malgré les grands frais qu'entraîne cet enseignement. De même encore, un Polonais qui oserait vendre sa terre à un Russe en Lithuanie, dans un des gouvernements ruthènes ou dans celui de Chelm, est mis au ban de la société jusqu'à la fin de ses jours, une vente de ce genre entraînant une perte nationale irrémédiable. En un mot, la société polonaise se sert de toutes ses forces morales et matérielles pour le plus grand bien de la nation.

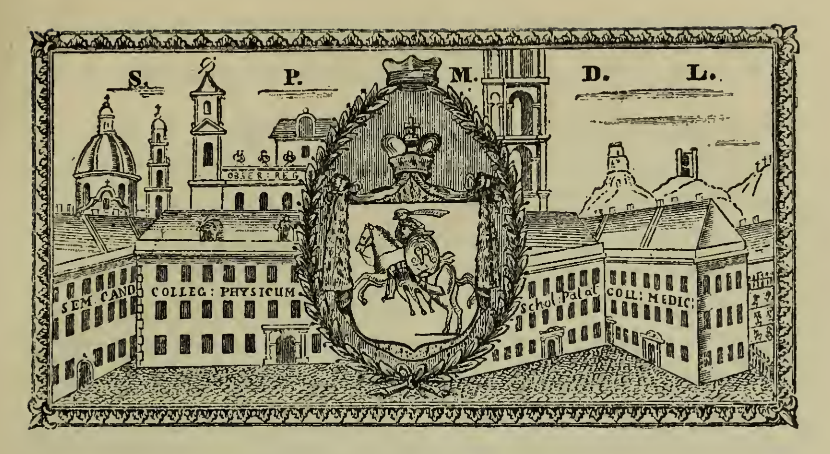
Elle le fait même en ce moment où la guerre est en train de dévaster la Pologne. C'est une occasion de plus offerte aux Polonais pour démontrer leurs talents d'organisateurs. Dès que les autorités russes évacuent une ville ou un arrondissement, il s'y forme immédiatement un comité d'administration et de subsistance, composé d'hommes de bonne volonté qui jamais auparavant n'avaient exercé aucune fonction publique. Ces comités concentrent en leurs mains tous les ressorts de la vie locale : l'organisation des subsistances, l'administration de l'ordre public, celle de la justice et de l'instruction, l'assistance aux pauvres, aux sans travail, aux réfugiés et aux malades, assistance qui a une importance capitale en ces temps de ruine générale. Tout ceci se fait dans un pays dévasté, sans aucune aide de la part de l'État ; cependant le succès de l'action est complet, ainsi qu'en témoignent les louanges unanimes venant de tous les points occupés du pays. La sécurité publique, surtout, ne laisse rien à désirer. Elle est beaucoup plus grande que lorsqu'elle n'était assurée que par l'administration russe qui ne parvint jamais à extirper entièrement le brigandage. Ces faits contemporains sont peut-être la preuve la plus saisissante de l'aptitude de la nation polonaise à organiser ses propres forces et à profiter de la moindre

occasion pour réédifier, dans la mesure du possible, son indépendance d'autrefois. On a vu aussi que la Pologne est riche en trésors naturels de tous genres et que son territoire, dans son unité géographique, offre des productions très diverses. C'est un pays qui peut former une organisation économique indépendante, capable d'un grand développement et se suffire tout aussi bien que les autres contrées d'Europe. *L'héritière de ce pays, l'ancienne nation polonaise, veut être maître chez elle; elle veut revivre de sa vie politique indépendante, de même qu'elle n'a jamais cessé de vivre de sa vie morale et intellectuelle propre ; elle est capable de former un État au même titre que n'importe quel autre pays de l'Europe.*

Elle y a droit par la grandeur de son passé. Elle y a droit par l'énergie avec laquelle elle manifeste chaque jour la puissance de sa vie nationale et l'indépendance de son esprit. La Pologne doit finir par prendre la place qui lui revient dans la famille des nations libres de l'Europe, la place d'un pair parmi ses pairs ; ses couleurs, le blanc et le rouge, doivent flotter librement auprès des autres couleurs nationales. Alors l'Aigle Blanc de son écusson contemplera enfin le soleil de la liberté et les trésors de l'âme polonaise, délivrés d'une longue oppression, verront le jour pour le bien et le progrès de l'humanité. Rendre la Pologne libre, unie et indépendante sera une réparation accordée au sentiment de la justice. C'est aussi une nécessité politique, l'équilibre européen ne pouvant être établi d'une façon durable que par la RÉSURRECTION DE LA POLOGNE.

S. DROGOSLAV.





L'ancienne université de Wilno.

WILNO

I



ANS l'histoire de la nation polonaise la ville de Wilno a joué un rôle éminent qui n'a été dépassé que par celui de Cracovie et de Varsovie. A un moment donné elle dut même assumer la lourde tâche d'être la capitale intellectuelle de toute la Pologne et elle s'en acquitta glorieusement.

La légende en attribue la fondation au prince lithuanien Gedymin, au commencement du XIV[e] siècle (vers 1323); il est probable, cependant, qu'elle fut fondée plus tôt. A l'époque où la Lithuanie était encore divisée en petits États indépendants, Wilno fut la capitale de la principauté du même nom, située sur la rivière Wilia. Étant peu exposée aux invasions ennemies, elle put se développer librement, se peupler et acquérir de

l'importance. Elle devint, grâce à sa situation, la résidence du prince Gedymin, appelé Grand-Duc de Lithuanie, possesseur d'un vaste État composé de nombreuses tribus slaves ayant pour noyau la Lithuanie, restée païenne.

Le pays ne pouvant continuer à exister sous cette forme primitive, malgré le talent et les capacités du prince Gedymin et de ses successeurs, une réforme fondamentale s'imposait. Les intérêts politiques conseillaient L'UNION AVEC LA POLOGNE : le premier pas fait vers le rapprochement des deux pays fut le mariage du roi polonais Casimir avec Aldona, fille du prince Gedymin. Mais l'union proprement dite ne fut réalisée en 1386 par le Grand-Duc *Jagellon* à la suite de son mariage avec la reine polonaise, *Hedvige*. Ce prince consentit de son gré à la fusion des deux pays, après des délibérations tenues à Wilno, avec sa mère Julienne et les princes Lingwen, Skirgiello, Korybut, etc.

Cet événement, d'une immense importance pour toute l'Europe de l'Est, fut hâté d'une part par les troubles intérieurs de la Lithuanie, nécessitant des réformes politiques et sociales, et de l'autre, par le danger extérieur que constituaient pour le peuple lithuanien les Allemands, ses ennemis implacables menaçant son existence même.

L'union de la Pologne et de la Lithuanie fut on ne peut plus favorable aux intérêts politiques des deux peuples et eut une influence très heureuse sur leur développement, en les fortifiant et en écartant tout antagonisme entre eux; elle permit, en outre, à la Pologne d'introduire le christianisme dans la Lithuanie païenne.

La reine Hedvige et le roi Jagellon vinrent à Wilno, accompagnés d'une suite brillante, composée de princes vassaux de la Lithuanie et de la Mazovie, de l'archevêque de Gniezno, Bodzanta, de l'évêque de Cracovie, de nombreux seigneurs et

prêtres polonais. On se mit à baptiser la population lithuanienne en commençant par celle de Wilno. Les temples païens s'écroulèrent, et sur leurs ruines s'élevèrent de nombreuses églises. Le clergé, puissamment secondé par le roi Jagellon, travailla avec ardeur à inculquer les principes de la religion catholique à ce peuple nouvellement gagné à la foi chrétienne.

L'union de 1386 marque le commencement d'une ère nouvelle dans l'existence de Wilno, qui devint la seconde capitale des pays unis, et commença à subir l'influence de la culture polonaise. En 1387, on y fonda le premier évêché; le nombre des prêtres augmenta, les églises se multiplièrent. Dans la même année le roi Ladislas Jagellon accorda à Wilno L'AUTONOMIE MUNICIPALE, chose ignorée jusqu'alors des villes lithuaniennes. Cette réforme contribua au développement du commerce, à l'accroissement de la population et à l'organisation de la vie publique. A la tête de la municipalité se trouvait un maire, ainsi que plusieurs bourgmestres et échevins, chargés de l'administration, de la juridiction et des finances.

A partir de cette époque Wilno continua à jouir à travers les siècles de la faveur des rois qui lui accordèrent leur appui et leur protection, la favorisèrent de privilèges.

Toutefois, les premières années de l'union ne furent pas heureuses pour la ville; les chevaliers teutoniques, ennemis mortels du rapprochement de la Pologne et de la Lithuanie, ne cessaient de fomenter des troubles. Le régime féodal de la Lithuanie secondait leurs desseins. Ils semèrent la révolte parmi les princes vassaux et envahirent le pays. L'invasion de l'année 1390 fut une des plus mémorables. Les chevaliers teutoniques proclamèrent en Europe une croisade contre la Lithuanie, l'accusant hypocritement de rester païenne malgré son baptême. Cette accusation porta ses fruits, grâce à l'ignorance générale, et les volontaires affluèrent de toutes parts; l'Angle-

terre envoya mille archers sous le commandement d'Henri, comte de Derby (fils de Jean, duc de Lancastre) qui, plus tard, devint roi d'Angleterre sous le nom d'Henri IV; les croisés de France et des autres pays furent placés sous le commandement du vaillant chevalier Boucicault, fils du célèbre maréchal de France. La grande armée des croisés, y compris les volontaires mentionnés ci-dessus, envahit la Lithuanie, la dévasta et s'avança vers Wilno. La ville fut prise, ainsi que le château inférieur; il ne restait plus que le donjon d'où l'armée polonaise, commandée par l'intrépide Nicolas Moskorzewski, repoussait toutes les attaques avec un courage incomparable. A travers les créneaux de la forteresse les soldats polonais invitèrent les Français à cesser de répandre le sang chrétien et à aller combattre les Turcs ; en fin de compte ils les provoquèrent en duel. Les Français relevèrent le gant : les deux partis choisirent l'empereur Venceslas comme arbitre suprême et les environs de Prague comme champ clos. Toutefois ce combat n'eut pas lieu.

Après de nombreux et inutiles efforts, l'ennemi abandonna Wilno, la laissant fort éprouvée par le siège.

Cette invasion ne fut pas la seule et par la suite les chevaliers teutoniques firent souvent encore irruption dans le pays.

En 1401 il y eut à Wilno une grande assemblée des princes, des barons, des évêques et des seigneurs du Grand-Duché de Lithuanie qui jurèrent de rester fidèles au roi de Pologne et de maintenir l'indivisibilité des deux pays.

Pendant ce siècle la Lithuanie subit une évolution profonde et adopta graduellement les organisations judiciaires et sociales de la Pologne, en particulier son système parlementaire qui exerçait un puissant attrait. L'ancien régime lithuanien s'écroula pour céder la place à un régime nouveau, réglé sur celui du peuple polonais. Ce changement d'organisation entraîna la

transformation de la capitale. Ainsi, en 1413, par exemple, furent créées à Wilno les dignités de palatin et de castellan. En outre, Wilno emprunta à Cracovie ses lois municipales, l'organisation de son clergé et surtout de son chapitre, dont les actes et les décisions se réglèrent sur ceux de la ville modèle.

A côté de ce processus d'union politique et sociale il s'en produit un autre, peut-être plus important encore : celui de l'union civilisatrice, intellectuelle et morale. L'influence de la civilisation polonaise se fait sentir dans tous les domaines de la vie publique. Le paganisme fuit devant la foi chrétienne ; le régime despotique se transforme en régime constitutionnel ; l'ignorance cède la place aux lumières de la science ; le droit coutumier est remplacé par la loi écrite ; le latin et le polonais deviennent un puissant levier du progrès général.

Wilno se trouva ainsi à la tête du mouvement de l'assimilation de la civilisation occidentale représentée par la Pologne. Peu à peu les différences séparant la Pologne et la Lithuanie s'effacèrent; l'identité des tendances et des problèmes sociaux, puis la littérature et les arts, contribuèrent à la fusion des deux peuples, animés désormais des mêmes aspirations.

LA période de 1441 à 1665, embrassant plus de deux siècles, vit l'apogée de l'histoire de Wilno. Ses bourgmestres avaient obtenu le droit de siéger aux diètes, dont plusieurs dans la deuxième moitié du XVe et dans la première moitié du XVIe siècle eurent lieu à Wilno. Les diètes des années 1565 et 1566, qui demandèrent catégoriquement la transformation de l'union dynastique en union réelle, sont parmi les plus mémorables.

A l'époque des guerres continuelles entre la Pologne et la Moscovie, Wilno fit volontairement des sacrifices considérables,

en reconnaissance desquels le roi Sigismond-Auguste lui octroya des droits et des prérogatives particulières. Ainsi un acte du 15 juin 1568 accorda aux maires, aux bourgmestres et aux employés de la municipalité de cette ville les privilèges de la noblesse de naissance et donna à la ville même des droits égaux à ceux de Cracovie. La décision de l'union intégrale de la Pologne et de la Lithuanie fut prise à la diète de Lublin de 1569 et porta entre autres les signatures de trois députés de Wilno.

Le règne de *Sigismond-Auguste* peut être considéré comme l'âge d'or de cette ville. En effet, ce prince remarquable, d'une culture raffinée, se prit pour elle d'une afffection spéciale et s'efforça d'en assurer la prospérité. Il y résida souvent avec sa cour, y donna des fêtes et y reçut des députations. Aussi disait-on avec raison qu'à cette époque Wilno était la vraie capitale de tout le pays. On y construisit de nombreux palais, entre autres ceux des Radziwill, des Chodkiewicz, des Sapieha, etc. Les marchands étrangers affluèrent en foule, contribuant ainsi à enrichir la ville.

Voici comment le célèbre romancier polonais Kraszewski caractérise Wilno de cette époque : « Elle n'avait pas la régularité élégante des capitales modernes, construites au compas. Elle ne possédait ni perspectives savamment combinées, ni population homogène, ni aspect uniforme, elle était belle au contraire par sa diversité caractéristique, résultant de son histoire même et se reflétant dans sa population, dans ses édifices et dans ses costumes. »

« L'aspect animé de la ville était dû à sa population nombreuse et variée, dont les costumes, les silhouettes et le langage formaient mille contrastes intéressants. Les moines, les soldats, les gens du peuple et la valetaille, les chevaux, les voitures, les chaises à porteurs des bourgeois, les carrosses dorés

des seigneurs se croisaient et se bousculaient. Les imposantes solennités religieuses, les cérémonies des corporations — tout était digne d'être vu, tout contribuait à rendre attrayant ce tableau composé de tant d'éléments différents : religieux aperçus un instant dans une rue, moines hirsutes vêtus de noir et encapuchonnés, dominicains habillés de blanc, carmélites, pasteurs austères, mullahs imperturbables, religieuses de tous les ordres et de toutes les couleurs fourmillaient pendant les fêtes.

« Il était intéressant de voir dans la même ville des églises catholiques et orthodoxes, des couvents, des temples protestants, les mystérieuses maisons de Dieu des Zwingliens et des anabaptistes, des synagogues juives et des mosquées tartares surmontées d'un croissant.

» Les exercices bizarres des corporations, les costumes extraordinaires des juifs, les longs voiles et les riches turbans des marchands turcs, le luxe raffiné de la cour royale, tout cela constituait un ensemble unique, propre à la ville de Wilno... »

En 1581 le roi Etienne Batory y institua un Tribunal Suprême, et en 1588 on y élabora et publia le célèbre code civil appelé « Statut Lithuanien ». Cette œuvre monumentale est due principalement au prince Léon Sapieha, secondé par les juristes éminents qu'il avait réussi à grouper autour de lui.

Au XVIe siècle, Wilno, sous l'influence du mouvement intellectuel créateur, provoqué en Pologne par l'humanisme et la Réformation, devint un grand centre littéraire et un important foyer d'instruction. Les questions religieuses agitaient alors les esprits et la Réformation y ayant trouvé de nombreux adeptes, il s'y forma deux camps dont les discussions donnèrent un nouvel élan à la vie intellectuelle de la ville.

Les écoles et les imprimeries se multipliaient ; on organisait des discussions publiques, on convoquait des synodes et des

assemblées. La lutte ardente, engagée entre les Jésuites, défenseurs zélés du catholicisme, et les représentants des différentes sectes protestantes affluant de toutes parts, donna naissance à une polémique animée sur les questions de foi qui absorbaient alors les esprits dans toute l'Europe. De nombreux ouvrages parurent dont les meilleurs, méritant l'attention générale, furent écrits en latin — langue universelle du temps. Ces ouvrages, lancés dans la mêlée des disputes religieuses et répondant souvent aux interpellations venant de France, d'Angleterre ou de Hongrie, formèrent le premier anneau de la chaîne morale devant relier Wilno à l'Europe occidentale.

Wilno ne manqua pas d'hommes de génie tels que *Pierre Skarga,* un des plus célèbres orateurs du monde, qui groupa autour de lui de nombreux prédicateurs et écrivains catholiques, *André Wolan,* surnommé « le Pape des Calvinistes », chef du parti protestant, *Pierre Royzius,* humaniste fameux, d'origine espagnole, qui y fonda son école de droit, beaucoup d'autres encore.

Le maire *Augustin Rotundus-Mieleski,* historien érudit et écrivain politique, appartenant au parti catholique, joua un rôle important dans la vie intellectuelle de Wilno. Il se plaisait à recevoir chez lui les représentants distingués de tous les différents partis et leur témoignait à tous sans exception sa sympathie et sa bienveillance, donnant ainsi un rare exemple de tolérance qui mérite d'être signalé.

L'année 1578 vit la fondation, par le roi *Etienne Batory,* de la fameuse UNIVERSITÉ de WILNO, qui fut pendant longtemps l'unique institution de ce genre de l'Europe orientale. Cette date marque par conséquent le couronnement de l'œuvre civilisatrice entreprise en Lithuanie.

Pendant le siècle suivant Wilno se développa et acquit ce caractère imposant qu'elle conserve encore aujourd'hui malgré

les nombreux pillages et dévastations auxquels elle fut soumise. Le style, dérivé du baroque, généralement adopté dans la construction de ses palais et de ses édifices, possède un caractère tellement spécial que certains savants le désignent sous le nom de « style polonais ».

Parmi les célébrités de Wilno il faut mentionner en premier lieu, pour sa générosité, le prince *Léon Sapieha,* codificateur des lois de la Pologne. Ce grand seigneur consacra sa vie à la cause de son pays et y remplit les charges de chancelier, de palatin et de Hetman. Un jour, voyant d'une des fenêtres de son palais des religieuses Bernardines traverser un pont sur la Wilenka pour se rendre à l'église, il se dit que ce trajet devait leur être bien pénible par le mauvais temps et aussitôt il eut l'idée généreuse, immédiatement exécutée, de faire construire pour elles un couvent avec une église placée sous l'invocation de Saint-Michel. En 1633, Sapieha organisa dans son palais d'Antokol, une grande réception en l'honneur des députés de Venise. Le festin fut splendide, et les Vénitiens ne se lassaient point d'admirer le luxe, la richesse et l'amabilité de ce seigneur. Au milieu du festin Sapieha pâlit, se leva de table et dit à son fils : « Il est temps que tu me remplaces. » Il gagna sa chambre, s'agenouilla pour prier et expira. Sur sa pierre tombale on grava l'inscription : « Sa vie fut trop brève puisque ses ennemis même le pleurèrent. »

Un autre habitant de Wilno, l'hetman *Michel Pac,* fut aussi un homme de grand mérite. Fondateur de l'église des saints Pierre et Paul, une des plus belles de la Pologne, il fut en outre un véritable bienfaiteur des pauvres. On disait de lui « qu'il ne vivait que pour adoucir la vie des autres ». Après sa mort, les mendiants de la ville firent célébrer une messe solennelle pour le repos de l'âme de leur protecteur Pac et la payèrent de leurs maigres deniers.

La vie intellectuelle de Wilno suivait son cours, mais son caractère avait changé, surtout depuis la création de l'Université. La marche du protestantisme avait été arrêtée par la réaction catholique qui triompha grâce à l'appui de cette institution dirigée par les Jésuites et possédant de remarquables théologiens et polémistes. Parmi ces derniers un des plus en vue fut *Martin Smiglecki,* dont l'ouvrage sur la logique se répandit même en Angleterre ; c'est à cette œuvre que fut empruntée la thèse qu'eut à soutenir le célèbre écrivain Jonathan Swift lors de son examen.

Mathieu Sarbiewski, savant poète latin, couronné au Capitole par le pape Urbain VIII, et dont les poésies, comparées souvent à celles d'Horace, furent étudiées et commentées en Angleterre et en Hongrie, éclipsa par sa science les plus illustres professeurs de Wilno.

En 1636, Sarbiewski, qui était alors professeur de poétique à l'Université, y passa ses examens de doctorat en présence du roi Ladislas IV, de sa sœur et du nonce Marius Philonardi. Lorsqu'il eut fini de soutenir sa thèse, le roi ôta de son doigt une magnifique bague et la lui offrit. Ce fait produisit une profonde impression sur les contemporains du poète. Un des chroniqueurs le commente longuement et dit : « Ladislas nous rappelle l'âge d'or où les rois n'hésitaient pas à fraterniser avec les philosophes. »

Un autre écrivain de l'époque (1650) décrit Wilno de la façon suivante :

« De notre temps elle a beaucoup embelli et elle peut rivaliser avec les villes les plus importantes au point de vue de la grandeur, de la richesse, du chiffre des habitants, de la diversité et du nombre des étrangers qui y résident, de la splendeur des églises, de l'Université, du commerce et en général de tout ce qui caractérise la plupart des grandes villes. C'est la première



Mosquée tartare à Wilno.

La vie intellectuelle de Wilno suivait son cours, mais son caractère avait changé, surtout depuis la création de l'Université. La marche du protestantisme avait été arrêtée par la réaction catholique qui triompha grâce à l'appui de cette institution dirigée par les Jésuites et possédant de remarquables théologiens et polémistes. Parmi ces derniers un des plus en vue fut *Martin Smiglecki*, dont l'ouvrage sur la logique se répandit même en Angleterre ; c'est à cette œuvre que fut empruntée la thèse qu'eut à soutenir le célèbre écrivain Jonathan Swift lors de son examen.

Mathieu Sarbiewski, savant poete latin, couronné au Capitole par le pape Urbain VIII, et dont les poésies, comparées souvent à celles d'Horace, furent étudiées et commentées en Angleterre et en Hongrie, éclipsa par sa science les plus illustres professeurs de Wilno.

En 1636, Sarbiewski, qui était alors professeur de poétique à l'Université, y passa ses examens de doctorat en présence du roi Ladislas IV, de sa sœur et du nonce Marius Philonardi. Lorsqu'il eut fini de soutenir sa thèse, le roi ôta de son doigt une magnifique bague et la lui offrit. Ce fait produisit une profonde impression sur les contemporains du poète. Un des chroniqueurs le commente longuement et dit : « Ladislas nous rappelle l'âge d'or où les rois n'hésitaient pas à fraterniser avec les philosophes. »

Un autre écrivain de l'époque (1650) décrit Wilno de la façon suivante :

« De notre temps elle a beaucoup embelli et elle peut rivaliser avec les villes les plus importantes au point de vue de la grandeur, de la richesse, du chiffre des habitants, de la diversité et du nombre des étrangers qui y résident, de la splendeur des églises, de l'Université, du commerce et en général de tout ce qui caractérise la plupart des grandes villes. C'est la première



Mosquée tartare à Wilno.

des villes lithuaniennes, le siège du gouvernement, des tribunaux, des sciences, du commerce, la capitale du clergé. On ne peut rien lui reprocher, si ce n'est de ne pas être suffisamment fortifiée ; mais ce fait même ne prouve que le mépris du danger d'un peuple vaillant, sûr de sa force et de son courage, qui n'a besoin ni de murs ni de fortificatins pour sa défense. »

DANS la seconde moitié du XVII[e] siècle Wilno commença à subir le feu croisé des malheurs, dont les pires furent les guerres incessantes ravageant la Pologne. En 1655, la ville fut occupée par l'armée moscovite qui la pilla, la dévasta et l'incendia; le feu fit rage pendant dix-sept jours et l'occupation ennemie dura six ans, trois mois et vingt-quatre jours. En 1702, Wilno tomba entre les mains de deux régiments suédois de l'armée de Charles XII qui lui firent payer une immense contribution ; en 1705, elle fut pour la seconde fois occupée par les Russes, puis reprise par les Suédois, en 1706.

Le commencement du XVIII[e] siècle lui fut fatal; elle souffrit cruellement de la famine et de la peste causées par les dévastations de la guerre et qui emportèrent, en 1709 et 1710, environ 25,000 habitants ; elle fut en outre ravagée par de nombreux incendies, dont le plus terrible, en 1748, dévora presque toutes les reliques de l'époque des Jagellons. Toutes ces calamités eurent une influence désastreuse sur le développement de la cité, arrêtèrent le cours de la vie normale, entravèrent le commerce et provoquèrent une atonie générale.

A cette période orageuse succéda une époque de calme, et Wilno en profita pour s'efforcer, avec une énergie et une vitalité extraordinaires, de se relever de sa déchéance et de réparer

les nombreuses ruines causées par tant de malheurs. Son Université n'avait pu jusqu'ici répondre à sa tâche, ses savants, pareils aux universitaires de toute l'Europe de cette époque, s'encroûtant dans la routine. Elle devint fameuse cependant par son observatoire astronomique, fondé en 1753 par la princesse Elisabeth Puzyna, née Oginska, grâce auquel l'astronomie prit un développement remarquable. Le niveau des sciences mathématiques fut aussi considérablement relevé par deux jésuites français, Rossignole et Fleury, qui, chassés de leur pays, vinrent à Wilno en 1764; ils y professèrent pendant quelque temps, puis partirent pour la Chine en qualité de missionnaires. Ils laissèrent à l'Université de Wilno plusieurs élèves distingués, entre autres Narwojsz.

A côté de son Université, cette ville possédait encore un séminaire supérieur dirigé par les Dominicains ; cette excellente institution étant destinée uniquement au clergé, son rôle scientifique ne fut que fort limité. La cérémonie accompagnant la promotion au grade de docteur y était fort bizarre ; elle consistait à faire asseoir le nouveau récipiendaire sur un trône de livres érigé dans la grande bibliothèque où se trouvaient réunis tous les professeurs.

Pendant le dernier quart du XVIII[e] siècle Wilno, ainsi que toute la nation, prit une part active aux réformes politiques, et ses habitants furent les représentants les plus convaincus des nouvelles tendances qui animaient les villes polonaises. La Constitution du 3 mai 1791 ouvrit aux bourgeois de larges horizons et trouva Wilno prête aux plus grands sacrifices.

L'Université de Wilno fut complètement réorganisée en 1781 par la Commission de l'Éducation nationale qui la mit sur le chemin du progrès et de la science moderne et la chargea de la surveillance de toutes les écoles se trouvant sur les vastes territoires lithuaniens. De cette institution, connue alors sous

le nom d'École Principale des provinces lithuaniennes, sortit toute une légion d'excellents pédagogues qui devinrent par la suite professeurs de l'Université, à laquelle Wilno est redevable de l'époque glorieuse où elle fut la capitale intellectuelle de toute la Pologne.

C'est de cette période que date la renaissance de son architecture et de son art, ainsi que le réveil d'un profond intérêt pour tout ce qui concernait le passé de la ville. L'architecte le plus célèbre fut Laurent Gucewicz, constructeur de la cathédrale, de l'hôtel de ville et de beaucoup d'autres édifices. Parmi les peintres de talent il convient de mentionner Czechowicz, auteur d'excellents tableaux religieux. Le maire de Wilno, Pierre Dubinski, collectionna et publia en 1788 de nombreux documents se rapportant au passé de la cité qu'il adorait ; ces documents constituaient une collection unique : aucune autre ville polonaise n'en possédait de pareille.

Le second partage de la Pologne en 1793 enleva à Wilno toute possibilité de continuer ce travail pacifique. C'est elle qui donna la première le signal de la révolte contre les envahisseurs : ses habitants, commandés par l'illustre général Jacob Jasinski, forcèrent l'ennemi à abandonner la ville. Bientôt la révolution éclata dans tout le pays sous le commandement suprême de Thadée Kosciuszko; après des luttes malheureuses Wilno retomba entre les mains ennemies pour passer, après le dernier partage de la Pologne, en 1795, sous la domination russe.



II



PRÈS le démembrement de la République polonaise, Wilno fut dépouillée de presque tous ses privilèges ; on supprima son tribunal et ses institutions gouvernementales polonaises ; on abolit la dignité de palatin et les autres hautes charges. L'ancienne cité, qui avait été la seconde capitale de la Pologne, devint le chef-lieu d'un gouvernement nouvellement créé. Les restes d'autonomie qui survécurent au désastre devinrent absolument factices, et le pouvoir suprême fut concentré entre les mains d'un gouverneur.

Pendant les années qui suivirent la chute de la Pologne, Wilno, fidèle à ses traditions d'indépendance, partagea le sort de toute la nation. Elle ne put se résoudre à accepter le fait du démembrement de la patrie et prit une part active à toutes les tentatives de soulèvement. Elle fit le sacrifice de tout ce qu'elle avait de plus noble et de meilleur et paya l'impôt du sang en jouant un rôle glorieux en 1812, 1831 et 1863-64 dans les luttes des Polonais pour la libération de leur pays.

Bien que la Russie eût supprimé les institutions polonaises et renversé l'ancien régime, sa politique ne fut pas sans égard pour la vie intellectuelle de la Pologne. Pendant les premiers trente ans du XIXe siècle, malgré les oppressions et les restrictions, l'enseignement, les sciences, la littérature et les arts purent se développer conformément aux traditions et à l'idéal de la nation polonaise. A vrai dire, il eût été bien difficile, sinon impossible, d'anéantir la riche culture de Wilno, tous les beaux esprits qui y étaient groupés et ses habitants, partisans ardents de la civilisation occidentale. Après la perte de

son indépendance, Wilno appliqua ses forces vitales inépuisables au travail civilisateur et s'efforça d'augmenter le trésor de la culture polonaise. Elle atteignit ainsi le point culminant de sa gloire et de son importance et devint la véritable Athènes de la Pologne.

Wilno fut redevable en grande partie de son éclat et de sa grandeur à son UNIVERSITÉ, qui avait pris un développement extraordinaire. Non seulement elle devint une usine intellectuelle importante et une pépinière d'hommes instruits et distingués, mais encore elle joua le rôle de Ministère de l'Instruction publique chargé de surveiller et de diriger d'abord les écoles de la Lithuanie et, depuis 1803, celles de la Volhynie, de la Polodie et de l'Ukraine.

Les élèves affluaient en masse à cette Université, qui devait sa juste renommée et sa célébrité aux nombreux savants qui y professaient.

Parmi ceux-ci il convient de citer en première ligne les médecins *Jean-Pierre* et *Joseph Frank* et *André Sniadecki,* les naturalistes *Jundzill* et *Louis Bojanus,* l'historien et géographe *Joachim Lelewel,* érudit inspiré dont les œuvres électrisèrent tout le pays et dont le savoir fut fort apprécié en Belgique et en France. Les conférences et les écrits de ces savants constituent une époque dans l'histoire de la science polonaise.

A côté de ces sommités, il y avait encore à Wilno un grand nombre d'excellents professeurs très aimés et estimés des étudiants pour leur éloquence. Ainsi les cours de théorie de la littérature d'*Eusèbe Slowacki* et ceux de philosophie de *Joseph Goluchowski* excitaient un enthousiasme général. Les cours de théologie étaient faits par *Jean Kanty Chodani, André Klongiewicz, Jean Skidell* et *Michel Bobrowski,* pédagogues de grand mérite.

L'humaniste *Ernest Grodek* sut éveiller dans son auditoire

un amour du monde classique du même ordre de grandeur que celui qu'éveillait la littérature polonaise professée par *Léon Borowski.* Parmi les philologues citons *Simon Zukowski, Aloïs Cappelli* et *Stanislas Hryniewicz.* Le choix du maître de la langue et de la littérature française ne fut pas heureux ; le professeur *Pinabel* n'était pas à la hauteur de sa tâche et les jeunes gens furent ainsi privés d'un guide sûr dans l'étude de ce sujet important.

Les cours de droit furent traités avec maîtrise par *Simon Malewski, Ignace Danilowicz, Zegota Onacewicz, Alexandre Korowicki* et *Joseph Jaroszewicz.*

Les sciences exactes furent exposées avec talent et zèle par *Zacharie Niemczewski, Etienne Stubielewicz, Michel Polinski, Antoine Wyrwicz* et *Pierre Slawinski.*

La médecine possédait, à côté des maîtres éminents mentionnés ci-dessus, d'autres représentants tels que *Nicolas Mianowski, Jean Niszkowski, Auguste Bécu, Michel Homolicki, Venceslas Pelikan, Jean Wolfgang* et *Vincent Herberski.*

En général le corps enseignant de l'Université de Wilno jouissait d'une grande autorité et exerça une influence énorme sur le développement intellectuel de toute une génération.

C'est JEAN SNIADECKI, recteur de l'Université en même temps qu'astronome, philosophe et orateur éloquent, qui fut la gloire de cette institution. Adepte ardent et fin connaisseur de la culture française, il fut l'ami de d'Alembert et de beaucoup d'autres savants. En tant que Polonais il appartient au nombre de ces hommes providentiels qui travaillèrent toute leur vie pour maintenir le niveau intellectuel de leur patrie à la hauteur de celui de l'Europe.

Esprit éclairé et chercheur, Sniadecki, en dehors de son influence directe comme savant, exerça une influence morale considérable dans les milieux universitaires et dans les écoles,

où ses avis furent toujours écoutés. Pendant son rectorat, l'Université ne se départit jamais de son caractère de temple de la science, et les assemblées publiques qu'il présidait furent toujours empreintes d'une gravité majestueuse. Il fut le grand moteur de l'institution qu'il représentait et de la Pologne, appelant la nation au progrès, et ses discours pouvaient être comparés à des actes de foi.

Les nombreuses sociétés scientifiques et littéraires de Wilno en firent un foyer artistique et intellectuel qui contribua beaucoup à la renaissance générale de la Pologne déchue. C'est là que commença le mouvement qui transforma la littérature et donna naissance à la période la plus belle et la plus féconde de la productivité de l'esprit polonais.

L'année 1812 et la campagne de Russie marquent une époque de l'histoire de Wilno, qui garde encore ces souvenirs de L'ÉPOPÉE NAPOLÉONIENNE mêlés à ses plus chères traditions nationales. Aucun pays, pas même la France, n'a jamais porté à l'Empereur des sentiments aussi fervents que ceux de la Pologne démembrée, où toutes les espérances déçues venaient de se réveiller au son du clairon. Pour se rendre compte de l'attente fiévreuse qui s'était emparée des esprits, pour comprendre cet enthousiasme sans bornes et cet élan fanatique, il faut lire les relations des contemporains et les vers immortels de Mickiewicz sur la Grande Armée, plus inspirés et plus ardents que ceux même d'un Béranger ou d'un Hugo.

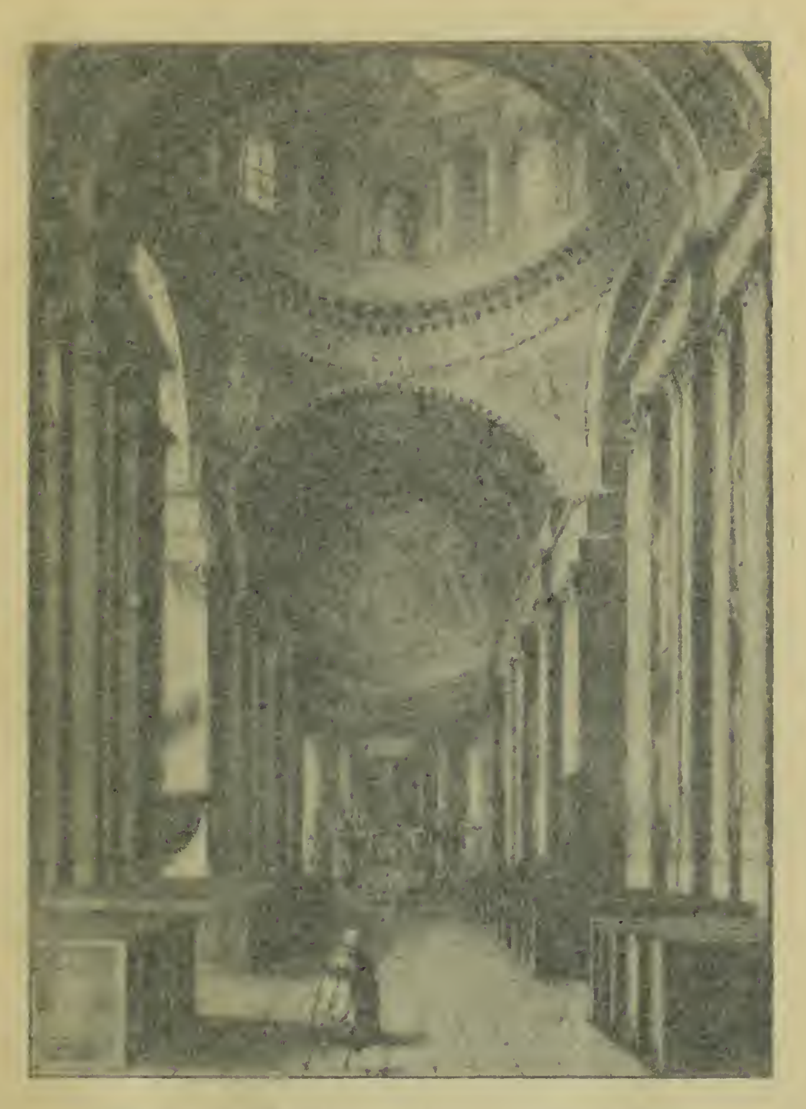
Le 28 juin Wilno eut le bonheur de voir l'armée russe quitter ses murs, fuyant devant les lanciers polonais commandés par le prince Dominique Radziwill, auxquels Napoléon avait accordé l'honneur d'entrer en libérateurs dans cette ville qui leur était si chère. Peu après le roi de Naples fit irruption sur la grande place, suivi de ses régiments. Ce fut pour Wilno la

plus belle et la plus heureuse journée de tout le XIX[e] siècle. Une foule en délire se porta à la rencontre des troupes. L'enthousiasme des habitants à la vue des soldats polonais n'avait point de bornes; ils se mettaient à genoux devant les chevaux dont ils baisaient les sabots, ainsi que les étriers des cavaliers. Ils savaient que derrière l'armée polonaise s'avançait Napoléon, l'empereur des Français, « le Dieu de la guerre » et personne ne doutait du retour des jours heureux...

Le soir même, Napoléon faisait son entrée à Wilno, et Lachnicki, président de la ville, lui souhaita la bienvenue en polonais. Wonsowicz, aide de camp de l'empereur, traduisait la harangue à mesure que le président la prononçait. Puis l'empereur fit une petite allocution qui émut tous les cœurs. Il déclara qu'il serait le vengeur de la Pologne, fit l'éloge de Wilno et de sa célèbre Université. Après cette cérémonie, Napoléon se rendit chez Bohdanowicz, modeste propriétaire, dont la maison, ornée d'un péristyle dans le goût de l'époque, est considérée depuis comme un des monuments les plus précieux de la ville.

Le duc de Bassano, fort bien disposé envers les Polonais, fut nommé lieutenant-gouverneur de Wilno. Il s'y forma, du consentement de Napoléon, un gouvernement national qui s'occupa de l'organisation des provinces libérées, tandis que les bourgeois de la ville, ayant à leur tête le maire, Michel Romer, patriote ardent, aidèrent activement à fournir le nécessaire à l'armée française.

De toutes les entrevues que Napoléon eut à Wilno avec les Polonais, la plus mémorable fut celle qu'il accorda à Jean Sniadecki, recteur de l'Université. L'illustre savant n'était pas inconnu de l'empereur. Sa réfutation magistrale de l'opuscule haineux de Villiers sur la Pologne avait attiré l'attention du souverain, qui ne manqua pas d'y faire allusion en cette première audience.



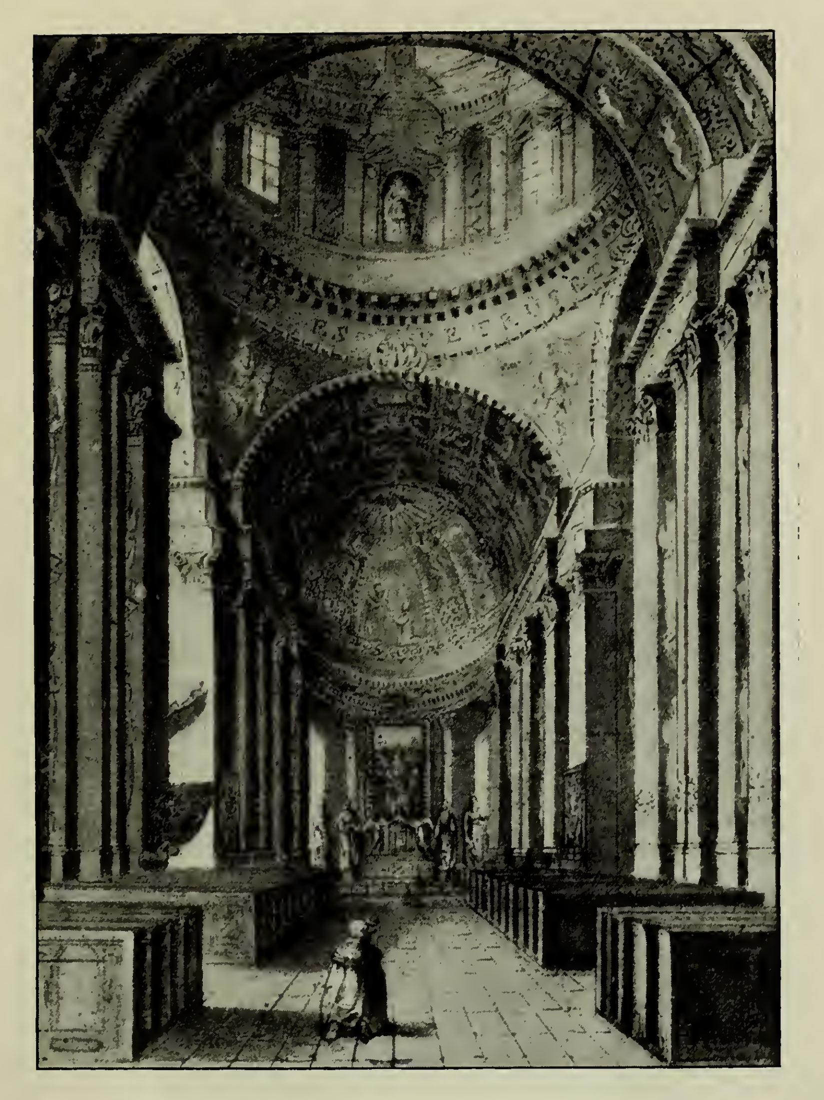
Intérieur de l'église Sts. Pierre et Paul à Wilno.

plus belle et la plus heureuse journée de tout le XIXe siècle. Une foule en délire se porta à la rencontre des troupes. L'enthousiasme des habitants à la vue des soldats polonais n'avait point de bornes; ils se mettaient à genoux devant les chevaux dont ils baisaient les sabots, ainsi que les étriers des cavaliers. Ils savaient que derrière l'armée polonaise s'avançait Napoléon, l'empereur des Français, « le Dieu de la guerre » et personne ne doutait du retour des jours heureux...

Le soir même, Napoléon faisait son entrée à Wilno, et Lachnicki, président de la ville, lui souhaita la bienvenue en polonais. Wonsowicz, aide de camp de l'empereur, traduisait la harangue à mesure que le président la prononçait. Puis l'empereur fit une petite allocution qui émut tous les cœurs. Il déclara qu'il serait le vengeur de la Pologne, fit l'éloge de Wilno et de sa célèbre Université. Après cette cérémonie, Napoléon se rendit chez Bohdanowicz, modeste propriétaire, dont la maison, ornée d'un péristyle dans le goût de l'époque, est considérée depuis comme un des monuments les plus précieux de la ville.

Le duc de Bassano, fort bien disposé envers les Polonais, fut nommé lieutenant-gouverneur de Wilno. Il s'y forma, du consentement de Napoléon, un gouvernement national qui s'occupa de l'organisation des provinces libérées, tandis que les bourgeois de la ville, ayant à leur tête le maire, Michel Romer, patriote ardent, aidèrent activement à fournir le nécessaire à l'armée française.

De toutes les entrevues que Napoléon eut à Wilno avec les Polonais, la plus mémorable fut celle qu'il accorda à Jean Sniadecki, recteur de l'Université. L'illustre savant n'était pas inconnu de l'empereur. Sa réfutation magistrale de l'opuscule haineux de Villiers sur la Pologne avait attiré l'attention du souverain, qui ne manqua pas d'y faire allusion en cette première audience.



Intérieur de l'église Sts. Pierre et Paul à Wilno.

Voici le récit de l'entrevue avec Napoléon :

— Êtes-vous patriote, monsieur le recteur ?

— Sire, répondit Sniadecki, depuis ma naissance j'ai appris à aimer ma patrie et ses malheurs n'ont fait qu'affermir l'amour que je lui porte.

— Vos collègues sont-ils aussi patriotes ?

L'empereur savait probablement que quatre savants allemands, qui professaient à l'Université, avaient quitté la ville en toute hâte à l'approche de son armée. Le recteur put donc répondre avec une entière sincérité :

— Certainement, sire, rien n'autorise le moindre doute à cet égard.

L'empereur se recueillit un instant, puis :

— Oui, dit-il, votre pays a terriblement souffert, mais je viens pour venger les injustices dont il a été victime. Le reste dépendra de vous... Depuis quand êtes-vous recteur ?

Sniadecki donna à l'empereur des informations détaillées sur l'Université et sur son passé et ne cacha rien des bienfaits dont le tzar avait comblé cette institution. Napoléon quitta le canapé où il restait assis et, dardant sur le recteur un regard perçant, il dit :

— Oui, Alexandre est un bon souverain.

Il parcourait la pièce en répétant cette phrase, puis brusquement il prit la main de Sniadecki :

— Et vous, monsieur le recteur, vous êtes un honnête homme. Présentez-moi vos camarades.

Entouré de son état-major il reçut le corps enseignant, conduit par le recteur, et écouta avec intérêt un discours, chef-d'œuvre de sagesse et de modération, qui exprimait le plus profond respect envers l'empereur des Français, sans pourtant compromettre l'Université aux yeux du souverain russe. Cette réserve n'était que trop indiquée au représentant d'une

institution publique qui pendant de longues années avait bénéficié de la bienveillance d'Alexandre Ier.

En outre, la situation extrêmement difficile des Polonais qui, au milieu d'une guerre indécise, ne pouvaient manifester leurs sentiments sans encourir l'accusation de haute trahison, influait sur l'attitude prudente du vieux recteur. L'homme de génie qu'était Napoléon s'en rendit compte beaucoup mieux que les politiciens d'aujourd'hui, incapables d'interpréter la vraie pensée de la Pologne démembrée et envahie. Son sens psychologique le servait mieux que ses connaissances défectueuses sur la Pologne. Au cours de la réception des professeurs de l'Université, tandis que M. Slowacki lui était présenté :

— Professeur de quoi ? demanda-t-il.

— De littérature polonaise, sire.

— Ah ! vous avez donc une littérature !

Napoléon, comme tous les Français, comme tous les étrangers, pourrait-on même dire, ignorait le magnifique passé littéraire de la Pologne, passé qu'allait suivre la belle période romantique où ses poètes furent grands parmi les plus grands et où précisément le fils de ce même professeur devait, avec Mickiewicz et Krasinski, jeter un immortel éclat sur les lettres de sa patrie.

Cependant, inconscient du grand mouvement intellectuel qui travaillait à régénérer l'organisme national, l'empereur allait commettre bientôt une faute grave : il devait refuser l'aide que lui offrait le pays, prêt à armer les masses pour combattre à ses côtés. Cette nation armée, « la pospolite » comme l'appelait Napoléon en travestissant un vieux terme polonais, inspirait des craintes au souverain, habitué aux anciennes idées sur l'anarchie innée à la race. Ce n'est que plus tard, au moment des désastres suprêmes, qu'il jugea et regretta cette fatale erreur.

Pour le moment il était trop absorbé par l'idée d'abattre sans retard le colosse russe et trop confiant en ses propres forces pour prendre suffisamment en considération les affaires du pays où il se trouvait et les sages conseils de Poniatowski qui l'engageait à ne pas avancer avant d'avoir établi solidement son pouvoir sur toute l'étendue de l'ancienne Pologne. Ses ministres et ses généraux partageaient son avis. On négligea les ressources morales du pays et on le soumit à un régime peu en accord avec le rôle de vengeur qu'avait adopté le souverain. Le Hollandais Hogendorp, général-gouverneur de Wilno, s'y comporta comme en terre conquise, et le recteur Sniadecki eut mille difficultés à sauver de sa rapacité les fonds de l'instruction publique, à empêcher que les édifices de l'Université ne fussent changés en casernes et en hôpitaux.

Tous ces froissements, tous ces embarras n'entamaient pourtant pas l'enthousiasme de la nation.

Pour célébrer l'abolition des frontières qui depuis près de vingt ans séparaient la Pologne de la Lithuanie, les citoyens des deux pays décidèrent de rétablir de façon nouvelle leur ancienne union. De nombreuses députations, envoyées par toutes les provinces, remplirent la ville, et après avoir confirmé l'acte de Wilno (1401) qui jadis avait lié le sort des deux pays, elles se rendirent à l'église cathédrale, où eut lieu une touchante cérémonie.

Nous trouvons encore dans les récits du temps la curieuse anecdote suivante :

André Sniadecki, médecin célèbre, frère du recteur dont il a été question plus haut, fut un jour convié chez l'empereur, qui voulait faire la connaissance de ce savant de réputation européenne. En sortant de l'audience celui-ci est abordé par Cappelli, professeur à l'Université, qui lui demande ses impressions de l'entrevue.

— Cet homme, répond le grand praticien, cet homme n'accomplira plus jamais rien de grand. Il est malade, épuisé. Le malheur plane au-dessus de lui...

Quelques mois après, la Grande Armée en déroute et mourant de froid, retraversait la vieille cité lithuanienne ; c'était le commencement de l'agonie impériale.

Après la perte de ses illusions et de ses espoirs politiques, Wilno se remit à l'œuvre interrompue par la guerre. Malheureusement toute manifestation ayant trait aux réformes sociales et progressistes était immédiatement étouffée. Ainsi par exemple lorsque l'assemblée de la noblesse, ayant lieu à Wilno en 1817, décida de présenter au tzar une pétition lui demandant l'abolition des corvées, la pétition fut rejetée et ses auteurs sévèrement punis. Pendant les années 1823-1824 Wilno fut le théâtre de terribles persécutions dirigées contre la jeunesse universitaire ; des centaines de jeunes gens furent emprisonnés et torturés pour le crime d'avoir voulu sacrifier leur force et leur talent à la cause de la patrie qu'ils désiraient voir heureuse et prospère. Les plus nobles d'entre eux, tels que le poète de génie Adam Mickiewicz, furent déportés au fond de la Russie et ne revirent plus jamais leur ville natale.

On éloigna de la direction de l'Université son curateur éminent, le prince Adam Czartoryski; on renvoya quelques-uns de ses meilleurs professeurs et on soumit toutes les manifestations de la vie intellectuelle polonaise à une censure rigoureuse. Malgré ces violences et ces injustices, Wilno réussit à maintenir son activité dans certains domaines de la vie publique, et sa force vitale ne se démentit jamais. Le 250me anniversaire de l'Université, célébré solennellement au mois de juin 1828, fut le chant du cygne de cette période.

LORSQUE la nouvelle de L'INSURRECTION, qui avait éclaté à Varsovie le 29 novembre 1830, parvint à Wilno, il s'y forma un gouvernement secret dans le but de chasser les troupes russes hors de la ville; mais la garnison était trop nombreuse et les insurgés manquaient d'armes et de munitions. La ville fut mise en état de siège; de nombreux citoyens furent arrêtés et quelques-uns condamnés à mort. Plusieurs centaines d'étudiants de l'Université, ne voulant pas rester inactifs, réussirent, grâce à un courage inouï, à traverser le cordon des troupes qui entouraient Wilno et à rejoindre les insurgés. Deux fois l'armée polonaise s'avança sous les murs même de la ville, mais elle fut repoussée par les territoriaux russes.

L'insurrection étant étouffée, de nouvelles calamités s'abattirent sur Wilno. Elle perdit des milliers des plus nobles et des meilleurs de ses fils, dont les uns furent déportés en Sibérie et les autres se virent forcés d'émigrer à l'étranger. Elle fut dépouillée des derniers vestiges de son autonomie et beaucoup de ses églises et de ses couvents furent transformés en églises russes. En 1832, on ferma la célèbre Université qui avait été la plus grande gloire de Wilno en même temps que le pilier le plus important de la civilisation de l'Europe Orientale. Les écoles polonaises, organisées d'une façon merveilleuse, furent supprimées ou russifiées. Les autres domaines de la vie publique furent empoisonnés par l'esprit russificateur qui y fut introduit; la langue polonaise était à peine tolérée. En 1839 on publia à Wilno un arrêt annulant l'union religieuse qui existait depuis 1596 entre l'Église orthodoxe et l'Église catholique, et ordonnant de convertir tous les uniates à l'orthodoxie, de transformer leurs églises en églises russes. En 1840, le célèbre code civil appelé « Statut Lithuanien » fut remplacé

par le code russe. En 1842, on supprima l'excellente Académie de Médecine et on transféra l'Académie de Théologie à Saint-Pétersbourg. Il serait impossible d'énumérer ici toutes les collections scientifiques, bibliothèques, laboratoires et musées universitaires confisqués et transmis à des institutions russes. On ne laissa à Wilno qu'un jardin botanique dévasté qu'il était impossible de transporter ailleurs...

Le gouvernement russe, s'appuyant sur le régime autocrate, employa tous les moyens pour éloigner autant que possible l'élément polonais de toute fonction et abaisser le niveau de la culture de la ville, dont il eût voulu arrêter le développement. La puissance de cette culture, cependant, bien qu'affaiblie par tant de calamités, se montra invincible et Wilno resta toujours un des centres de la vie intellectuelle et littéraire, qui continua à se développer et à progresser grâce aux efforts du travail individuel.

En dépit des persécutions qui suivirent le soulèvement de 1831, Wilno demeura la fidèle gardienne de l'esprit patriotique de l'ancienne République polonaise. Les violences de l'oppression ne parvinrent pas à étouffer ses aspirations à l'indépendance. Aussi y eut-il de nombreux complots, dont le plus mémorable fut celui de *Simon Konarski,* ayant pour but la délivrance du pays. De nombreuses personnalités de la Lithuanie et de la Ruthénie y furent compromises, et les années 1838-1840 furent témoins de nouvelles *persécutions* dépassant en cruauté celles de 1823-24 et de 1831-32. Le noble Konarski fut fusillé à Wilno, les autres conjurés furent déportés. En 1846, on découvrit une nouvelle organisation secrète, dont les trois chefs, *Jean Rer, Hofmeister* et *Anicet Renier*, subirent des peines sévères. Jean Rer reçut 1500 coups de bâton, et les deux autres, avant leur supplice, furent promenés dans la ville, comme des malfaiteurs, sur un char drapé de noir, proba-

blement dans le but d'impressionner la population. Quelques années plus tard, la découverte du complot des frères *Dalewski*, Alexandre et François, fit de nouvelles victimes.

Après 1855, Wilno obtint quelques concessions. La censure devint moins intransigeante; on rapatria un certain nombre d'exilés politiques et on autorisa la fondation d'un musée public et d'une société historique. Le pays entier contribua au maintien de ces organisations naissantes, qui prirent un brillant essor. Wilno se sent revivre d'une vie nouvelle que seule la persécution brutale avait étouffée. Les idées libérales, telles que l'histoire de Pologne les avait représentées pendant des siècles, reprennent vie. La noblesse lithuanienne présente, comme quarante ans auparavant, une adresse au trône en vue d'une réforme fondamentale des rapports entre paysans et seigneurs. Cette fois l'adresse a un meilleur accueil et devient le point de départ de l'émancipation du peuple et de l'abolition du servage dans toute la Russie (1861). Mais à côté de ces concessions partielles, le vieux système de répression par la force ne cesse d'aller son train. L'Université reste fermée, les conférences publiques en langue polonaise sont interdites, le gouverneur général Nazimow impose même aux bourgeois polonais de Wilno une contribution spéciale.

Aussi n'est-il pas étonnant que Wilno ait pris une part active dans L'INSURRECTION de 1863-64. Quantité de ses habitants coururent aux armes. Un comité secret, affilié au gouvernement national de Varsovie, organisa et dirigea le soulèvement en Lithuanie. Mais les forces n'étaient pas égales et la Russie étouffa l'insurrection dans un flot de sang polonais. Wilno fut le centre d'un régime de terreur gouvernementale et vit les meilleurs de ses fils exécutés en public. Un des plus braves, *Sigismond Sierakowski,* investi par le gouvernement national de la charge de palatin de Wilno, fut blessé dans une

bataille en Samogitie et fait prisonnier. On voulut le déshonorer par le gibet; il y mourut en héros.

Mourawiew-le-Pendeur (Viechatiel) s'acquit dans l'Europe entière une triste renommée de bourreau lâche et brutal. Envoyé de Pétersbourg comme dictateur, il exerça sa cruauté non seulement contre les insurgés, mais aussi contre les innocents et les suspects. Innombrables furent les exécutions, les condamnations à la prison, au fouet, à l'exil. L'évêque de Wilno, Adam-Stanislas Krasinski, qui ne s'était aucunement mêlé au mouvement insurrectionnel, n'en fut pas moins exilé dans le gouvernement lointain de Wiatka.

Toute la population, tant à Wilno même qu'en Lithuanie, fut livrée, après l'écrasement de l'insurrection, aux tenailles de fer du « Pendeur ». En outre, Wilno fut destinée à devenir une ville russe sans restriction. C'était de longue date le programme du gouvernement, et pour y aboutir on eut alors recours à des moyens qui eussent paru excessifs même à une époque de barbarie. Tout ce qui était polonais devait être radicalement extirpé ou anéanti. Mourawiew, ayant à sa disposition des prisons, des cordes et une armée de bourreaux, entreprit sans hésiter la vaine tâche d'annihiler le passé de Wilno embrassant plus de cinq siècles, en essayant de remplacer son caractère national par celui que prescrivait le gouvernement russe.

Il est impossible de trouver des termes assez forts pour dépeindre les excès, les injustices et les violences dont cette cité fut la victime. On arriva à publier des décrets interdisant sous peines sévères l'usage de la langue polonaise dans les rues et les lieux publics ainsi que dans les écoles et dans les tribunaux [1]. Les Polonais furent exclus de toutes les fonctions gou-

[1] En 1885, la célèbre cantatrice Mme Sembrich-Kochanska fut condamnée à une forte amende pour avoir chanté dans un concert une chanson polonaise.

vernementales; les journaux et autres publications polonaises furent suspendus, les collections scientifiques et artistiques furent confisquées ; il fut défendu de fonder des cercles de lecture et de donner des leçons privées de polonais ; les infracteurs de ces lois étaient exposés aux plus terribles châtiments.

Et ce ne fut pas seulement une œuvre de suppression momentanée, ce fut un système gouvernemental qui a duré jusqu'à l'heure présente et n'a subi que quelques modifications de détail. Cette œuvre dévastatrice et inhumaine, entreprise par Mourawiew-le-Pendeur, fut continuée par ses successeurs.

Afin de porter un coup douloureux aux sentiments patriotiques de Wilno, le gouvernement s'attaqua avec une rage spéciale à la RELIGION CATHOLIQUE, persécutée depuis longtemps. Le diocèse de Wilno fut privé d'évêque, et les hautes charges du chapitre furent confiées à des fripons et à des prêtres apostats, nommés par le gouvernement en dépit des lois canoniques, et qui s'efforcèrent d'introduire la langue russe dans les églises catholiques de Lithuanie. Cette mesure devait servir de préambule à l'introduction forcée de l'orthodoxie, comme cela fut fait à Wilno en 1839 pour les uniates. Pierre Zylinski, nommé administrateur du diocèse, s'entoura de prélats infâmes et entreprit une action en faveur de la politique du gouvernement; ses plans furent toutefois déjoués par la ferme opposition de la majorité du clergé et par l'attitude décidée de la population prête à toute éventualité. Cette tentative de russification des catholiques ne fut pas la seule, et les persécutions continuèrent jusqu'à ces derniers temps, en s'acharnant surtout contre les habitants de Wilno, dont les pieux sentiments, unis au culte fervent du passé, surent résister à toutes les violences des satrapes moscovites.

Après vingt ans d'anarchie, Mgr Charles Hryniewiecki fut promu au siège épiscopal de Wilno ; mais bientôt il fut déporté ;

il en fut de même pour ses successeurs, les évêques Etienne Zwierowicz et Edouard Roop, et pour un grand nombre de prêtres. Le seul crime qu'on leur reprochât était de rester de fidèles serviteurs du Christ et, comme tels, de refuser leur appui à une politique gouvernementale anticatholique et inhumaine.

Il n'est donc pas surprenant que Wilno, maltraitée, piétinée, ait cessé d'être un foyer intellectuel et une propagatrice de civilisation, plongée qu'elle était dans un état pire que la mort. Toute protestation était punie de prison et tous les domaines de la vie étaient fermés à l'activité polonaise.

Cependant, malgré ses malheurs et ses souffrances, l'ancienne cité continua à être un des centres de la vie polonaise; elle a survécu, avec une endurance incomparable, à toutes les persécutions et elle cache encore aujourd'hui dans son sein des forces indomptables.

Les DERNIÈRES ANNÉES ont apporté peu de changements dans la situation de Wilno. Ses administrateurs ne se soucient guère de la prospérité de la ville, n'ayant pour but principal que de soutenir l'orthodoxie et d'accorder aux habitants russes de nouveaux privilèges. Après la révolution de 1905, la population polonaise ne réussit à obtenir que quelques concessions qui eurent pour résultat la résurrection, après quarante ans, de la presse polonaise, la fondation d'un théâtre et la formation d'une Association des Amis des Sciences. Les efforts de la Société polonaise pour donner un nouvel élan à la vie publique et surtout à l'instruction, se heurtent à chaque pas à des prohibitions et à des restrictions, empêchant toute action quelque peu importante. La russification de Wilno étant toujours l'idée fixe du gouvernement, il est interdit d'ouvrir des écoles ayant pour langue officielle le polonais.

Le niveau de la civilisation de Wilno a baissé sensiblement. Depuis 1842 cette ville ne possède aucune institution scolaire



Eglise Ste-Anne et église des frères Bernardin à Wilno.

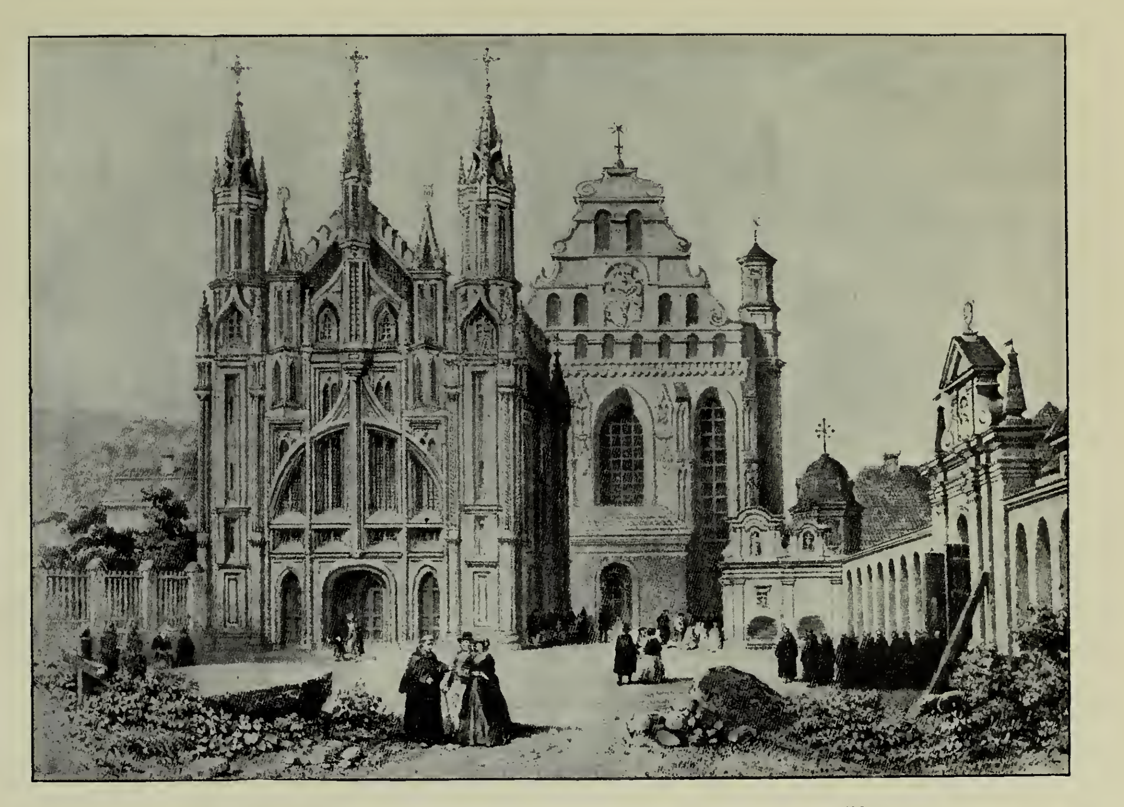
il en fut de même pour ses successeurs, les évêques Etienne Zwierowicz et Edouard Roop, et pour un grand nombre de prêtres. Le seul crime qu'on leur reprochât était de rester de fidèles serviteurs du Christ et, comme tels, de refuser leur appui à une politique gouvernementale anticatholique et inhumaine.

Il n'est donc pas surprenant que Wilno, maltraitée, piétinée, ait cessé d'être un foyer intellectuel et une propagatrice de civilisation, plongée qu'elle était dans un état pire que la mort. Toute protestation était punie de prison et tous les domaines de la vie étaient fermés à l'activité polonaise.

Cependant, malgré ses malheurs et ses souffrances, l'ancienne cité continua à être un des centres de la vie polonaise; elle a survécu, avec une endurance incomparable, à toutes les persécutions et elle cache encore aujourd'hui dans son sein des forces indomptables.

Les DERNIÈRES ANNÉES ont apporté peu de changements dans la situation de Wilno. Ses administrateurs ne se soucient guère de la prospérité de la ville, n'ayant pour but principal que de soutenir l'orthodoxie et d'accorder aux habitants russes de nouveaux privilèges. Après la révolution de 1905, la population polonaise ne réussit à obtenir que quelques concessions qui eurent pour résultat la résurrection, après quarante ans, de la presse polonaise, la fondation d'un théâtre et la formation d'une Association des Amis des Sciences. Les efforts de la société polonaise pour donner un nouvel élan à la vie publique et surtout à l'instruction, se heurtent à chaque pas à des prohibitions et à des restrictions, empêchant toute action quelque peu importante. La russification de Wilno étant toujours l'idée fixe du gouvernement, il est interdit d'ouvrir des écoles ayant pour langue officielle le polonais.

Le niveau de la civilisation de Wilno a baissé sensiblement. Depuis [illegible] cette ville ne possède aucune institution scolaire



Eglise Ste-Anne et église des frères Bernardin à Wilno.

supérieure, lacune qui est une véritable calamité pour toute la province dont Wilno est considérée comme la capitale, malgré les divisions administratives. Et pourtant, il y a cent ans, Wilno possédait de nombreuses écoles dirigées par son Université. En voici les principales : l'Institut pédagogique, l'École théologique supérieure, l'Institut de médecine, l'École des beaux-arts, l'Institut agronomique, le Séminaire des maîtres d'écoles élémentaires, quatre lycées, trois écoles pour le clergé, une école de sourds-muets et une autre, organisée sur le système de Lancaster ; en outre Wilno possédait à cette époque de nombreuses écoles élémentaires et privées et une Société de médecine, fondée en 1805, qui avait pris un très grand développement et qui jouissait de l'estime générale.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE de Wilno mériterait un chapitre spécial. L'imprimerie y était fort répandue depuis le XVIe siècle, et les publications des Jésuites furent très appréciées à l'étranger au point de vue de l'art typographique. Au début du XIXe siècle il s'y forma une Société de littérateurs, baptisée du nom original de « Société des Gredins » (Towarzystwo Szubrawcow), ayant pour tâche de combattre par la satire les défauts et les ridicules. Ils considéraient la littérature non comme un passe-temps ou une jouissance intellectuelle, mais comme un moyen d'épurer la nature humaine et de la délivrer de ses faiblesses. Cette amicale de littérateurs satiriques, pleins de talent et imbus des principes du beau et du vrai, eut une influence des plus heureuses sur la société en fustigeant, avec une verve et un humour incomparables, les défauts et les travers des hommes.

A la même époque se développa parmi les étudiants de l'Université un esprit créateur dans le domaine de la prose et de la poésie romantique. C'est de cette ville que prirent leur essor des talents tels que Mickiewicz, Slowacki, Kraszewski.

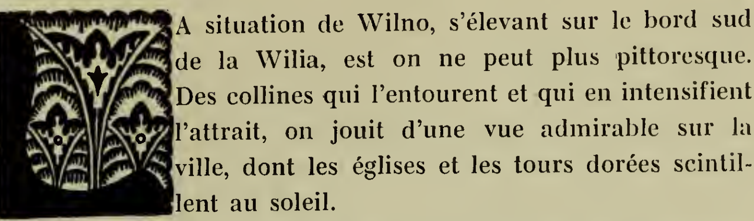
Les années suivantes ne furent pas favorables au développement de la littérature ; il y eut cependant des écrivains et des poètes éminents tels que Louis Kondratowicz (pseudonyme Ladislas Syrokomla), un des épigones les plus doués du romantisme.

Des œuvres de valeurs furent éditées pour la Pologne entière par la librairie Zawadzki. Il parut aussi alors une série d'eau-fortes, réunies en un album dit « Album de Wilczynski », représentant des pastorales polonaises ; cet ouvrage est encore aujourd'hui une des meilleures publications de ce genre.

Cette époque vit éclore un groupe d'historiens tels que Théodore Narbutt, Michel Homolicki, Michel Balinski. Adam Kirkor, le romancier Kraszewski et d'autres encore, qui consacrèrent leur science à l'étude approfondie et aux recherches concernant le passé de l'ancienne République polonaise. Le comte Eustache Tyszkiewicz, savant et collectionneur averti, auquel Wilno doit la conservation d'un grand nombre de ses reliques, tenta de grouper dans un musée les œuvres de son pays. En 1855, il réussit à fonder une société historique qui créa un mouvement intellectuel important, sortant du cadre étroit délimité par l'autorité russe. Malheureusement ce travail si fructueux fut interrompu par les oppressions qui suivirent l'insurrection de 1863-64 et qui réduisirent Wilno au silence absolu.



III



LA situation de Wilno, s'élevant sur le bord sud de la Wilia, est on ne peut plus pittoresque. Des collines qui l'entourent et qui en intensifient l'attrait, on jouit d'une vue admirable sur la ville, dont les églises et les tours dorées scintillent au soleil.

De toutes les villes polonaises, c'est Wilno qui a conservé le plus le caractère du XVIIe et du XVIIIe siècle. On peut dire que c'est la seule ville ayant échappé à la « civilisation moderne », qui a détruit la beauté et effacé l'individualité de tant de vieilles cités. Il est vrai qu'il y a des quartiers entiers dépourvus de tout style et que même au centre de la ville on trouve des constructions en altérant l'aspect général; mais le tout est si plein d'originalité, si riche en reliques et en souvenirs, qu'en la visitant maintenant on se croit miraculeusement transporté en plein XVIIIe siècle. Les faubourgs de Pohulanka, Rossa et Popowszczyzna ont un charme tout particulier.

Les dévastations et les nombreux incendies ont englouti un grand nombre d'anciens édifices. Les plus beaux monuments qui aient survécu aux désastres datent de l'époque du baroque, agrémenté d'une finesse et d'une légèreté toute spéciale.

Wilno possède de nombreuses et antiques églises remplies de souvenirs historiques et d'œuvres d'art d'une valeur inappréciable. La plus ancienne de ces églises est la CATHÉDRALE, sous l'invocation de St-Stanislas, qui fut reconstruite à la fin du XVIIIe siècle dans le style néo-classique. Parmi ses chapelles la plus importante est celle de Saint-Casimir, constituant sans aucun doute un des trésors artistiques de la ville. En effet, un de ses murs est orné d'un tableau fort curieux, représentant un saint Casimir à trois bras. Suivant la légende,

l'auteur du tableau ayant remarqué qu'un bras du saint était plus long que l'autre, l'effaça et le remplaça par un bras incliné vers le cœur ; toutefois le bras effacé reparut et il existe encore de nos jours.

LA BASILIQUE DE SAINT-JEAN (ancienne église universitaire), sévère et majestueuse, produit une impression profonde ; son superbe clocher est le plus haut édifice de la ville. Les églises des Bernardins et des Dominicains, dont la façade est une merveille, ne sont pas moins remarquables [1].

Les églises de SAINTE-ANNE et des Saints Pierre et Paul sont comptées au nombre des chefs-d'œuvre de l'architecture en Pologne. La première, de style gothique, construite en briques rouge foncé, est ornée de haut en bas de nervures qui s'entrelacent et forment une dentelle fantastique et harmonieuse au-dessus de laquelle s'élève un pignon élancé, terminé par un fleuron gothique. Il est impossible de donner ici une idée de sa merveilleuse beauté ; il faut la voir pour l'admirer, comme l'avait fait en 1812 Napoléon-le-Grand, à qui la splendeur de son architecture arracha ce cri mémorable : « Si je le pouvais, je transporterais cette église à Paris sur la paume de ma propre main. » Une vieille légende attribue la construction de l'église de Sainte-Anne à un jeune architecte qui, par ce chef-d'œuvre, réussit à surpasser son maître. Ce dernier, poussé par la jalousie, attira son élève sur le sommet de l'édifice et, profitant de son inadvertance, le précipita dans le vide.

L'église des SAINTS PIERRE ET PAUL, avec sa superbe coupole italienne, est un des plus beaux monuments du style baroque de l'architecture religieuse, non seulement de la Pologne, mais de l'Europe. Ses murs sont tapissés intérieurement

[1] A partir de 1864 tous les couvents catholiques de Wilno furent supprimés. Leurs églises furent ou bien confisquées ou bien mises à la disposition du clergé séculier qui leur laissa leurs anciens noms.

de merveilleux ornements en stuc (plus de 2,000 personnages, groupes, etc) dont on ne se lasse pas d'admirer la richesse et la diversité des motifs.

Un des monuments les plus intéressants de Wilno est sa célèbre chapelle de « OSTRA BRAMA », ornée de l'effigie d'une Sainte Vierge miraculeuse. Placée au-dessus de la vieille porte gothique qui naguère donnait accès à la ville, cette image est depuis des siècles l'objet d'une vénération spéciale de la part de tous les Polonais. Jour et nuit des groupes de pèlerins viennent se prosterner devant la Madone qui ramène les âmes à Dieu et au passé lumineux de l'ancienne Pologne, et la lumière diffuse répandue par la lampe qui y brûle éternellement pénètre leurs cœurs comme un rayon d'espoir.

Plusieurs fois nous avons mentionné la perte de nombreux édifices et souvenirs historiques causée soit par les dévastations de la guerre, soit par les incendies à la fin du XVIIIe siècle. Ces pertes toutefois ne sauraient être comparées à celles qu'a occasionnées l'administration russe qui, non seulement ne songea pas à conserver les trésors artistiques et architecturaux des la ville, mais encore fit preuve d'un vandalisme effroyable, dont voici quelques exemples : en 1797, on démolit, par ordre du gouverneur, le château royal inférieur; en 1832, on supprima une très ancienne maison que le roi Ladislas Jagellon avait affectée à la résidence des évêques; en 1837, on détruisit un ancien portail du château, le tribunal, la maison des archives, etc., etc. De nombreux bâtiments furent confisqués, et certaines églises, comme l'église Saint-Casimir, furent transformées en églises russes. La tour du château supérieur, trésor historique inestimable, fut transformée en 1839 en bureau de télégraphe; le palais des évêques fut mis à la disposition des gouverneurs généraux ; le palais des Sluszka, situé au bord de la Wilia, fut transformé en prison. Les palais des Sapieha, « Kardynalia »

furent défigurés par des reconstructions et des réparations complètement dépourvues de valeur esthétique. Les bâtiments qui avaient autrefois fait partie de la célèbre Université font une triste impression ; les autres édifices qui ne furent ni confisqués ni détériorés par le gouvernement tombèrent en ruine.

Rien n'atteste avec plus d'éloquence la profonde incurie du gouvernement à l'égard des plus beaux édifices de Wilno que l'état des constructions qui abritaient naguère (1582-1832) le séminaire uniate (Alumnat). Ce bâtiment existe toujours; sa cour aux nombreuses arcades, œuvre de la plus pure renaissance italienne, fait encore aujourd'hui l'admiration de tout visiteur, mais rien ne saurait donner l'idée de l'état lamentable de ces constructions. Lézardées, sordides, tombant en ruines, elles symbolisent, avec leur cour merveilleuse, le sort tragique de la ville qui, sous les haillons de l'esclavage, garde intacte sa majesté royale.

A ces actes de vandalisme ajoutons les tentatives de donner à Wilno les apparences d'une ville russe. Le polonais a été banni de partout et même l'inscription polonaise, qui depuis des siècles se trouvait dans la chapelle d'Ostra Brama, a disparu pour céder la place à une inscription latine. Les anciens noms polonais des rues et des places ont été supprimés et remplacés par des noms russes n'ayant aucun rapport avec le passé de la ville. Cet état de choses est d'autant plus choquant que chaque rue de Wilno, chaque maison, chaque pierre presque semble rappeler ses glorieuses traditions et parler de ceux dont les noms mêmes ont été condamnés à l'exil...

Les souverains polonais qui, à l'exception des Auguste de Saxe, étaient les hôtes fréquents de Wilno, y laissèrent de nombreux souvenirs, et plusieurs d'entre eux, comme le roi Alexandre, le grand-duc Witold, la reine Barbe, la reine Elisabeth, le fils du roi Casimir, etc., y dorment de leur dernier sommeil.

Le noble cœur du roi Ladislas IV est une des plus précieuses reliques de l'ancienne cité.

Parmi les évêques illustres qui donnèrent des preuves de leur attachement à Wilno et dont la mémoire y est toujours vivante, citons André Wasillo, Adalbert Radziwill, Valérien Protasewicz, le cardinal Georges Radziwill, Benoit Wojna, Eustache Wollowicz, Alexandre Sapieha, Nicolas Pac, David Pilchowski, Jean Kossakowski et Hiéronime Strojnowski, sans parler des évêques martyrs et exilés du XIX[e] siècle, André Klongiewicz, Krasinski, Hryniewiecki et Zwierowicz.

C'est à Wilno que se déploya l'activité de ces hommes d'État éminents, palatins, castellans, hetmans, maires et bourgmestres de mérite, tels que Lawrynowicz, Dubinski, Przemieniecki. Elle fut en outre le berceau d'une légion de patriotes ardents dont elle abrita aussi les tombes qui malheureusement ont été détruites pour la plupart; quelques-unes à peine, dispersées dans les églises, ont échappé à la destruction et existent encore de nos jours.

C'est dans ce foyer scientifique, ce centre littéraire que venaient se grouper les littérateurs, les artistes et les savants de toutes les époques. En voici les plus célèbres : Pierre Skarga, prédicateur illustre, Sarbiewski, poète de grand talent, Adam Naruszewicz, historien érudit, Martin Poczobut, astronome bien connu du XVIII[e] siècle, et enfin l'historiosophe et historien Joachim Lelevel, les poètes de génie Adam Mickiewicz et Jules Slowacki, tous trois élèves de l'Université de Wilno, dont ils furent ensuite la gloire et l'orgueil. Citons encore le romancier J.-J. Kraszewski, le poète Louis Kondratowicz, les écrivains Julien Klaczko et Elise Orzeszko, le célèbre musicien et compositeur Stanislas Moniuszko, les peintres François Smuglewicz, Jean Rustem et Ferdinand Ruszczyc. A côté de ces hommes d'une renommée universelle, Wilno eut toute une pha-

lange de professeurs illustres et un grand nombre d'autres littérateurs et savants.

Les places publiques de Wilno sont presque complètement dépourvues de monuments ; en effet, malgré que cette ville puisse se vanter d'avoir produit ou hébergé dans ses murs tant de grands esprits, elle n'a pas eu le droit d'honorer leur mémoire en leur érigeant des statues. On est surpris de ne pas y trouver les monuments des rois Ladislas Jagellon, Sigismond-Auguste et Etienne Batory, des palatins Nicolas Radziwill, Léon Sapieha et Michel Pac, de Poczobut, de Jean Sniadecki, d'Eustache Tyszkiewicz, de Kondratowicz, de Kraszewski et surtout du plus glorieux de ses fils, Adam Mickiewicz, qui fut tellement attaché à cette ville et dont les monuments s'élèvent non seulement à Varsovie, à Cracovie, à Léopol, à Poznan (Posen), mais aussi dans beaucoup de villes moins importantes.

Par contre Wilno possède une statue du poète russe Pouchkine, qui lui fut tout à fait étranger, ainsi que celles de Mourawiew-le-Pendeur et de l'impératrice Catherine II, érigées par les soins du gouvernement et dont la vue fait frémir l'âme de tout Polonais. Le monument de Mourawiew surtout, qui rappelle les jours les plus cruels et les plus effroyables qu'une ville ait jamais vécus, est un véritable outrage à la population. Les incursions des chevaliers teutoniques, les invasions moscovites et suédoises furent moins désastreuses pour cette cité et pour tout le pays que les années « d'administration » de l'infâme Mourawiew et de ses imitateurs qui, non contents de détruire les souvenirs historiques et les trésors de sa culture, s'appliquèrent à briser l'âme même de la nation. Leurs efforts cependant n'aboutirent à rien. C'est en vain qu'au mépris de la justice et de la vérité ils voulurent changer la physionomie et le caractère de Wilno, façonnés par plusieurs siècles d'histoire et de civilisation ; c'est en vain qu'ils détrui-

sirent ses institutions scientifiques, opprimèrent la conscience de ses habitants et firent subir à la malheureuse ville des tortures indicibles. Wilno resta la fidèle gardienne de ses traditions et de sa culture, prouvant ainsi que la force de la civilisation véritable et de l'idéal national est invincible et que l'œuvre de la Vérité et de la Lumière est indestructible.

Les coups terribles, infligés à Wilno par le gouvernement russe, se répercutèrent dans tout le pays, et l'inertie complète à laquelle fut réduit ce puissant foyer intellectuel eut une influence désastreuse sur le développement de la civilisation polonaise, privée de ce qu'on pourrait appeler sa Florence.

Accablée de malheurs, Wilno se recueillit, se concentra et se plongea dans un silence absolu, sans toutefois se laisser arracher quoi que ce fût de ce qui constituait son véritable être moral; son âme, que ses persécuteurs cherchaient à souiller et à avilir, résista à toutes les épreuves. Quiconque la connaît est sûr de sa force et confiant en sa renaissance. Elle recèle dans son sein, comme dans des catacombes, les traditions du passé, l'idéal sacré et les espoirs de la nation, qui y demeurent intacts et vivants en attendant le jour de la délivrance.

TOUT le glorieux passé de Wilno se déroule devant nos yeux avec le cortège innombrable de ceux qui y travaillèrent et y laissèrent un souvenir ineffaçable. A leur tête se trouve le Grand-Duc Gedymin, qui, le premier, eut la vague conscience de la nécessité de relier son État à l'Occident. Suivant une légende, la destinée superbe de Wilno fut révélée au Grand-Duc dans un rêve. On dit qu'un jour, après avoir longtemps chassé, il s'endormit dans un lieu désert, où s'élève aujourd'hui le château-fort de la ville, et vit un loup gigantes-

que, vivant, quoique de fer et d'acier, dont les hurlements dominaient ceux de cent loups ordinaires qui l'entouraient. Les devins qu'il consulta au sujet de ce rêve, expliquèrent à Gedymin que le loup de fer symbolisait la capitale qu'il érigerait dans cet endroit, et que les autres cent loups représentaient la grandeur et la puissance de cette ville qui serait redoutable pour le monde entier. C'est à la suite de ce rêve que Gedymin fonda Wilno.

Sous le règne de son fils, Olgerd, eut lieu le martyr des Franciscains polonais, victimes de l'ignorance païenne. La foi pour laquelle ils donnèrent leur vie fut introduite en Lithuanie par la reine Hedwige, belle-fille d'Olgerd. Le petit-fils de ce prince, Saint-Casimir, fils de roi, qui, dédaignant les jouissances terrestres, voua sa vie à Dieu, et dont l'auréole de piété et de sainteté pénétra tout le pays de ses rayons, fut l'image de la spiritualisation extraordinaire d'un peuple dont la conversion au christianisme ne datait à cette époque que d'un siècle à peine.

Le roi Sigismond-Auguste symbolise la seconde période de l'histoire de Wilno. Penseur profond, humanitaire et généreux, ce dernier descendant d'une illustre dynastie songeait souvent, pendant ses fréquents séjours dans cette ville, à son destin royal et à celui de son État et de son peuple. Il songeait aussi à l'ancienne cité de Wilno dont le nom commençait à avoir un grand retentissement et pour laquelle il avait une affection toute particulière ; en effet, c'est là qu'il avait rencontré et épousé Barbe, fille du prince Radziwill, castellan de la ville, d'une beauté exquise et d'un charme indicible, là qu'il avait vécu des jours d'un pur bonheur. Le mariage du roi, considéré comme une mésalliance, fut mal accueilli par la Diète ; mais fidèle à la foi jurée et fort de son amour, Sigismond-Auguste répondit à ceux qui lui en exprimèrent leur mécon-



Le roi Sigismond Auguste.
(1548-1572).

que, vivant, quoique de fer et d'acier, dont les hurlements dominaient ceux de cent loups ordinaires qui l'entouraient. Les devins qu'il consulta au sujet de ce rêve, expliquèrent à Gedymin que le loup de fer symbolisait la capitale qu'il érigerait dans cet endroit, et que les autres cent loups représentaient la grandeur et la puissance de cette ville qui serait redoutable pour le monde entier. C'est à la suite de ce rêve que Gedymin fonda Wilno.

Sous le règne de son fils, Olgerd, eut lieu le martyr des Franciscains polonais, victimes de l'ignorance païenne. La foi pour laquelle ils donnèrent leur vie fut introduite en Lithuanie par la reine Hedwige, belle-fille d'Olgerd. Le petit-fils de ce prince, Saint-Casimir, fils de roi, qui, dédaignant les jouissances terrestres, voua sa vie à Dieu, et dont l'auréole de piété et de sainteté pénétra tout le pays de ses rayons, fut l'image de la spiritualisation extraordinaire d'un peuple dont la conversion au christianisme ne datait à cette époque que d'un siècle à peine.

Le roi Sigismond-Auguste symbolise la seconde période de l'histoire de Wilno. Penseur profond, humanitaire et généreux, ce dernier descendant d'une illustre dynastie songeait souvent, pendant ses fréquents séjours dans cette ville, à son destin royal et à celui de son État et de son peuple. Il songeait aussi à l'ancienne cité de Wilno dont le nom commençait à avoir un grand retentissement et pour laquelle il avait une affection toute particulière ; en effet, c'est là qu'il avait rencontré et épousé Barbe, fille du prince Radziwill, castellan de la ville, d'une beauté exquise et d'un charme indicible, là qu'il avait vécu des jours d'un pur bonheur. Le mariage du roi, considéré comme une mésalliance, fut mal accueilli par la Diète ; mais fidèle à la foi jurée et fort de son amour, Sigismond-Auguste répondit à ceux qui lui en exprimèrent leur mécon-



Le roi Sigismond Auguste.
(1548-1572).

tentement : « Ce qui est fait est fait. Vous devriez me demander, non pas de manquer de parole à ma femme, mais au contraire de tenir mes engagements envers tout le monde. J'ai juré ma foi à mon épouse et je ne l'abandonnerai pas tant que Dieu daignera me prêter vie, ma parole m'étant plus chère que tous les royaumes du monde. »

Avant de mourir le roi Sigismond-Auguste fit un testament, enjoignant à ses peuples de demeurer unis par l'amour, de servir d'exemple au monde entier et de maintenir l'union — un des plus beaux héritages de l'histoire.

Voici un passage de ce testament :

« Par l'amour du Dieu vivant et par l'amour de la République nous supplions, exhortons et conjurons les conseils » religieux et laïques, les chevaliers, la noblesse, les bourgeois » de ne former, tout en restant citoyens du Royaume et du » Grand-Duché de Lithuanie, qu'un seul corps indivisible, un » peuple et une nation. Animés du désir que Dieu qui, étant » un, se complait à l'unité, l'aime, la protège et la soutient, » entoure longtemps de sa protection ces deux pays unis, nous » léguons et nous transmettons par le présent testament au » Royaume et au Grand-Duché de Lithuanie l'amour, la concorde et l'unité. Seigneur Dieu, daignez confirmer ce que » vous avez opéré dans ces pays par notre intermédiaire et » maintenez les deux peuples unis par un amour sincère et » profond. »

La République polonaise remplit fidèlement les injonctions contenues dans ce testament; mais, hélas, les arrêts de la destinée ne lui furent pas favorables. Un siècle s'était à peine écoulé que des guerres malheureuses ébranlèrent le pays et que l'horizon moral de Wilno commença à s'assombrir. Il s'y développa à ce moment une tendance à la pénitence, au renoncement et au sacrifice. On peut citer comme exemples de cet

esprit mystique l'évêque de Kieff, Thomas Ujejski qui, renonçant à la mître, vint s'enfermer dans un couvent de Wilno pour y mener une vie d'anachorète, et le sénateur Nicolas Pac qui, après y avoir été un vaillant chef d'armée, revêtit la bure et devint par la suite évêque de Wilno.

Wilno ne manqua pas d'hommes capables de supporter le fardeau de sa grande destinée. Il se forma dans l'âme même de cette cité deux courants importants. L'un, qui était basé sur l'idée noble et grandiose du sacrifice absolu pour le bien de la patrie, la « virtus » dans le sens antique et moderne du mot, fut représenté par Jacob Jasinski et une légion de partisans, dont la devise était *Dulce et decorum est pro patria mori ;* l'autre, ayant pour but de propager et de développer dans la mesure du possible l'enseignement et la culture, avait à sa tête l'infatigable Poczobut, secondé par son École Principale Lithuanienne, destinée à préparer le second âge d'or de Wilno.

Il est étrange de constater que cet âge d'or, période la plus glorieuse de l'histoire de Wilno, qui réalisa le rêve de Gedymin et le désir de ceux qui animèrent cette ville de toute la force de leur âme, ne commença qu'après la chute de la Pologne.

Au moment où disparurent les rois, le sénat, les diètes, les palatins et les hetmans, leur mission fut continuée par les grands prêtres de la science, qui savaient quelle devait être l'âme de tout Polonais et qui veillaient à ce que le feu sacré du patriotisme ne s'éteignît point. C'est grâce à leurs efforts que la nation assujettie, en dépit de sa déchéance et de ses malheurs, fut grande par sa force spirituelle concentrée dans son Université.

Napoléon, de passage à Wilno, s'intéressa avant tout à cette merveilleuse institution, qu'il appela lui-même « la célèbre Université », et témoigna une bienveillance toute particu-

lière au recteur, Jean Sniadecki. Le génie de l'empereur sut deviner et apprécier les qualités hors ligne de ce patriote ardent qui, avec un dévouement et une clairvoyance incomparables, veillait à l'intégrité de la dignité nationale, et qui aurait été en droit de dire avec le prince Joseph Poniatowski, maréchal de France : « Dieu m'a confié l'honneur de la Pologne. »

La personne de Napoléon est restée légendaire dans la mémoire de Wilno. Le poète Jules Slowacki, rendant un hommage chaleureux aux mérites de Jean Sniadecki et voulant donner une preuve éclatante de la force de son caractère, dit : « Ce vieillard octogénaire demeurait, tel qu'un volcan recouvert de neige, fier, sévère et inflexible envers tout le monde ; même la présence de Napoléon ne parvint pas à troubler son calme majestueux. »

Quand on présenta à l'empereur le corps enseignant de l'Université, le vénérable professeur François Milikont--Narwojsz ne pouvait détacher de lui ses yeux pleins de larmes, ce qui attira l'attention de Napoléon. Avait-il deviné les sentiments du vieillard qui voyait en lui le sauveur destiné à lui rendre sa patrie et sa liberté, le héros devant éloigner la coupe de ciguë des lèvres de la nation polonaise ? Nul ne le sait. Toujours est-il que l'expression de ce visage douloureux toucha le cœur du grand empereur qui dit à son entourage en désignant le professeur Narwojsz : « C'est un noble vieillard. »

Le « Dieu de la Guerre », comme Mickiewicz a appelé Napoléon, s'écroula sans avoir rendu la liberté, ni à Wilno ni à la Pologne. Cette délivrance pouvait encore venir du sein même de la nation, et cette idée fut le mot de ralliement de la jeunesse universitaire. Ses associations, les « Philomates », les « Philarètes », les « Rayonnants » apparurent au peuple polonais comme une force nouvelle, capable d'opérer des miracles ; les

yeux du pays entier se tournèrent vers elles dans l'attente de paroles pures et sublimes. Cette attente ne fut pas déçue, et les enfants de la Pologne martyre proclamèrent leur volonté inébranlable de secouer le joug de la tyrannie, en puisant des forces pour cette lutte gigantesque dans leur ferme croyance en Dieu, c'est-à-dire en l'amour.

Hélas ! il ne fut pas donné à cette poignée des plus nobles fils de Wilno d'accomplir la grande œuvre de la délivrance, et la malheureuse ville devait souffrir encore bien longtemps. La misère indicible de ses habitants a arraché au grand poète Mickiewicz ce cri poignant inspiré par le souvenir d'un de ses amis : « *Abandonnez-moi, oh ! mon Dieu, si jamais j'oublie ses souffrances.* »

Au milieu de ce tourbillon de désastres et de malheurs, dans cette atmosphère imprégnée de douleur et de larmes, il ne restait à Wilno qu'une seule consolation : l'église. En effet, où la population polonaise accablée devait-elle chercher secours, où devait-elle aller crier sa douleur et sa détresse, sinon au pied des autels du Tout-Puissant ? Toutefois, même ce dernier refuge n'échappa pas à la tyrannie. Un fait, puisé entre mille, suffit pour dépeindre cette situation tragique. En 1870, l'abbé Stanislas Piotrowicz, curé de la paroisse de Saint-Raphaël à Wilno, reçut, en même temps que tous les autres curés de la ville, l'ordre de publier le décret gouvernemental ordonnant l'introduction de la langue russe dans les églises. Au grand étonnement de tous ses paroissiens, le curé, connu pour son dévouement et pour son patriotisme ardent, ne refusa pas d'obéir à cet ordre. Pendant la messe il monte en chaire, une bougie allumée dans une main et le décret dans l'autre. Après avoir lu l'ordre aux fidèles au milieu d'un silence de mort, il expose les intentions du gouvernement, funestes à la religion catholique et aux sentiments patriotiques,

et, d'une voix de tonnerre, lance l'anathème contre quiconque s'y conformerait. Puis mettant le feu au document, il le laisse se consumer. En face de l'attitude menaçante de la population, la police n'osa pas intervenir. Mais, dans la rue, un char attendait; et quand l'abbé Piotrowicz sortit de l'église, les gendarmes s'emparèrent de lui et l'emmenèrent en prison; il fut plus tard déporté à Kola, ville située au bord de l'Océan Glacial.

Nous venons de retracer brièvement l'histoire glorieuse et héroïque de Wilno. Quelle est la destinée que l'avenir lui réserve ? Ses souffrances atroces, supportées avec un courage admirable, ses efforts surhumains, ses sacrifices sans nombre auront-ils été vains et inutiles ? Nous croyons fermement que non.

Il existe une prophétie d'un moine de Wilno, Korzeniowski, qui, en 1819, eut la vision extraordinairement nette et vivante d'une gigantesque bataille des nations, livrée près de cette ville, et cette bataille devait être suivie de la résurrection de la Pologne.

Tout Polonais connaît les mérites de Wilno, rend hommage à son inaltérable beauté, honore Notre-Dame d'Ostra Brama, vénère le souvenir de l'inoubliable Université et le Panthéon de tant d'hommes éminents dont les œuvres ont valu à Wilno le nom d'Athènes polonaise. La nation tout entière a un amour profond pour cette noble cité qui aspira toujours à la liberté et supporta des malheurs dépassant ceux des autres villes du royaume. Quiconque s'intéressera à son passé et apprendra à connaître le rôle important qu'elle a joué dans l'histoire de la civilisation, ne pourra s'empêcher de songer à sa grandeur disparue, à sa déchéance actuelle et à son avenir, qui ne saurait être indigne de ses souvenirs glorieux, lointains mais non oubliés.

Louis JANOWSKI.

SOMMAIRE DU II[me] NUMÉRO : I. *Extraits des mémoires d'un professeur libre de Poznan,* par Henri SIENKIEWICZ. — II. *L'instruction publique en Pologne après les partages,* par Louis JANOWSKI. — III. *La vitalité culturale de la Pologne,* par l'abbé Jean GRALEWSKI. — IV. *Les Polonais en Suisse au XIX[e] siècle,* par Jan KUCHARZEWSKI.

Rédacteur en chef :

JAN KUCHARZEWSKI.

*Secrétaire de la Rédaction de l'*AIGLE BLANC :

HENRI RATYNSKI.

Adresse de la RÉDACTION : 13, Avenue de la Harpe, 13.

TABLE DES MATIÈRES

LA POLOGNE ET LA GUERRE

Publications politiques, historiques et littéraires.

ONT DÉJA PARU :

I. Jan Kucharzewski. *La Pologne et la Guerre* (Janvier 1915). . . . . —.40

II. Du même auteur. *W. Imie Jednosci* (Au nom de l'unité). (Avril 1915) . . . . —.50

III. Du même auteur. *Réflexions sur le Problème Polonais.* (1915. 6me édition) . . . . 1.—

IV. H. J. Sienkiewicz. *Polonais et Russes* (1915) . . —.40

V. Louis Janowski. *Les théories néo-lithuaniennes et la vérité historique* (1915) . . . . —.25

VI. Jan Kucharzewski. *Powstanie Listopadowe* (La Révolution de Novembre 1830-31). (1916). . . —.50

Adresse de la Rédaction :

« *La Pologne et la Guerre* » Lausanne, 13, Avenue de la Harpe, 13.

Lausanne. — Imprimerie de la Société Suisse de Publicité
20, ruelle de St-François, 20.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22411 9914

